

L'Exécuteur [146] – Brooklyn Connection

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



BROOKLYN CONNECTION

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Brooklyn Connection

CHAPITRE PREMIER

Depuis son perchoir, Bolan examinait la scène qui se déroulait à une centaine de mètres de là sur le parkway de l'aéroport. Le tableau ne manquait pas d'intérêt : deux hommes étaient descendus d'un petit bimoteur Beechcraft, rejoints aussitôt par un individu au visage de vautour, et ce petit monde discutait âprement.

L'homme venu accueillir les arrivants se nommait Bud Anconino. C'était un important dealer de New York que Mack Bolan épiait depuis quelques jours, persuadé qu'il l'amènerait vers d'autres membres de la Brooklyn Connection. Les espoirs de l'Exécuteur n'avaient pas été déçus : les deux passagers du Beechcraft étaient de gros poissons qui nageaient habituellement dans les eaux troubles de Brooklyn et du Bronx, opérant régulièrement de grosses transactions criminelles sans jamais apparaître à la surface.

Ils avaient pour nom Danny « La Fouine » Angelini et Sam « Le Vantard » Greco. Tous deux appartenaient au clan Caldera qui sévissait depuis de nombreuses années sur la côte Est et les listings du char de guerre n'étaient certes pas silencieux sur leur compte.

A cette heure matinale, il n'y avait aucune activité sur le parkway du petit aéroport de Westchester County, à part, bien sûr, le mouvement du Beech qui était venu se garer près des hangars réservés aux aéro-clubs. L'air était humide, le temps à la pluie.

Bolan observait les trois hommes à travers des jumelles, planqué sur le toit terrasse d'un bâtiment en bordure de l'aérodrome. Après quelques instants de palabre, les cannibales étaient tendus et agités. Apparemment, la rencontre ne se déroulait pas sous les meilleurs auspices.

L'Exécuteur s'était attendu à une livraison de came ayant transité depuis l'étranger par un autre aéroport, selon une technique simple mais efficace et couramment employée par la mafia. Mais ça ne semblait pas être le cas. La discussion se transformait rapidement en dispute entre les trois hommes. Bolan était beaucoup trop éloigné pour entendre un seul mot, mais il était évident que les insultes commençaient à pleuvoir. Danny La Fouine pointait un doigt menaçant vers Bud Anconino, le faciès crispé dans une expression de colère, tandis que Sam Greco adressait un geste nerveux en direction du pilote resté aux commandes de l'avion.

Subitement, les deux arrivants empoignèrent Anconino chacun par un bras et l'entraînèrent vers le Beech. Bolan grimaça. Pas de doute, l'affaire s'annonçait mal pour le dealer de New York. On voulait l'emmener faire une balade dont il avait peu de chances de revenir. Les émissaires du clan Caldera avaient-ils des raisons d'envisager une

trahison de la part de Bud, ou y avait-il maldonne quelque part ? Dans l'un ou l'autre cas, cela n'arrangeait pas l'Exécuteur. Il avait passé cinq jours à attendre un contact avec de gros requins, et n'envisageait pas de laisser filer son gibier.

Posant les jumelles sur le rebord du toit, il empoigna un fusil d'assaut Heckler & Koch à silencieux incorporé qu'il pointa en direction du groupe en mouvement. Les moteurs du Beech s'étaient remis à vrombir.

Il fallait prendre une décision, et vite. Liquidier ces types n'apporterait rien au tableau de chasse de l'Exécuteur. En revanche, il pouvait les immobiliser en logeant quelques balles Parabellum dans les moteurs; après il faudrait aviser selon la réaction des mafiosi.

A travers le télescope de visée à grossissement variable, il avait une vue d'ensemble de la scène. Anconino semblait s'être résigné à son sort et Sam Greco l'avait lâché pour ouvrir la portière de l'appareil. Ce fut cet instant que choisit le dealer pour réagir. Il eut un mouvement ultra-rapide et, dans sa main, brilla fugitivement une lame qu'il enfonça aussitôt dans le ventre de Danny La Fouine. Par trois fois, le couteau plongea dans les chairs molles et Angelini recula d'un coup, les mains crispées sur ses tripes.

Greco s'était retourné vivement, pas assez pourtant pour éviter une attaque en pointe qui lui larda l'épaule, et il poussa un cri aigu que Bolan entendit malgré l'éloignement et le bruit des moteurs. Puis Bud Anconino se mit à détalier à toutes jambes en direction des hangars.

Sam Greco, lui, s'accrochait à la portière qu'il avait déverrouillée, paralysé par la douleur et le brutal renversement de situation. Dans la lunette de tir, Bolan le voyait grimacer vilain. Enfin, il fit quelques pas vers Angelini qui s'était assis par terre et continuait de comprimer son abdomen, tandis que le pilote quittait son siège pour lui prêter main-forte.

L'affaire avait mal tourné et les envoyés de Caldera allaient se replier, plutôt mal en point mais avec l'espoir de s'en tirer.

Pas de ça ! Les croisillons du viseur se figèrent sur le capot-moteur de gauche. Respiration bloquée, Bolan caressa doucement la détente du Heckler & Koch qui fit entendre une petite quinte de toux. Là-bas, le vrombissement du moteur Lycoming se transforma brusquement en un énorme hoquet auquel se mêla un raclement de métal torturé. Puis une grosse fumée s'échappa du capot et de l'huile noire gicla sur l'asphalte.

Il n'était nul besoin de s'en prendre au second moteur, l'appareil était immobilisé pour de bon ainsi que ses passagers. Les coups de feu n'avaient pas été perceptibles pour ceux-ci mais ils s'éloignaient vivement du Beechcraft, craignant sans doute une explosion. Le pilote traîna Angelini par le col de sa veste tandis que Greco marchait à

grands pas, une main sur son épaule blessée.

Il n'y eut pourtant pas d'explosion, pas d'incendie. La fumée se dissipa rapidement, aspirée par le souffle du second moteur qui continuait de tourner au ralenti. Puis un hurlement de sirène se fit entendre à faible distance. Faisant pivoter le Heckler & Koch, l'Exécuteur se servit du zoom pour inspecter le terrain d'aviation.

Une voiture bleue arrivait très vite en s'annonçant bruyamment. Des flics de l'aéroport qui devaient déjà être en ronde de surveillance lorsque Bolan avait largué sa courte rafale sur l'avion. Ce n'était pas le moment de moisir dans le coin, d'autant plus que Bud Anconino s'était éclipsé avec, dans la tête, la ferme intention de prendre un maximum de distance.

Dissimulant le court fusil d'assaut sous son trench-coat, l'Exécuteur dégringola un escalier en ciment qui l'amena un étage plus bas dans un petit hall d'entrée. Le bâtiment était désaffecté et il en avait fracturé la serrure en arrivant. Quelques secondes plus tard, il déboucha sur le parking extérieur et entendit bientôt le bruit d'un moteur que l'on poussait nerveusement, au milieu des autres véhicules.

Bud Anconino se cassait sans demander son reste à bord de sa Mercedes noire rutilante. Il ne fallut à Bolan qu'une dizaine de secondes pour rejoindre une Porsche gris métallisé qu'il lança en souplesse derrière le dealer. Le coup d'envoi était donné, la guerre de Brooklyn venait de débiter à Westchester County Airport. Restait maintenant à tenir bon le filin auquel l'Exécuteur s'était fermement accroché.

CHAPITRE II

La logique voulait que Bud Anconino aille faire une rapide virée chez lui pour récupérer un maximum de fric avant de se trouver une planque vite fait. Après ce qui venait de se produire, il était évident que le vieux Caldera allait expédier du monde pour s'occuper sérieusement du dealer. C'était là-dessus que comptait Mack Bolan. Aussi lui fila-t-il le train jusqu'à l'extrémité sud du Bronx, laissant entre les deux véhicules une confortable marge pour éviter de se faire repérer. Mais, au lieu de franchir l'East River en direction de Brooklyn, le truand bifurqua pour prendre le pont de Whitestone vers le Queens.

Qu'allait-il faire là-bas, en dehors de son terrain de chasse pourri ? Avait-il de la came à récupérer ou à planquer avant d'aller se terrer comme un rat ? En tout cas, il devenait évident pour Bolan qu'il en savait beaucoup plus sur les affaires en cours qu'il ne le laissait paraître. C'était la raison qui l'avait décidé à laisser tomber les deux envoyés de Caldera pour prendre le dealer en chasse. Et si l'Exécuteur se trompait, il serait toujours temps de renouer le fil d'Ariane auprès des spadassins que Jojo Caldera ne manquerait pas d'envoyer rapidement sur place.

Une chose était sûre, pourtant : il se produisait des événements importants dans les environs. Ce n'était pas pour rien que Jack Grimaldi, le pilote et ami de l'Exécuteur, l'avait alerté.

— Les *amici* ont monté une nouvelle combine dans la région. Ils font passer d'énormes paquets de came au nez et à la barbe des flics.

En des temps reculés, Grimaldi avait été pilote de la mafia. Bolan avait failli le liquider aux Caraïbes mais il avait vite compris qu'il ne faisait que tenir un manche à balai d'un pays à un autre, sans aucune attache réelle avec le Milieu. Après la guerre du Viêt-Nam, Grimaldi s'était retrouvé sans travail, toutes les portes se fermant sur son nez, ainsi qu'il en était pour la plupart des vétérans que la société américaine rejetait comme des pestiférés. La mafia lui avait alors offert du boulot, une bonne paye et la possibilité de réaliser ce qu'il aimait le plus au monde : s'envoyer en l'air en faisant voler des machines, quelles qu'elles soient, avions légers, gros porteurs ou hélicos.

Bolan avait récupéré Grimaldi qu'il utilisait régulièrement pour ses talents particuliers, notamment pour le pilotage d'un gros C-135 racheté à l'armée, dans lequel il transportait d'un Etat à un autre tout son matériel de guerre ainsi que le TACOM, son imposant char de combat déguisé en mobil-home.

Grâce à Harold Brognola et l'équipe des Black Warriors, Jack Grimaldi avait gardé une oreille dans le monde mafieux. Avec une couverture solide, il avait su conserver des contacts avec des truands qu'il avait côtoyés par le passé ou qu'il avait transportés. Ceux-là ignoraient bien évidemment ses attaches avec l'Exécuteur et croyaient qu'il continuait de bosser pour une Famille établie en Amérique latine. Et c'était lui qui, à la demande de Brognola, l'avait branché sur ce nouveau coup pourri.

Cela faisait quelques semaines que l'Exécuteur était au vert. Il avait dû se refaire une santé après la cauchemardesque chasse à l'homme dont il avait été l'objet de la part de Frank Laurenti Jr, une traque qui ne l'avait laissé indemne ni physiquement ni psychologiquement[i]. Et il était plus que temps qu'il reprenne du service.

Devant la Porsche, à une centaine de mètres de distance, Bud Anconino menait un train rapide, conduisant nerveusement sa grosse Mercedes dans Cross Island. Il doublait par à-coups brutaux les véhicules qui n'avançaient pas assez vite à son goût, leur faisant fréquemment des queues-de-poisson comme s'il avait le diable accroché à ses basques. Enfin, il ralentit sur la route en bordure de mer, immobilisa sa voiture devant une grande et affreuse bâtisse à trois étages vers laquelle il se dirigea à grandes enjambées.

Dépassant l'endroit, Bolan alla garer la Porsche un peu plus loin dans une ruelle transversale. Ne conservant sur lui que son Beretta silencieux, il s'approcha du bâtiment à la façade grisâtre, aux volets bancals, la contourna pour s'infiltrer dans une allée bordée par des mauvaises herbes. Quelques instants plus tôt, le dealer avait suivi le même chemin, négligeant la porte principale au porche envahi de broussailles.

Ce qui était à première vue un entrepôt apparut derrière la bâtisse délabrée, une grosse porte métallique entrouverte sur le côté. Pendant une minute, planqué dans l'angle de deux murs, l'Exécuteur tendit l'oreille à l'écoute des bruits alentour. Mais il n'entendit rien, sinon le chuintement continu des véhicules en marche sur le Cross Island Highway. Il craignit un instant qu'Anconino l'ait repéré et ait utilisé cet endroit pour tenter de casser la filature, poursuivant ensuite son trajet à pied. Mais il n'en était rien. Pénétrant silencieusement dans les lieux, il découvrit le dealer tout au fond de ce qui était bien un entrepôt, affairé à prélever sur des rayonnages de petites boîtes en carton qu'il entassait dans une valise de cuir. Un peu plus loin, un type trapu au visage fermé était assis sur une caisse et astiquait son arme, un Colt .45, dont il fit claquer la culasse avant de replacer le chargeur dans la crosse. Un homme de main dont le regard déviait fréquemment dans la même direction, comme pour surveiller quelque chose que l'Exécuteur ne pouvait pas distinguer.

Depuis que Bolan épiait les allées et venues d'Anconino, c'était la première fois qu'il le voyait se rendre dans ce secteur. Qu'était-il venu y manigancer ? Il était obligé de se tenir sur ses gardes, ne sachant pas ce que regardait le porte-flingue, et qui se trouvait derrière un empilement de caisses de bois. Y avait-il un troisième personnage dans l'endroit ?

Le dealer n'avait pas prononcé un mot depuis l'intrusion de Bolan. Subitement, il s'éclaircit la gorge et lança :

— C'est bon, Gif, on va y aller. Amène le colis dans la bagnole et fais gaffe, hein !

Un grognement lui arriva en réponse tandis qu'Anconino fermait la valise et l'empoignait, s'apprêtant à prendre le chemin de la sortie. Le moment était venu d'intervenir. Bolan se démasqua d'un coup et le mafioso s'arrêta net, eut un haut-le-corps avant de se figer, la mine ahurie.

— Gif ! fit-il d'une voix rauque.

Mais Gif avait vu, il n'était pas besoin de lui faire un dessin. Il venait tout juste de glisser le Colt .45 dans sa ceinture. Il s'en empara de nouveau avec une vitesse et une dextérité surprenantes, mais n'acheva pas son geste. Le Beretta poussa un affreux soupir, crachant une balle de 9 mm Parabellum qui passa entre les dents du flingueur et fit exploser l'arrière de son crâne dans un jaillissement pourpre. Gif mourut bruyamment, le haut du corps rejeté en arrière et poussant un cri de bête qui se termina en un vilain borborygme. Dans sa chute, il entraîna une pile de caisses qui cascadèrent sur le sol en béton et le recouvrirent presque entièrement.

— Fais pas le malin, dit Bolan au dealer dont les yeux ressemblaient à deux meurtrières.

Bud Anconino n'avait vraiment pas envie de faire le moindre geste. Sa valise à la main, il ressemblait à une statue grotesque, figé par l'ahurissement et la trouille.

Tout en le surveillant, Bolan fit quelques pas sur le côté pour regarder ce qui, jusqu'à présent, avait échappé à son regard. Il s'était attendu à tout sauf au tableau qui se présenta à ses yeux. La fille était assise sur une chaise métallique, ligotée comme un saucisson, un bandeau sur les yeux et une bande d'adhésif médical sur la bouche. Une opulente chevelure sombre encadrait son visage. Malgré les liens qui lui enserraient le buste et la plaquaient contre le dossier, une poitrine orgueilleuse pointait à travers un mignon chemisier orné de dentelle. Les jambes dévoilées par une jupe remontée à mi-cuisses étaient à la hauteur du reste, fines et bien galbées.

— Tu devrais faire les présentations, dit encore Bolan à Anconino.

Retroussant hargneusement les lèvres, le dealer fit entendre un petit bruit de bouche désagréable.

— J'voudrais d'abord savoir qui t'es, répliqua-t-il en essayant d'affermir sa voix.

— Bolan, répliqua Bolan en lui expédiant entre les pieds une balle chuintante qui arracha un gros morceau de béton.

— Quoi ?... Bo... Bolan ? Qu'est-ce que c'est que c'te connerie ?

— Tu en veux une autre un peu plus haut ?

— Mais je... Merde ! Bolan s'est fait dessouder à Pittsfield... Tu me racontes des salades. Qui est-ce qui t'envoie, espèce de salaud ?

— O.K., je vais te la mettre dans la tête pour te montrer qu'il n'y a pas d'erreur.

Le mufle noir du Beretta se releva de quelques millimètres, pointant sur le visage recouvert de sueur d'Anconino.

— Hé ! Attendez..., bredouilla-t-il. D'accord, d'accord, je crois que vous êtes bien Bolan. Et alors, qu'est-ce que vous me voulez ? J'ai rien à voir avec vous, moi, je suis pas un flingueur !

— Non, tu es bien pire que ça, Bud. Tu assassines à travers ta saloperie de came que tu répands partout dans la région.

Le dealer n'avait toujours pas fait un geste mais ses traits commençaient à se détendre. Il se disait que si ce type au visage granitique ne l'avait pas encore buté, c'était vraisemblablement qu'il voulait lui faire un brin de causette. Donc, Bud bénéficiait d'un répit et avait une chance de sauver sa peau.

— Ecoutez, Bolan, j'vous jure que j'ai rien à voir avec toutes les saloperies qui se passent dans le coin. Je ne suis qu'un petit intermédiaire, et en plus je suis dans une merde pas possible.

— Je m'en suis rendu compte, ironisa l'Exécuteur. Mais tu t'es bien débrouillé pour te tirer des pattes de Sam Greco et Danny La Fouine.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— J'étais à l'aéroport. Après ta petite démonstration au couteau, je t'ai aidé à sauver ta mise.

— Je comprends toujours pas.

— J'ai envoyé un peu de plomb dans le moulin du Beechcraft. Ne me dis pas que tu ne t'en es pas aperçu.

— Ah ouais ? Alors c'était ça ? Heu, bon... je peux dire que je vous suis reconnaissant, Bolan. Mais pourquoi vous me braquez maintenant avec ce calibre ?

Bolan éluda :

— Qu'est-ce que tu transportes dans ta valise ?

— Rien que des bibelots. Ça vaut rien pour vous.

— Des bibelots ?

— Des conneries en plastique pour les mômes.

L'Exécuteur, en arrivant, avait remarqué une enseigne rouillée accrochée à la porte de l'entrepôt, sur laquelle figurait la mention : S. et M. Toys.

— Que signifient le S et le M, Bud ?

— Sam et Cramer. Ce sont les patrons d'une fabrique de jouets. En quelque sorte, je suis leur représentant général.

— En quelque sorte ?

— Ouais. C'est tout à fait légal.

— Et tu veux me faire croire que tu vends des jouets à Caldera ?

L'autre resta aussi muet qu'une huître, le faciès renfrogné.

— Ouvre la valise.

— Bordel de merde ! éructa Anconino, dissimulant une lueur de ruse dans son regard. J'vous dis qu'y a rien d'intéressant là-dedans. Ouvrez-la vous-même, vous pourrez vérifier !

Une balle silencieuse fit sauter proprement la fermeture du bagage dont le couvercle s'ouvrit, libérant quantité de petites boîtes en carton sur le sol. Le dealer lâcha brusquement la poignée de cuir comme s'il avait tenu un serpent entre ses doigts.

— Recule ! lui intima Bolan. Colle-toi contre le mur.

Une seconde balle déchira un emballage en carton qui dévoila son contenu : une poupée en matière plastique de petite dimension dont le buste éclaté laissait voir une poudre fine. On aurait dit de la farine, mais c'était autre chose.

CHAPITRE III

— C'est pas très futé, Bud. De l'héroïne dans des poupées ! C'est avec une pareille astuce que tu comptais berner tes copains ?

Anconino affichait un visage stupéfait.

— Bon Dieu ! Ces endoffés n'avaient pas le droit de me faire ça ! Ils m'ont utilisé, Bolan, ils se sont servis de moi et j'ai été assez con pour avaler leur baratin. C'est régulier, qu'ils disaient, rien que de la pacotille en règle. D'accord, j'ai vendu de la came par le passé, mais j'ai complètement laissé tomber. C'est vrai, j'peux même vous apporter des preuves. Seulement, ces salauds, eux, ils m'ont pas lâché. J'avais besoin de fric pour survivre. Ils ont profité de ce que j'étais dans la merde, vous comprenez ?

L'Exécuteur comprenait surtout que le dealer du Bronx tentait de l'endormir pour gagner du temps et préparait un coup vicieux. Il l'avait vu à l'œuvre à Westchester County Airport.

— T'es devenu un brave type, quoi ?

— Vous foutez pas de moi, c'est pas ce que j'ai voulu dire. Je suis pas un brave type, seulement un mec qu'est obligé de faire face à la vie.

— Et elle ? fit Bolan en regardant la fille saucissonnée sur la chaise.

— Ils m'ont payé pour la garder quelques jours ici. On ne lui a pas fait de mal, vous voyez bien.

— O.K., détache-la.

— Comme vous voulez, répliqua Anconino avec un gros soupir.

Apparemment résigné, il s'approcha de la prisonnière avec des mouvements gauches, comme s'il craignait une mauvaise interprétation de ses gestes. Puis, dans l'instant qui suivit, une lame acérée brilla dans sa main. Son bras décrivit un arc de cercle rapide en même temps que Bolan caressait la détente du Beretta tout en s'esquivant sur le côté.

Le poignard avait sifflé tout près de son oreille et s'était fiché derrière lui dans le bois d'une caisse. En revanche, la balle de 9 mm n'avait pas raté son but. Anconino l'avait encaissée en plein dans le nez et titubait, les mains agitées de convulsions comme s'il voulait encore se raccrocher à quelque chose. A la vie, sans aucun doute, mais c'était trop tard. Ses yeux tournèrent plusieurs fois dans leurs orbites et son corps partit à la renverse pour s'avachir au milieu des poupées éparpillées.

Bolan coupa rapidement les liens qui retenaient la prisonnière et lui ôta son bandeau. Clignant plusieurs fois des paupières, elle le fixa

ensuite d'un regard à la fois angoissé et plein de colère. Il la délivra ensuite de la bande adhésive collée sur sa bouche, l'arrachant d'un coup. Elle parut ne rien sentir, mais, tout de suite après, elle eut un petit sanglot et respira plusieurs fois précipitamment. Puis son regard reprit une expression coléreuse.

— Où est-il, ce salaud ?

— Vous voulez parler de lui ? fit-il en jetant un bref regard vers le cadavre de Bud Anconino.

Se levant, elle grimaça :

— J'ai des fourmis partout !

— Ça ira mieux dans un instant, assura-t-il. Venez.

Ramassant un petit sac à main posé sur un emballage à côté de la chaise, il la prit par le bras et l'entraîna vers la sortie du hangar. Elle trébucha, se tordit à moitié une cheville en protestant :

— Hé ! Où voulez-vous m'amener ? Et d'abord, qui êtes-vous ?

— Vous poserez les questions plus tard. Pour l'instant, fermez-la.

Se retournant, il puisa dans sa poche une mini grenade incendiaire M-28 qu'il dégoupilla et balança sur le tas de came.

— Tirons-nous, il va faire très chaud ici, dit-il à la fille.

La tenant fermement, Bolan lui fit passer la porte de métal, inspectant d'abord la petite cour de séparation avec la maison. L'endroit était calme. Quelques instants plus tard, il la fit monter dans la Porsche et démarra sans plus attendre.

Dès qu'il se fut suffisamment éloigné, il la regarda mieux, l'englobant du regard. Incontestablement, c'était une très belle fille. On pouvait même dire qu'elle était superbe, malgré l'expression figée et coléreuse de son visage aux traits d'une grande finesse. Et elle avait une sacrée classe aussi.

Il la questionna :

— Qui êtes-vous ?

— Vous pourriez peut-être d'abord me dire qui vous êtes, non ? rétorqua-t-elle du tac au tac.

— D'accord. Mon nom est Bolan.

— Ah ! C'est bien ce que j'avais cru entendre tout à l'heure. Mack Bolan, n'est-ce pas ?

— Ouais.

— Bon, ça veut sans doute dire que je suis tombée de Charybde en Scylla, maugréa-t-elle.

— Vous vous trompez, je ne suis pas l'ennemi.

— Vous êtes leur ennemi et ils sont les vôtres.

— Exact. Et après ?

— Rien... Vous ne valez sûrement pas mieux qu'eux. Vous êtes un tueur au même titre que ces types.

— Je n'ai pas l'intention d'engager ce genre de discussion avec

vous. Dites-moi plutôt qui vous êtes et ce que vous fichiez chez les *amici*.

— Ce que je fichais ? Il me semble que c'est évident, non ?

— Bon... apparemment, vous étiez prisonnière...

— Comment ça, apparemment ?

— C'est bien ce que j'ai dit. Les apparences sont souvent trompeuses.

— Mais enfin !... Il était visible que je n'étais pas là-bas de mon plein gré. Ce que vous dites est idiot.

Il soupira et eut un mince sourire.

— D'accord, je suis idiot. Et vous, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Sandra Ariakis. Je suppose que ce nom vous dit quelque chose ?

Bolan, en effet, avait déjà entendu ce nom. Stephan Ariakis était le grand patron du syndicat America Wings, une organisation couvrant la quasi-totalité des activités aéronautiques commerciales aux USA, et qui avait à plusieurs occasions opéré des blocus nationaux. Le big boss avait la réputation d'un homme de grande envergure respecté par les adhérents de son association. Un être prétendument intègre, mais des rumeurs avaient couru à son sujet, concernant des relations plus ou moins troubles qu'il entretenait depuis quelque temps avec des pontes de la mafia.

— Vous êtes apparentée à Stephan Ariakis ? lui demanda-t-il.

— Je suis sa fille. Sa fille unique.

Voilà qui expliquait peut-être certaines choses. Poussé par son instinct, Bolan lui demanda :

— Jo Caldera vous a fait kidnapper pour forcer la main à votre père ?

— Qui est ce Jo Caldera ?

— Vous ne le savez pas ? Le vieux Jojo est un *capo* mafioso, il a la mainmise sur tout ce qui touche à la drogue de Portland à Baltimore.

— Ah oui ? Admettons. Mais je ne vois pas le rapport avec moi ni avec mon père.

— C'est pourtant évident. Stephan Ariakis fait la pluie et le beau temps dans le domaine des transports aériens.

— Et alors ? s'exclama-t-elle.

Bolan haussa les épaules. Il était certain que la brune savait énormément de choses sur le sujet, mais il ne serait pas facile de lui arracher des renseignements. Il s'attendait au contraire à ce qu'elle fasse preuve d'un maximum de mauvaise volonté. Pourquoi cette attitude et qu'avait-elle à cacher ?

Gentiment, il lui demanda :

— Depuis combien de temps étiez-vous dans ce hangar ?

— Ils m'ont d'abord enfermée dans une maison du Bronx, pendant

deux jours. Ensuite, on est venu me chercher et on m'a amenée dans ce hangar infect où je suis restée sous la garde d'un abruti qui venait régulièrement vérifier mes liens et en profitait pour me toucher un peu partout. Il y en avait aussi un autre qui sifflotait sans arrêt entre ses dents comme un débile. Ils ne m'ont pas brutalisée mais je sentais leurs regards concupiscents posés constamment sur moi.

Pour alimenter la conversation et mettre la fille en confiance, Bolan lui demanda négligemment :

— Savez-vous pourquoi ils vous ont transférée dans l'entrepôt ?

— Eh bien... D'après quelques bribes de phrases que j'ai entendues, j'ai vaguement compris qu'ils ne voulaient pas que d'autres puissent savoir où on me cachait.

— D'autres quoi ?

— Sans doute des complices.

— Ils vous ont bandé les yeux depuis le début ?

— Seulement depuis qu'ils m'ont amenée ici en voiture. C'était hier matin. Ensuite, ce salaud est arrivé.

— Bud ?

— Oui. C'est ainsi que j'ai entendu un autre l'appeler. J'ai compris que c'était lui qui était responsable de mon enlèvement, il m'a dit que tout se passerait bien si je jouais le jeu. Comment aurais-je pu faire autrement, attachée comme je l'étais ! J'essayais de me rassurer en me disant que s'il ne voulait pas que je le voie, c'était qu'il avait l'intention de me rendre la liberté. Je suppose qu'en attendant il essayait de toucher une rançon.

— Comment c'est arrivé ?

Sandra Ariakis fit une petite moue désabusée.

— De la manière la plus classique qui soit, comme dans un film de série B. Je sortais d'un immeuble, dans la Cinquième Avenue, et je cherchais du regard le taxi que j'avais demandé. Il venait justement de s'arrêter contre le trottoir. Je l'ai pris, mais avant de pouvoir refermer la portière, un type s'est glissé à côté de moi. Il m'a repoussée au fond de la banquette et m'a collé un tampon sur le visage pendant que le taxi redémarrait. Je me suis débattue, mais ça n'a pas duré longtemps. Il me coinçait fermement et je suis tombée dans les vaps. Voilà, c'est tout.

La Porsche roulait à présent dans Springfield Boulevard. Bolan se dirigeait vers North New Hyde Park où il avait loué une planque pour quelques jours. Sandra Ariakis s'était tue et regardait fixement la chaussée qui défilait à travers le pare-brise. Une petite pluie fine s'était mise à tomber.

Brusquement, elle questionna :

— Où allons-nous ? Je veux téléphoner, je veux descendre de cette voiture !

— Je ne vous le conseille pas, répliqua-t-il d'une voix durcie.

— Est-ce une menace ?

— Pas du tout, seulement un conseil. Avant de monter dans ce taxi, dans la Cinquième Avenue, d'où veniez-vous ?

— Mais c'est un véritable interrogatoire ! s'insurgea-t-elle. Vous êtes pire qu'un flic !

— Je cherche à comprendre. Je voudrais aussi vous éviter de futurs désagréments.

— Comment ça ?

— Croyez-vous qu'ils vont vous laisser vivre tranquillement après ce qui s'est passé ?

— Vous dramatisez.

— Pas le moins du monde. Je vous ai posé une question. Sincèrement, c'est dans votre intérêt d'y répondre.

Après un petit silence, elle déclara :

— Je venais de quitter quelqu'un.

— Qui ?

— Un ami.

Il fallait vraiment lui arracher tous les mots.

— Précisez, grogna-t-il.

— Est-ce que ça a de l'importance ?

— Peut-être.

— Pour moi, il n'y a rien d'équivoque. Pourquoi voulez-vous sans arrêt savoir qui et quoi ?

— S'il n'y a vraiment rien d'équivoque, parlez-moi de cet ami.

— D'accord. J'espère qu'ensuite vous me ficherez la paix avec toutes vos questions. Il s'appelle Zac Brooks, c'est un homme d'affaires qui connaît très bien mon père et a pignon sur rue à Manhattan. Je suis fiancée avec lui, bien que ce terme soit devenu désuet. Voilà. Cela vous suffit-il ?

Bolan ne lui répondit pas. Dans le rétroviseur, il venait de revoir un véhicule qu'il avait déjà aperçu quelques minutes plus tôt. Une Mercury bleu marine aux vitres fumées qui interdisaient toute vision à l'intérieur de l'habitacle. Il y avait une courte antenne HF sur le toit.

La caisse sombre venait de dépasser deux voitures pour s'intercaler derrière une autre qui fit écran, une trentaine de mètres derrière la Porsche. L'Exécuteur vira dans une rue transversale et put bientôt se rendre compte que la Mercury s'y était également engagée, son conducteur laissant une marge d'au moins cinquante mètres. Il n'y avait pas à s'y méprendre, on l'avait pris en chasse et les choses n'allaient sûrement pas tarder à s'envenimer. Une question traversa brièvement l'esprit de Mack Bolan : s'agissait-il de *soldati* appartenant au clan Caldera ou d'hommes de main de Bud Anconino ? Mais peu importait. On l'avait évidemment repéré à sa sortie de l'entrepôt en

compagnie de Sandra Ariakis et l'alerte avait été donnée. Vraisemblablement, ces types voulaient récupérer la fille qui devait constituer un enjeu plus qu'important pour leurs combines pourries.

Deux solutions s'offraient à l'Exécuteur : larguer les poursuivants en douceur, ce qui ne serait pas facile, ou bien les entraîner dans une zone où il pourrait engager les hostilités avec eux. Il pensait que les intentions des *amici* étaient de récupérer la fille vivante. Mais si le plomb se mettait à voler de toutes parts, elle courait le risque d'être blessée ou pire.

Roulant tranquillement jusqu'à un carrefour, il lança :

— Accrochez-vous !

Puis, tout de suite après avoir viré à droite, il accéléra à fond, faisant rugir le petit bolide de sport qui atteignit le croisement suivant en quelques secondes.

CHAPITRE IV

De nouveau, il vira sèchement dans une rue perpendiculaire sur la gauche.

— Que faites-vous ? s'écria-t-elle.

Puis, en le voyant jeter un regard précis dans le rétroviseur, elle se retourna sur son siège pour scruter la rue et questionna d'un ton angoissé :

— Vous croyez qu'on nous suit ?

Il ricana :

— En douteriez-vous ?

— Mais qui pourraient être ces gens ?

— Des types qui tiennent beaucoup à votre petite personne, Sandra.

— Des complices de ce Bud ?

— Ou des hommes de Caldera. Le résultat est le même. Je vais vous larguer de cette caisse. Apprêtez-vous à sauter dès que je stopperai, vous n'aurez que deux secondes.

— Et ensuite ?

— Planquez-vous immédiatement si vous ne voulez pas vous retrouver de nouveau entre quatre murs en compagnie de ces petits gars.

— Et vous ?

— Je vais les entraîner aussi loin que possible. N'essayez surtout pas de rentrer chez vous ni de joindre quelqu'un que vous connaissez.

— Mais je...

— Ne discutez pas. Attendez-moi là où je vous aurai lâchée et montrez-vous seulement quand vous verrez la Porsche. O.K. ?

Après une hésitation, elle fit oui de la tête, les traits crispés.

Bolan tourna encore dans une rue adjacente après s'être assuré que la Mercury n'était pas en vue, puis il freina d'un coup devant un petit supermarché bordé d'un parking. Tendant le bras pour ouvrir la portière de droite, il cracha :

— Allez-y, foncez !

Nerveusement, elle mit pied à terre, son sac à main serré sous son bras, et se mit à courir vers le parking tandis que l'Exécuteur enfonçait l'accélérateur. Au bout d'environ trois cents mètres, il ralentit un peu en surveillant ses arrières. La voiture de la mafia se signala bientôt, lancée à tombeau ouvert sur ses traces. Encore un peu de pression sur l'accélérateur pour maintenir la distance, et Bolan entraîna ses poursuivants en direction de Lake Success, sur un cheminement parallèle à celui qu'il aurait dû prendre pour rejoindre North New

Hyde Park.

Il avait choisi cette zone parce qu'il la connaissait bien. Il savait qu'il allait atteindre l'Interstate 495 dans moins de cinq cents mètres. Maintenant que la fille s'était éclipsée, il allait pouvoir s'occuper du boulet encombrant qu'il traînait derrière lui.

*

* *

Le chauffeur de la Mercury, un petit nerveux aux traits tendus, faisait rouler son véhicule comme une bombe dans Alley Park, tout près de Little Neck. De temps en temps, il passait sans ralentir sur des ornières dont la chaussée était régulièrement garnie, sans aucun égard pour ses deux passagers. A un moment, pour éviter une fondrière particulièrement profonde, il donna un brutal coup de volant qui fut suivi par une série d'embardees.

— Merde ! Fais gaffe, Dodo, tu vas nous viander, s'exclama Dave Stacci, l'homme assis à côté de lui.

— T'occupe, j'connais mon job. Maintenant qu'on les a rattrapés, je les lâche plus. Tu sais qui est le mec qui a embarqué la nana ?

— Jamais vu, non, mais sa tronche me dit vaguement quelque chose.

— A moi aussi. C'est une veine qu'on soit arrivés juste quand il se cassait avec elle.

— Et toi qui croyais que c'était un gars de Bud !

— Ouais. C'est bien pour ça, d'ailleurs.

— Pour ça quoi ?

— Parce que j'avais l'impression d'avoir vu sa tête quelque part.

— Mais c'était pas un pote de Bud, grinça l'homme assis sur la banquette arrière et qui tripotait la crosse de son revolver.

— Ça non, Joe ! Bon Dieu, toutes ces flammes et le corps de Bud en train de cramer au milieu des poupées !

— Pour combien de milliers de dollars tu crois qu'il y a de came brûlée ?

— Je sais pas. C'est pas mes oignons.

— Mais tu préférerais avoir tout ce fric dans tes poches, hein ?

— C'te question !

Dodo déclara d'une voix soudain méfiante :

— C'est bizarre, on dirait que le mec a des problèmes avec son moteur.

Devant eux, la Porsche n'était plus qu'à une soixantaine de mètres et, curieusement, menait une allure irrégulière, ralentissant par à-coups pour accélérer ensuite mollement.

— Ouais, constata Stacci. Il roule même pas à quatre-vingts à l'heure. Rapproche-toi encore, Dodo. Mais fais gaffe. Pas plus de cinquante mètres.

— T'inquiète pas ! Je vais lui coller au cul en souplesse. S'il freine, je freine, et s'il met la sauce je la mets aussi. Pas plus de cinquante mètres, hein ? Regarde comme je m'y prends !

— Discute pas tant et vas-y.

— Ouais, ouais.

Graduellement, la distance diminue entre la Mercury et la Porsche, puis Dodo se stabilisa à la distance voulue. Ils venaient de pénétrer sous le couvert d'un bois et roulaient à présent sur une chaussée en meilleur état mais luisante sous la pluie fine.

Dave Stacci déclara soudain :

— C'est pas normal, on voit plus la gonzesse.

Joe Pantaletti s'avança depuis l'arrière et agrippa l'épaule de Stacci :

— Y a pourtant une forme assise à droite.

— C'que tu vois, c'est le dossier du siège avec le repose-tête.

Stacci grogna.

— Peut-être qu'elle a les foies et qu'elle s'est planquée sous le tableau de bord.

— Ou qu'elle fait une pipe au mec, rigola Dodo.

— Tu crois que c'est le moment de dire des conneries ? fit sèchement Joe Pantaletti.

— Eh ben, quoi ? Si j'ai envie de rigoler...

— Ta gueule ! T'es pas en train de faire une balade, Dodo. Rappelle-toi ce que ce fumier a fait dans l'entrepôt.

— Et alors ? Il est tout seul avec une connasse et on est trois, non ?

— Je crois que c'est toi qu'as les foies. T'as pas besoin de flipper, on va se les faire tranquillement, Joe.

— Tu me fais chier, regarde plutôt ta route et fais attention à pas te payer un arbre.

La route s'était rétrécie, bordée très près par de gros arbres dont les racines déformaient parfois l'asphalte. Et, d'un coup, la pluie se mit à tomber dru, crépitant sur le toit du véhicule. Rapidement, ils n'eurent plus de la route qu'une vision confuse et mouvante.

— Arrange tes essuie-glaces ! grogna Pantaletti, on voit rien à travers cette flotte.

— Moi, je vois assez.

— Merde ! Je te dis de les mettre plus fort.

Dodo tourna un instant la tête pour envoyer un sourire moqueur à Joe.

— Bon. Bon... Si ça te fait plaisir.

D'un coup de doigt, il passa les essuie-glaces à la vitesse supérieure. La visibilité fut un peu moins mauvaise et trois paires d'yeux fouillèrent la route toute droite devenue absolument déserte.

— Putain ! éructa Dave Stacci. Où il est passé, ce sale con ?

— Il a quand même pas pu disparaître comme ça ! fit Dodo. C'est pas normal.

— Epargne-nous tes réflexions débiles, tu veux ? Freine et fais marche arrière, j'ai aperçu un chemin de traverse un peu plus tôt. Il a dû prendre par là.

La Mercury dérapa avant de s'immobiliser puis repartit en marche arrière sur un peu plus de trois cents mètres.

— C'est là ! dit brusquement Stacci. Arrête-toi.

Une allée en terre battue s'enfonçait perpendiculairement sous les arbres, déjà presque transformée en chemin boueux.

— Ça m'étonnerait qu'il soit passé par là, fit Pantaletti en désignant un panneau signalant que la petite voie se terminait en impasse un kilomètre plus loin.

Dodo s'exclama tout excité :

— J'vois des traces de roues ! Là, dans la boue. Le gus a dû tourner sec en dérapant.

— On devrait peut-être demander du renfort, tu crois pas, Dave ?

— Ils arriveraient trop tard. Bon, écoutez, voilà comment je vois les choses. Ce sale con s'est pas rendu compte qu'il se foutait dans la merde. Il roulait sûrement trop vite pour apercevoir ce panneau, et maintenant il est fait comme un rat. On pourrait attendre tranquillement qu'il montre de nouveau son tarin, mais il se peut aussi qu'il reste planqué dans ce bois ou même qu'il calte à pied avec la gonzesse. Alors, je dis qu'il faut aller le chercher.

— C'est aussi mon avis, acquiesça Dodo. Toi et Dave, vous êtes de sacrés flingueurs, hein ! Qu'est-ce qu'on risque, après tout ?

— Ouais. On va essayer de seulement blesser ce fumier pour faire un brin de causette avec lui ensuite. Mais s'il fait vraiment le méchant, on le liquide. O.K. ?

— O.K., fit Stacci laconiquement.

— Mais pas question de faire une seule écorchure à la petite salope, Pat nous flinguerait rien que pour ça. Abaisse ta vitre, Dave, et tiens-toi prêt, on y va en douceur. Et toi, Dodo, roule lentement.

— Pas de problème, grommela le chauffeur.

La vitre du côté de Pantaletti s'abaissa, ainsi que celle de Dave Stacci. Pantaletti commençait à pointer le canon de son revolver à travers l'ouverture quand une forme imprécise se profila devant ses yeux, sous la pluie. A quelques mètres, lui sembla-t-il.

Une brusque poussée d'adrénaline lui crispa les muscles et il dirigea son flingue dans cette direction en même temps que retentissait un coup de tonnerre accompagné d'une grosse flamme. La tête du mafioso explosa littéralement sous l'impact d'un énorme projectile qui fracassa ensuite la vitre opposée, poursuivant son trajet hurlant dans le sous-bois.

Stacci avait violemment sursauté tout en se retournant sur son fauteuil mais, gêné par l'épaule du chauffeur, il mit une seconde de trop pour braquer son automatique, eut à peine le temps d'entrevoir d'où venait l'attaque. A son tour, il encaissa une balle de .44 magnum qui arracha sa mâchoire inférieure et lui pulvérisa la nuque.

Dodo, lui, n'apercevait qu'une silhouette confuse qui se tenait à quelques mètres de la Mercury. Il avait déjà levé les bras et appuyait les paumes de ses mains contre le pavillon du véhicule, montrant aussi visiblement qu'il le pouvait ses intentions de neutralité.

— Me... me... flinguez pas ! bredouilla-t-il.

Tout de suite après, il pensa que le type n'avait pas entendu ses paroles, qu'il n'avait pas vu ses mains tendues vers le ciel. Mais quelques mots qui semblaient venir d'outre-tombe se firent entendre, aussi distinctement que s'ils avaient été prononcés contre son oreille :

— Je ne vais pas te flinguer. Pas tout de suite. Sors de ta caisse.

— C'est vrai ? Vous n'allez pas me flinguer ?

De nouveau, le tonnerre gronda. La visière du tableau de bord se volatilisa sous les yeux horrifiés de Dodo qui se mit à gémir.

— Tu sors ou tu y restes définitivement. Dépêche-toi.

Les jambes flageolantes, il repoussa la portière et fit trois pas pour s'éloigner de la Mercury, les mains croisées sur sa tête. Maintenant, il distinguait mieux la silhouette de l'assaillant revêtu d'un imperméable, mais ne pouvait voir correctement son visage. La pluie était trop dense. En quelques secondes, Dodo se sentit trempé des pieds à la tête. Il cligna plusieurs fois des paupières pour éclaircir sa vision, mais n'aperçut même plus la longue forme humaine qu'il avait entrevue un peu plus tôt. Où donc était passé ce type ?

— Tu as compris ce qui est arrivé à tes potes ? fit la voix d'acier qui maintenant semblait venir de partout et de nulle part.

Il se dit que le type l'avait contourné et se tenait derrière lui, mais n'en était pas certain. Il eut un tremblement nerveux et entendit claquer ses dents.

CHAPITRE V

Dodo était paralysé par la trouille. Il se dit qu'il n'arriverait pas à articuler deux syllabes.

— Tu as compris ? reprit la voix glaciale.

— Ou... Oui...

Bien sûr qu'il avait compris. Il avait encore devant les yeux l'abominable scène, la tête éclatée de Joe d'où jaillissait une fontaine de sang, et le visage de mort de Dave dont la mâchoire avait disparu pour faire place à un trou horrible.

Il répéta :

— Oui, m'sieur, j'ai compris. Y a pas d'erreur, et je ferai pas le con.

— C'est mieux pour toi. Quel est ton nom ?

— Dodo. Oui, on m'appelle Dodo. Mais en réalité, c'est Donovan. Je ne suis qu'un chauffeur.

— Pour qui bosses-tu, Dodo ?

— Sans charre, vous le savez pas ? Je croyais que...

— Ne crois rien du tout, contente-toi de répondre.

— Eh bien, j'travailles pour m'sieur Anconino.

— Bud Anconino est mort.

— Je sais. J'ai vu, c'était affreux. Et vous avez foutu le feu à l'entrepôt. Vous savez, ça me dérange pas trop, je vous l'ai dit, je suis qu'un chauffeur.

— N'en rajoute pas. De qui dépend Anconino ?

— Comment ça, de qui ?... Il est seul. J'veux dire, indépendant.

— Je crois que tu n'as pas bien compris. En ce moment, tu joues ta peau à quitte ou double. Tu as deux secondes pour me donner une réponse satisfaisante.

— Mais j'vous jure que j'en sais pas plus ! Attendez !... heu, je crois qu'il a un associé.

— Je t'écoute.

— Tout le monde l'appelle Pat, mais c'est Patrick.

— Patrick comment ?

— Caplan. Moi, j'ai jamais vu ce gus...

— O.K. Ciao, Dodo.

Les dents du chauffeur se serrèrent à en craquer. Il s'attendait à recevoir une de ces affreuses balles dans le dos et retenait sa respiration.

— Tu es sourd ? claquait la voix d'acier.

— Non, m'sieur, pas du tout.

— Alors, qu'est-ce que tu attends pour te casser ?

— Vous n'allez donc pas me rectifier ?

— C'est ce qui va t'arriver si tu es encore là dans trois secondes.

Dodo fit quelques pas incertains sur la chaussée, n'osant pas regarder derrière lui.

— Pas comme ça, l'arrêta la voix dans son dos. Remonte dans ta caisse.

— Vous... Vous voulez que je conduise cette bagnole avec les macchabs dedans ?

— Emmène ces ordures chez Caplan. Tu lui diras que c'est de la part de la grande pute, il comprendra. Et dis-toi que si tu largues la cargaison en route tu seras le prochain sur ma liste.

— D'accord, m'sieur, vous pouvez compter sur moi.

Encore incertain de la tournure des événements, il se plaça au volant de la Mercury dont il tourna la clé de contact d'un geste fébrile. Le moteur toussa mais partit à la troisième sollicitation. L'œil rivé au tableau de bord à moitié éventré, il embraya et manœuvra doucement pour placer le véhicule dans l'axe de la route, évitant de regarder le cadavre de Dave Stacci dont la tête disloquée pendait à côté de lui sur le dossier du fauteuil.

Bolan se démasqua du tronc d'arbre contre lequel il s'était tenu, observa durant quelques secondes le véhicule qui s'éloignait lentement, puis il partit à grandes enjambées en direction de la Porsche qu'il avait planquée un peu plus loin dans une petite clairière.

Otant son imperméable, il s'installa dans le véhicule dont il fit ronfler le moteur. La discussion qu'il venait d'avoir avec le petit mafioso avait été succincte mais significative. Pat Caplan n'était pas un nom inconnu pour l'Exécuteur. Il en avait d'abord entendu parler plusieurs mois auparavant par Harold Brognola, le numéro un du Justice Department. Puis certaines rumeurs recueillies dans le monde occulte de la mafia italo-américaine avaient également attiré son attention sur le personnage.

Patrick Caplan était un important businessman de Philadelphie. Il brassait d'importantes transactions boursières ainsi qu'immobilières, et il était en relation avec des politiciens influents. Mais c'était aussi – et surtout – un voyou. Une crapule de grande envergure qui se servait de son paravent d'honorable citoyen pour arranger des coups véreux et monter des arnaques en complicité avec de non moins troubles personnages appartenant de près ou de loin à la *Cosa Nostra*. On le soupçonnait également d'entretenir des relations étroites avec Sam Mosher, l'un des chefs de la mafia juive de New York. L'ennui, pour le FBI, c'est qu'aucun élément, si infime soit-il, n'avait permis de lancer contre lui un mandat d'inculpation. De plus, ses hautes relations faisaient de lui un homme intouchable.

Parmi les questions que l'Exécuteur se posait, l'une d'elles concernait directement Pat Caplan : comment un gros bonnet comme

lui pouvait-il être l'associé de Bud Anconino, un ancien petit malfrat de Brooklyn reconverti dans le trafic de came ? Mais il ne fallait pas se fier à ce qu'avait dit le chauffeur de la Mercury, celui-là n'était qu'un minable comparse qui n'était évidemment pas au courant des manigances à plus haut niveau.

En fait, selon une logique à laquelle croyait l'Exécuteur, Bud Anconino n'était qu'un sous-fifre de Patrick Caplan. Ne disait-on pas aussi, au sujet de Samuel Mosher, qu'il téléguidait une branche pourrie de la CIA et qu'il avait mouillé dans ses grosses combines certains membres du National Security Council ?

Quant à Zac Brooks, le « fiancé » de Sandra Ariakis, Bolan savait aussi quel genre de personnage il était. Moins important que Caplan, il n'en était pas moins un membre à part entière de la Cashera Nostra. Son nom véritable était Zaccharie Bruckman. Une fiche d'information consultée sur le serveur électronique du FBI avait permis à l'Exécuteur de connaître l'essentiel des troubles activités du personnage : détournements de biens sociaux, corruption de fonctionnaires, trafic d'influence à travers des relations politiques, etc. Mais, là encore, les policiers fédéraux se heurtaient à un mur lorsqu'ils tentaient de fouiller dans les affaires de Zaccharie. Venant de très haut, des appels téléphoniques mettaient un terme à leurs recherches et, s'il y en avait qui résistaient, on les déplaçait ou on les dirigeait sur des enquêtes mineures.

L'Exécuteur lui-même s'était rendu la veille à la chambre de commerce de New York pour tenter d'obtenir des informations sur les sociétés dirigées par Zac Brooks. Des informations que tout le monde pouvait consulter. Mais il avait aussitôt découvert que le black-out avait été fait de ce côté, consolidant ainsi l'idée globale qu'il avait du personnage.

Et il y avait aussi Stephan Ariakis, le big boss d'America Wings. Celui-là non plus n'était pas clair. Malgré sa position officielle et les responsabilités syndicales qui pesaient sur ses épaules, il naviguait un peu trop dans les eaux fangeuses de la mafia. On l'avait vu périodiquement déjeuner dans des restaurants renommés en compagnie du vieux Joseph Caldera et de Samuel Mosher. La presse s'en était d'ailleurs fait l'écho, mais aucune loi n'interdit à un citoyen américain d'avoir ce genre de relations tant qu'il ne s'agit pas de rencontres assimilables à une association de malfaiteurs.

Restait Sandra Ariakis. A quel point était-elle innocente ? Le fait de l'avoir découverte prisonnière dans cet entrepôt infect la posait en victime, mais, aux yeux de l'Exécuteur, elle se trouvait un peu trop mêlée au monde du Crime Organisé.

Bolan venait de quitter Alley Park. Quelques minutes plus tard, il s'engagea dans la rue au bout de laquelle il y avait le petit

supermarché. Passant lentement devant le centre commercial, il inspecta le parking, encombré à cette heure, et donna deux brefs coups de klaxons, puis il se gara un peu plus loin contre le trottoir et attendit. Une minute plus tard, comme Sandra Ariakis ne se manifestait toujours pas, il descendit du véhicule et s'aventura sur le parking.

Avisant un marchand de ballons qui avait son étalage en bordure du trottoir, il le questionna :

— Je devais récupérer ma femme ici, une brune avec une jupe noire et un chemisier vert. L'auriez-vous vue ?

— Des longs cheveux et des jambes de reine ? fit le type.

— C'est ça, oui.

— Ce serait difficile de pas la voir.

— Moi, je ne la vois pas, sourit Bolan. Et pourtant c'est bien ici que je devais la retrouver. Peut-être est-elle allée faire une course...

— P't'être, oui.

Il tendit un billet de cinq dollars que l'homme rafla prestement.

— Elle est rentrée dans le supermarché pour se mettre à l'abri quand il a commencé à tomber des cordes, expliqua-t-il. Vous savez, elle avait pas l'air à son aise, on aurait dit qu'elle cherchait un endroit où se planquer. Dites, vous vous seriez pas engueulés tous les deux ?

Le regard de Bolan se durcit et le type baissa les yeux. Il lui tendit un second billet qui prit le même chemin que le précédent.

— Et après ?

— Eh bien... Elle est ressortie trois, quatre minutes plus tard. Il pleuvait presque plus. Je l'ai vue s'enfermer dans la cabine téléphonique, là-bas, où elle est restée un petit bout de temps. Je m'suis dit qu'elle discutait avec sa mère ou quelque chose comme ça. Ensuite, elle est revenue sur le parking et j'ai eu l'impression qu'elle attendait quelque chose ou quelqu'un, et puis... y a un taxi qui s'est pointé. Elle est montée dedans. C'est tout.

— Il y a combien de temps de ça ?

— Boff !... P't'être deux ou trois minutes.

Bolan hocha la tête, dissimulant sa contrariété.

— Vous en voulez un ? demanda le vendeur en détachant un ballon du lot multicolore au-dessus de sa tête.

Un nouveau billet tomba sur l'étalage.

— Envoyez-en quelques-uns dans l'atmosphère, peut-être que ça me portera chance.

— Je vais le faire, ouais. Vous savez, c'est pas mes oignons, mais vous devriez la rattraper vite fait et plus la débarquer comme ça sur le trottoir. Une petite femme comme ça, ça se garde au chaud.

Bolan grimaça un sourire et réintégra la Porsche en remuant de sombres pensées au sujet de Sandra Ariakis. Elle avait fait exactement

le contraire de ce qu'il lui avait conseillé. Maintenant, la beauté brune risquait de se retrouver de nouveau dans une très, très sale situation.

CHAPITRE VI

— Passez-moi Stephan Ariakis, fit Bolan dans son téléphone portable.

Il avait composé le numéro du bureau privé du chef syndicaliste.

— M. Ariakis est en réunion, lui répondit une voix agréable et féminine.

— Dérangez-le, dites-lui que c'est au sujet de sa fille.

— Ne quittez pas, je vais voir.

Un temps très court s'écoula, au terme duquel une voix ferme et bien timbrée annonça :

— Ariakis, je vous écoute.

— Avez-vous des nouvelles de Sandra ? questionna Bolan.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je croyais que c'était vous qui deviez m'en donner.

— Je l'ai quittée tout à l'heure. Je pensais qu'elle vous avait déjà appelé.

— Pas du tout ! Qui êtes-vous ?

La réplique avait été rapide, apparemment sans ambiguïté. Mais l'homme, bien sûr, savait se contrôler.

— Etes-vous certain qu'elle n'a pas essayé de vous contacter ?

— Absolument. Qui est à l'appareil ?

— Un ami.

— Si vous étiez un ami, je reconnaîtrais votre voix.

— C'est vrai, vous ne me connaissez pas. Moi si, et je sais ce qu'on attend de vous.

— Ecoutez, si vous avez quelque chose à voir avec ce qui s'est passé au sujet de Sandra, je...

— Ne vous excitez pas, Ariakis. Restez cool.

— Je vous interdis de me parler sur ce ton, espèce de salaud ! Qui que vous soyez, je vais vous trouver et je vous jure que vous allez regretter d'être né !

— La ferme ! cracha Bolan. Je n'ai rien à voir avec l'enlèvement de votre fille. Je l'ai récupérée tout à l'heure dans une planque appartenant à Bud Anconino. Est-ce que ce nom vous dit quelque chose ?

— Non... Heu, peut-être.

— Précisez.

— Je veux dire que j'ai déjà vaguement entendu parler de cet Anconini. Sans plus.

— Anconino, pas Anconini.

— Bon, et alors ?

— Ce sont vos potes Caplan et Samuel Mosher qui vous ont parlé de lui ? A moins que ce soit le bon vieux Jojo Caldera ?

— Vous dites n'importe quoi !

— Sûrement pas. Depuis quand avez-vous décidé de ne plus marcher avec vos amis dégueulasses ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Bon Dieu ! Allez-vous me dire qui vous êtes ?

— Mack Bolan.

— Qui ?... Attendez, vous avez bien dit : Mack Bolan ?

— Ouais. Celui que vos amis appellent le Fumier ou encore la Grande Pute.

Un silence au bout du fil. Bolan entendit un bruit de respiration nerveuse dans l'écouteur. Enfin, Ariakis reprit :

— Que voulez-vous exactement ? Pourquoi m'appellez-vous ?

— Je vous l'ai dit. Je voulais savoir si Sandra vous avait contacté.

— Non. Où est-elle ?

— Si vous l'ignorez, je suis dans le même cas.

— J'ai cru comprendre que vous l'auriez tirée d'une mauvaise passe ?

— Oui.

— Mais elle n'est plus avec vous...

Bolan ricana.

— J'ai été obligé de régler une affaire urgente et je ne pouvais pas la garder avec moi. Je devais la retrouver plus tard.

— Si tout cela est vrai, pourquoi ne pas me l'avoir ramenée immédiatement ?

Bolan soupira :

— Je n'ai pas de temps à perdre, Ariakis. J'ai encore une toute petite chance de retrouver votre fille avant qu'il soit trop tard et je ne veux pas la gâcher.

— Bien. Admettons. Et que comptez-vous faire exactement ?

— Je ne tiens pas à ce que vous le sachiez.

— Oui, je vois... Bon sang ! Si vraiment vous me la ramenez, croyez bien que je ne serai pas un ingrat, je...

— Je ne veux aucune récompense, ce n'est pas comme ça que je fonctionne. Je n'ai besoin de rien. D'ailleurs, votre fric est bien trop pourri.

— Vous m'insultez ?

— Non, j'énonce un fait. Je vous demande une seule chose en contrepartie : lâchez les ordures avec lesquelles vous faites ami-ami. Secouez-vous, décrochez-les de vos basques.

Un silence lourd de sens, puis :

— Vous croyez que c'est facile ?

La voix du chef syndicaliste n'avait plus ce ton rogue du début.

Bolan le sentait très mal à l'aise, angoissé même.

— Non, ce n'est sûrement pas facile. Mais c'est votre problème. Il paraît que vous êtes un homme courageux. Prouvez-le.

— Et si je vous envoyais vous faire foutre, vous et vos belles paroles ?

— Vous vous condamneriez.

— C'est-à-dire ?

— Je vous considérerais au même titre que les autres grosses crapules. Je vous liquiderais.

Un rire mal assuré passa dans l'appareil.

— Ce ne serait pas si aisé.

— Croyez ce que vous voulez. J'ai rectifié des tas de truands qui se croyaient parfaitement à l'abri.

— Je ne suis pas de ces gens auxquels vous faites allusion.

— Ce sera à vous de le démontrer, conclut Bolan en coupant la communication.

Il conduisait la Porsche dans le Queens en direction de Manhattan. Une pluie fine continuait de tomber, noyant les immeubles dans une grisaille poisseuse et triste.

En appelant le chef syndicaliste, Bolan avait voulu d'abord vérifier si Sandra ne s'était pas contentée de prendre contact avec son père avant de le rejoindre. Dans ce cas, cela n'aurait pas signifié pour autant qu'elle était hors de danger. Après ce qui s'était passé à l'entrepôt, les responsables de son rapt n'avaient sûrement pas manqué d'envisager qu'elle puisse retourner dans le giron de son père. Le tam-tam de la mafia est rapide et efficace. Ils pouvaient avoir tendu une souricière à proximité de l'immeuble d'America Wings.

Mais, aussi, il avait appelé pour tester Ariakis, essayer de comprendre à quel point il trempait dans la fange. A la première touche, sa réaction avait été normale, c'était celle d'un homme qui craint pour sa fille. Mais il y avait eu des réticences dans son ton. Peut-être était-il encore récupérable, mais rien n'était certain. Le chef syndicaliste n'était évidemment pas un saint; Bolan le soupçonnait de s'être délibérément acoquiné avec des types tels que Sam Mosher, Jo Caldera et Pat Caplan pour asseoir sa position en utilisant des influences occultes. Ces gros mafiosi s'étaient pourléché les babines, se contentant, au début de leurs relations, d'engager avec lui des opérations anodines. Et, plus tard, on avait demandé à Stephan Ariakis un bien plus gros service.

Les *amici* savaient s'y prendre pour convaincre en présentant le bon côté d'une grosse opération tout en dissimulant soigneusement les risques. La cible des malfrats avait bien sûr de l'ambition, beaucoup d'ambition, sans cela elle n'aurait pas occupé une position aussi

importante dans le domaine du syndicalisme aéronautique. Et la cible avait finalement accepté un pacte avec le diable.

Mais alors, si Ariakis avait coopéré, pourquoi avait-on kidnappé sa fille ? La réponse était évidente : à un moment, il s'était aperçu de son énorme erreur, il avait alors redouté des retombées néfastes pour sa carrière ainsi que pour sa sécurité personnelle. Et il s'était rebellé... Seulement, on n'envoie pas aussi facilement la mafia se faire voir ailleurs ! Pour les *amici*, le meilleur moyen de pression pour convaincre Ariakis, c'était de s'en prendre à sa progéniture. Sa fille unique. Et s'il avait eu l'intention avouée d'alerter les flics, on lui aurait brandi la menace de dévoiler ses magouilles.

Oui, la théorie tenait debout, même s'il manquait pas mal d'éléments pour l'étayer. Le type était ficelé et muselé. L'Exécuteur connaissait depuis très longtemps les méthodes employées par les mafiosi quels qu'ils soient. C'était invariablement les mêmes tactiques ténébreuses qui revenaient sur la scène dégueulasse.

Bon, à part cela, pour des raisons encore ignorées et pour l'instant inutiles à analyser, la brune Sandra n'avait pas choisi d'aller se réconforter dans les bras paternels. Donc, la réponse était vraisemblablement qu'elle avait décidé de rejoindre Zac Brooks. De ce que Bolan avait compris de la jeune femme, c'était même très probable. Peu après qu'il l'eut délivrée, pressée par ses questions, elle avait parlé de Zac avec suffisamment d'éloquence pour que Bolan comprenne ses sentiments. Les sentiments de Zac, en revanche, étaient sûrement d'une tout autre nature. Et c'est pourquoi l'Exécuteur filait plein pot sur l'Expressway 495 pour rallier Manhattan dans les plus brefs délais, priant de toutes ses forces pour qu'il n'arrive pas trop tard...

Un bouchon routier venait de se créer sur le pont de Queensboro quand il y arriva et il dut ronger son frein derrière d'interminables files de véhicules en débouchant dans la 2^e Avenue de Manhattan. Le taxi emprunté par la jeune femme n'avait que quelques minutes d'avance sur lui, mais c'étaient quelques minutes qui pouvaient être déterminantes. Enfin, la circulation devint relativement fluide et il rejoignit rapidement Central Park qu'il longea pour laisser derrière lui Rockefeller Center.

Il savait où nichait Zaccharie Bruckman. Celui-ci avait ses bureaux à l'angle de la 5^e Avenue et de la 28^e Rue, dans un grand immeuble de vingt-trois étages.

A Manhattan, les chauffeurs des Yellow Cabs, les taxis urbains, se comportent comme si la cité entière leur appartenait, ce qui est pratiquement le cas. Et Bolan serra les dents en observant devant lui la marée de véhicules jaunes qui encombraient la grande chaussée new-yorkaise. Sept minutes s'écoulèrent encore avant qu'il atteigne la 28^e

Rue et qu'il range la Porsche contre le trottoir. C'était strictement interdit, toutes les voitures circulant quasiment à la même allure dans un flot ininterrompu, et les taxis ne s'arrêtant que pour débarquer leurs clients. Mais Bolan se foutait de la réglementation et des flics de la circulation, il avait d'autres soucis beaucoup plus sérieux en tête.

Brooks avait ses bureaux dans un immeuble à la façade en pierres, avec une grande entrée équipée d'une porte à tambour gardée par un huissier en tenue d'amiral. De nombreux passants circulaient sur le trottoir, mais il n'y avait aucun taxi à l'arrêt. Bolan avait roulé aussi vite que possible et il espérait être arrivé le premier. Mais le taxi que Sandra Ariakis avait pris pouvait tout aussi bien avoir déjà débarqué sa cliente et être reparti.

L'attente dura quatre bonnes minutes, puis une Ford jaune vint se ranger en douceur devant l'immeuble. A peine le taxi s'était-il arrêté que Sandra Ariakis en descendit et se dirigea aussitôt vers l'entrée d'un pas rapide. Ce fut alors que les événements se précipitèrent. Un homme qui se tenait appuyé contre la façade s'en détacha soudain et fit un signe de la main, tandis qu'un autre – le visage barré d'une cicatrice – débouchait rapidement d'un immeuble contigu et pressait le pas dans cette direction. La jeune femme buta presque contre le premier type qui lui présenta quelque chose qu'il tenait dans sa main.

Un quelconque piéton aurait pu penser qu'il s'agissait d'une plaque de police. L'Exécuteur n'occupait pas une position qui pût lui permettre de distinguer nettement l'objet en question, mais il était certain qu'il ne s'agissait pas d'un flic. D'ailleurs, le second homme avait rejoint le premier qui entraînait déjà Sandra vers le bord du trottoir.

Bolan hésitait à intervenir depuis sa position. Il y avait trop de piétons qui le séparaient de la scène, un échange de coups de feu aurait inévitablement provoqué des dégâts parmi ceux qu'il appelait les « civils ». Mais il ne pouvait laisser embarquer la petite idiote venue se jeter de nouveau dans la gueule du loup. Il fallait aller au contact. Tant pis pour les risques, tant pis aussi pour le gros bordel qui allait s'ensuivre.

CHAPITRE VII

Quittant la Porsche, il se fraya un passage dans la foule, guettant dans sa vision périphérique l'arrivée prévisible d'un véhicule dans lequel on allait boucler la jeune femme. Ce fut ce qui se passa moins de trois secondes plus tard. Une grosse Lincoln Continental s'immobilisa dans un crissement de pneus le long du trottoir. Une portière s'ouvrit à l'arrière et le type à la cicatrice obligea Sandra Ariakis à se pencher pour entrer dans l'habitacle.

Sans ralentir sa progression, le guerrier lui logea dans la tête une balle silencieuse qui lui fit lâcher prise et le renvoya sur le côté. Un second projectile pénétra dans la gorge de son comparse qui, dans un réflexe d'agonie, projeta ses mains autour de son cou pour endiguer le flot de sang qui en jaillissait.

Bolan arriva d'un trait près du lourd véhicule. Il écarta la fille prête à hurler et se pencha pour achever son travail funèbre. Un grand costaud se tenait sur la banquette arrière. Sa face bovine se congestionna méchamment lorsqu'il comprit ce qui allait arriver et il lança sa main vers la crosse de son pistolet. Accompagnée d'un petit éternuement sec, une balle Parabellum le cloua contre sa banquette tandis que le chauffeur se retournait avec un regard affolé.

— Relax, Max ! gronda Bolan en le menaçant avec le Beretta.

Pénétrant à l'arrière du gros véhicule, il ouvrit la portière opposée et repoussa le corps du costaud sur la chaussée. Puis, sans que le canon de l'arme dévie d'un poil, il lança à Sandra :

— Montez !

Abasourdie par la brutale tournure des événements, elle ne chercha même pas à comprendre et grimpa dans l'imposante caisse. Bolan referma la portière tandis que des passants qui s'étaient immobilisés considéraient le macabre spectacle d'un œil ahuri. Un instant plus tard, une grosse femme se mit à hurler de toutes ses forces et plusieurs personnes refluèrent, s'éloignant précipitamment. Par la lunette arrière, Bolan aperçut un flic en uniforme qui accourait dans leur direction.

— Vas-y, démarre, lança-t-il à l'adresse du chauffeur, un homme trapu coiffé d'une casquette.

Ce dernier obtempéra immédiatement, faisant décoller la limousine du trottoir pour la glisser dans la circulation. Un peu plus loin, il fit remarquer d'un ton coincé :

— Vous ne pourrez pas vous en tirer aussi facilement, le flic a sûrement relevé le numéro de la plaque et il va y avoir des barrages partout.

— Conduis et boucle-la si tu veux vivre, lui conseilla froidement l'Exécuteur. Arrange-toi pour qu'on nous oublie.

— Ça va pas être coton, surtout avec cette bagnole.

Le silence se fit puis, un peu plus tard, sans bouger les mains de son volant et en évitant de tourner la tête, le chauffeur déclara avec précaution :

— Ecoutez, Bolan, je pourrais vous donner un coup de main pour vous tailler en douce.

— Ouais ?

— C'est sûr. Mais pour ça, faut me faire confiance.

— Dis donc, tu as un sacré humour. Pourquoi m'as-tu appelé Bolan ?

— Parce que je suis sûr de pas me tromper. Personne peut buter trois mecs bien entraînés aussi vite que ça. Et puis, j'étais à Beverly Hills la dernière fois que vous êtes passé par là-bas. J'ai vu ce que vous y avez fait et je vous ai aperçu.

L'Exécuteur eut un petit rire de glace.

— C'est fou ce que le monde est petit, hein ?

— Ouais. A l'époque, je bossais comme chauffeur pour Joss Simonetti. J'ai toujours été chauffeur et rien que ça.

— J'ai rayé Simonetti, répliqua le soldat d'un ton glacé.

— Ça, je sais ! Bon Dieu, je peux vous dire que j'ai eu une sacrée trouille quand c'est arrivé, et que...

— Ne me raconte pas ta vie. Quel est ton nom ?

— Je croyais que vous le saviez. C'est Max. C'est bien ce que vous avez dit en montant dans ma voiture, non ?

De nouveau, un petit rire secoua Bolan, comme s'il trouvait la situation cocasse. Mais le contexte dans lequel il s'était planté et l'atmosphère réfrigérante de l'habitable n'avaient rien de particulièrement drôle.

Ils avaient parcouru environ quatre cents mètres dans la 5^e Avenue, plus ou moins coincés dans la circulation. A sa droite, se tenant le plus possible éloignée de lui, Sandra Ariakis avait les yeux rivés devant elle et semblait totalement étrangère à ce qui se passait.

— Et pourquoi me donnerais-tu un coup de main ? fit Bolan.

— J'ai pas tellement le choix. Si je vous aide à vous en sortir, j'm'en sortirai peut-être aussi. J'ai pas besoin d'emmerdes avec les poulets.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

La Lincoln venait de dépasser Madison Square.

— Un peu plus loin, il y a un parking souterrain dans la 19^e Rue. C'est là que je gare ma tire personnelle.

— Et alors ?

— Je peux vous filer les clés.

— Quel coup tordu as-tu en tête, Max ?

— Rien ! J'suis sincère, vous pouvez me croire.

Bolan jeta un coup d'œil latéral à Sandra dont les lèvres murmuraient des mots inaudibles. Les mains de la jeune femme étaient crispées sur ses genoux.

— O.K. Mais si je m'aperçois que tu essaies de me rouler, je te fais sauter le caisson. Pigé ?

— Pour sûr ! J'ai pas envie de me faire descendre à mon tour.

— A qui appartient la Lincoln ?

— Si je vous le dis, ça ne va pas spécialement arranger mes affaires.

— Et si tu ne me dis rien, elles vont empirer. Accouche.

— Eh ben... Le propriétaire, c'est un gus du nom de Rick Lochmann. Mais ça ne vous dit peut-être pas grand-chose.

— Non, en effet. Fais encore un effort.

— C'est le secrétaire particulier de Pat Caplan.

— Tu veux dire que le gros Caplan s'est mouillé dans une histoire de rapt ?

— Ils ont dû improviser à toute vitesse.

— Et toi, tu es le chauffeur de Lochmann ?

— Ouais.

— Parle-moi du gros tas que tu trimbalais dans ta caisse et des deux autres en planque près de l'immeuble.

Les épaules massives de Max se soulevèrent.

— Ces trois-là, c'est rien que des enflures, des mecs qui m'soulèvent le cœur.

— Des *soldati* ?

— *Soldati*, mon cul ! Ils bossent pour l'Agence de renseignements.

— La CIA ?

— Ouais. Rien que des fumiers qui se croient tout permis. Je comprends pas ce que les patrons foutent avec des enculés pareils. Le gros qu'était à l'arrière, c'est Steve Johnson. Le pire de tous. Je l'ai vu massacrer à coups de marteau un pauvre mec après l'avoir interrogé au chalumeau.

Se rabattant sur la file de droite, il vira dans une rue perpendiculaire à la circulation plus fluide, puis engagea la Lincoln sur une rampe descendante.

— Faut que je mette ma carte dans le bastringue, Bolan. Je vais devoir ouvrir ma vitre.

— Vas-y tranquillement.

Avec des gestes prudents, le chauffeur inséra une carte en plastique dans l'appareil automatique. Aussitôt, une grande porte bascula et ils débouchèrent dans un parking souterrain.

— C'est au fond.

— Fais gaffe, Max.

— Ouais, ouais...

Les pneus crissèrent sur le revêtement du sol. Bientôt la limousine s'arrêta à quelques mètres d'une Corvette rouge garée dans un emplacement numéroté.

— C'est ça, ta caisse ?

— Oui. Elle a de la gueule, hein ?

— Pour passer inaperçu, c'est gagné ! Descends doucement.

Prudemment, Max ouvrit sa portière et mit pied à terre en même temps que Bolan.

— Sortez, dit ce dernier à Sandra, sans cesser de surveiller le chauffeur de la mafia.

Elle quitta le véhicule sans hésitation mais avec raideur et le regard absent.

Bolan poussa son prisonnier contre un pilier en béton.

— Tu es chargé ? lui demanda-t-il.

— Un flingue sous ma veste, à gauche. Vous voulez que je le balance ?

— Garde-le. File-moi plutôt ta carte.

Le petit rectangle de plastique changea de mains.

— Les clés sont dans ma poche de droite. Vous pouvez les prendre.

— C'est gentil de ta part, ironisa l'Exécuteur. Tends-les-moi sans faire le con.

— Vous vous méfiez ?

— Je voudrais surtout éviter d'avoir à te descendre. Enlève ta casquette.

— J'vois ! Vous allez m'envoyer dans le potage, c'est ça ?

— Quelle sorte d'antivol as-tu dans la Corvette ?

Max soupira.

— C'est con, j'pensais même pas à vous en parler. C'est un système aux infrarouges avec une sirène et un blocage de volant. Vous n'aurez qu'à abaisser le bouton noir qu'est dans le vide-poches. Voilà, c'est tout. Après ça, je crois que je vais pas traîner dans le coin, ça fait un bout de temps que j'ai envie de décrocher. Vous savez, j'ai une fille qu'est sur la côte Ouest, je vais peut-être faire une petite balade par là-bas.

— C'est une sage décision, répliqua Bolan en lui assenant un coup de crosse du Beretta sur l'arrière de la tête.

Sandra Ariakis considéra sans aucune réaction le corps qui s'avachissait sur le sol.

— Embarquez, lui dit Bolan, la saisissant par le bras et l'aidant à prendre place dans le véhicule de sport.

Une minute plus tard, ils repassèrent en sens inverse la porte métallique à bascule, débouchant dans la 19^e Rue. L'Exécuteur fit

rouler la Corvette jusqu'à Tompkins Square. En chemin, il s'était rendu compte que des barrages de police avaient effectivement été mis en place et que des voitures de patrouille sillonnaient le quartier, toutes sirènes hurlantes.

Les flics recherchaient une grosse Lincoln noire, ils ne pouvaient évidemment pas imaginer que les fugitifs qu'ils poursuivaient circulaient à bord d'une Corvette rouge. Mais il ne fallait pas trop compter sur la chance...

Une demi-heure plus tard, au volant d'une Ford anodine qu'il avait louée avec une de ses nombreuses cartes de crédit à des noms divers, l'Exécuteur poursuivait son chemin en direction de North New Hyde Park pour rejoindre le studio qu'il avait loué en arrivant en ville quelques jours plus tôt. La jeune femme s'était laissé balader comme un paquet. Elle n'avait toujours pas prononcé un mot et se comportait comme un automate.

Bolan, lui, en profitait pour réfléchir aux nouvelles incidences des événements. La situation s'embrouillait de plus en plus. Mais, en fait, il commençait à comprendre un peu mieux ce qui se tramait au cœur de la côte Est. Ce qu'il avait envisagé au début était à présent dépassé; la racaille mafieuse avait les dents longues mais aussi un appétit féroce.

Si les *amici* faisaient pression sur le big boss du syndicat de l'aviation commerciale, ce n'était sûrement pas pour se promener à l'œil dans les airs. Et la présence dans la combine de personnages appartenant à la Central Intelligence Agency avait une signification précise pour l'Exécuteur. Il ne s'agissait sans doute pas d'agents officiels, mais d'éléments constitués en une sorte de commando occulte dans un but déterminé et qui concernait vraisemblablement une prise de pouvoir de plusieurs secteurs politico-économiques. Ce n'était pas la première fois qu'une branche pourrie de l'agence de Langley s'acoquinait avec les gros truands de la mafia.

L'histoire est un éternel recommencement, dit-on. Peut-être. En tout cas, Bolan possédait maintenant un atout pour continuer de harceler les *amici* : Sandra Ariakis. Et il n'avait pas l'intention de la relâcher sans lui avoir fait vider son sac.

CHAPITRE VIII

Bolan avait fait asseoir la jeune femme dans un fauteuil du studio. Une Thermos contenait du café encore fumant dont il lui avait versé une grande tasse avant d'aller s'enfermer dans la chambre à coucher. Puis il avait appelé Jack Grimaldi qu'il avait mis en stand-by dans un hôtel proche de Kennedy Airport.

— Enfin ! s'exclama le pilote. Je suis en train de prendre racine entre quatre murs. Quel est le programme ?

— Une toute petite promenade, lui dit Bolan. Je voudrais que tu ailles récupérer la Porsche à Manhattan.

— Moi qui pensais aller respirer un peu d'air pur à quatre ou cinq mille pieds ! New York n'est plus seulement pollué, on y crève. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un léger accrochage avec nos amis.

Bolan lui donna l'adresse et précisa :

— Prends tes précautions en allant là-bas, il y aura sans doute des bleus en surveillance dans la rue. La clé est sur le tableau de bord.

— Est-ce que la Porsche est repérée ?

— En principe non, mais sois prudent.

— Ouais. Il se peut aussi qu'elle soit déjà partie à la fourrière, ça ne traîne pas dans ce coin.

— Si c'est le cas, laisse tomber.

— Te casse pas, je ferai gaffe.

— Tu pourras me joindre sur le baladeur. Ciao.

Rempochant le téléphone, Bolan retourna dans le minuscule living où Sandra Ariakis buvait à petites gorgées le café encore fumant. Elle avait repris des couleurs et son regard s'était animé. Elle leva les yeux et lui fit un court sourire crispé.

— Vous devez penser que je suis parfaitement stupide.

— Pas du tout, répliqua-t-il. Seulement inconsciente. Vous n'avez rien de stupide.

Il y avait un sous-entendu et elle ne fut pas dupe.

— Qu'est-ce que ça veut dire dans votre bouche ?

— Que vous êtes au courant de beaucoup plus de choses que vous ne voulez le faire croire.

— Vous pensez peut-être que je suis de mèche avec ces salauds ?

— Non. Je crois simplement que vous couvrez quelqu'un et que vous vous êtes fait avoir par manque de discernement.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

Elle eut une moue, ajoutant :

— Vous vous méfiez de tout le monde, n'est-ce pas ?

— Oui, j'y suis bien obligé, mais ce n'est pas cela que j'ai voulu vous faire comprendre.

Il vint s'asseoir sur l'accoudoir du fauteuil placé en face d'elle.

— Si vous me parliez de votre petit ami, Zac Brooks ? Vous sortiez bien de chez lui lorsque vous vous êtes fait enlever la première fois...

— Exact. Et puis quoi ?

— Et tout à l'heure, lorsque vous vous rendiez chez lui, de braves types ont de nouveau tenté de vous embarquer. Ça n'éveille rien en vous ?

Elle ne répondit pas et Bolan poursuivit :

— C'est bien à Zac que vous avez téléphoné sur le parking du supermarché ?

— Vous m'avez espionnée ?

— Répondez.

— Oui, effectivement, j'ai appelé Zac pour lui dire que j'avais pu m'échapper. Il se faisait un sang d'encre à mon sujet.

— Et, bien sûr, il vous a demandé de venir le rejoindre sans délai.

— Non, il m'a conseillé de ne pas bouger de l'endroit où j'étais et m'a dit qu'il allait m'envoyer quelqu'un de sûr pour me mettre en sécurité. Il a ajouté lui aussi qu'il ne fallait se fier à personne.

— Sauf à lui, évidemment...

— Qu'avez-vous contre lui ?

— Rien de personnel, à part qu'il appartient à la mafia.

— C'est impossible ! se cabra-t-elle.

Bolan consulta sa montre. Il avait un peu de temps devant lui, pas trop mais suffisamment pour en consacrer à la jeune femme assise en face de lui et qui le fixait de nouveau avec de la colère dans les yeux.

— Je me fous de Zaccharie Bruckman, Sandra. Ce qui importe pour moi, c'est ce qu'il est exactement et ce qu'il fait.

— Pourquoi dites-vous Zaccharie Bruckman ?

— Parce que c'est son vrai nom. Vous ne le saviez pas ?

— Non. Admettons que vous dites vrai, quelle importance cela a-t-il ? Tout le monde peut changer de nom en payant la somme qu'il faut. Ça n'a rien d'illégal.

— Il y a six ans de ça, Zaccharie Bruckman a été traduit devant un tribunal pour détournement de fonds privés. Il avait purement et simplement empoché en douce les bénéfices de deux sociétés dont il était le directeur financier. Mais ce n'est pas tout. D'autres charges ont été relevées contre lui : abus de confiance, corruption d'agents de la fonction publique et usage de faux. Rien que pour ça, il devrait être toujours en taule, mais n'a jamais mis les pieds dans une cellule, pour la bonne raison que des gens influents sont intervenus en coulisses. Votre bon Zac Brooks a été relâché à la barre pour insuffisances de preuves et vice de forme. Ignorez-vous aussi que lorsqu'il est arrivé à

New York en provenance de Hollande, il a débuté comme maquereau ?

— Je ne vous crois pas ! s'insurgea-t-elle.

Il continua pourtant :

— Cela fait maintenant vingt-quatre ans. Il en avait dix-neuf à l'époque. Il avait aussi d'indéniables talents et il a tout de suite été pris en main par la *Cosa Nostra* et la mafia juive qui l'ont aidé à grimper très vite les échelons de la pourriture dorée.

— Comment pourriez-vous être au courant de ça ?

— Il y a à son sujet une fiche éloquente au bureau fédéral.

— Vous travaillez avec les flics ?

— Vous n'y êtes pas, miss double jeu. Quand j'ai besoin de renseignements, je sais où et comment les obtenir, ça se limite à ça.

Après un silence au cours duquel elle se mordilla nerveusement les lèvres, elle se leva et marcha jusqu'à une fenêtre.

— Dans une certaine mesure, vous avez peut-être raison, monsieur Bolan, laissa-t-elle tomber, lui tournant le dos. C'est vrai, je me suis posé certaines questions au sujet de Zac, mais même s'il y a une part de vérité, tout cela est du passé. Le Zac Brooks que je connais n'a rien à voir avec ce que vous me dites. C'est un homme droit, loyal, et plein de...

Sa voix s'enroua et elle eut un petit sanglot.

— De bonté, peut-être ? ricana-t-il.

— Oui. Il est généreux et prévenant.

— Au point de se servir de vous pour obliger votre père à marcher dans une énorme magouille ?

Haussant les épaules, elle rétorqua :

— Personne ne peut obliger Stephan Ariakis à faire ce qu'il ne veut pas. Quand il a une idée en tête, rien ne l'arrête. Il s'est construit sa position à la force du poignet. Savez-vous de quelle façon il a débuté en débarquant de Grèce à l'âge de quatorze ans ? Il a commencé par être bagagiste, puis conducteur de tracteurs à caddies, ensuite il s'est fait une place parmi les responsables syndicaux tout en continuant à travailler comme manutentionnaire avant d'occuper un poste à la direction des transports aéronautiques. Toute sa vie, il s'est battu pour arriver à ce qu'il est maintenant. Ne croyez pas qu'il soit facilement manœuvrable. Mon père n'est pas non plus un saint, il a sûrement fait des choses que j'ignore et qui ne sont sans doute pas très régulières. Mais il n'a sûrement pas commis d'actes criminels. Il le dit lui-même, rien n'est jamais complètement propre dans le monde des affaires. Est-ce que vous pourriez lui en vouloir pour cela ?

— Je ne le dénigre pas, je ne suis pas son ennemi. Mon intention est simplement d'empêcher que les spécialistes de la grosse combine continuent de l'utiliser.

— Il s'est toujours sorti des pires situations.

— Vous ne comprenez pas, soupira Bolan. Il n'a pas affaire à des rivaux ou des opposants normaux, qu'ils soient politiciens, chefs d'entreprises ou simples magouilleurs. C'est avec la mafia qu'il doit composer. Mais revenons à Zac Brooks...

De nouveau, elle s'insurgea, lui faisant face :

— Je ne tiens plus à parler de Zac avec vous. J'ai eu moi aussi quelques soupçons à son sujet, mais je me trompais. Jusqu'à preuve du contraire, je me refuse à croire qu'il est capable d'agissements préjudiciables à mon égard.

— Parlons-en quand même, dit Bolan d'une voix grinçante. Croyez-vous que le taxi dans lequel on vous a embarquée la première fois était là par hasard, en bas de l'immeuble où Brooks a ses bureaux, et au moment précis où vous le quittiez ? Croyez-vous aussi que c'est par pure coïncidence que trois gros bras vous attendaient au même endroit, tout à l'heure, après que vous lui avez téléphoné ?

Elle ne répondit rien, se contentant de fixer son regard sur la tasse de café vide, devant elle. Elle avait une petite tache de sang séché sur le haut de son chemisier. Ce n'était pas le sien, mais celui du type à la cicatrice que Bolan avait tué à quelques centimètres d'elle.

Il comprenait très bien son désarroi et le doute qui s'insinuait de plus en plus en elle, bien qu'elle fît tout pour le refouler. Mais il devait poursuivre, l'obliger à regarder la vérité en face même si cela devait lui faire très mal. Ensuite, il trouverait probablement un terrain d'entente avec Sandra Ariakis.

Attrapant un poste téléphonique sur une étagère, il en tira le fil et posa l'appareil sur le guéridon en face de la fille. Il sentait la tension monter en elle malgré le visage neutre qu'elle s'efforçait de lui opposer. Il accentua encore sa gêne en commentant d'un ton glacé :

— Revenez vous asseoir. On va jouer un petit numéro. Après ça, vous ferez ce que vous voudrez, même si vous avez envie d'aller vous planter tout droit dans la gueule du loup. J'ai l'impression que vous aimez ça.

— Quelle est votre intention ? questionna-t-elle, légèrement inquiète.

— Vous refusez toujours de voir l'évidence ?

— Tant que je n'aurai aucune preuve !

— Je vais vous la donner, cette preuve, fit-il en composant un numéro sur le clavier.

Puis il lui tendit l'écouteur.

CHAPITRE IX

Il eut bientôt en ligne un homme qui annonça :

— Tricorps Financial Group, je vous écoute.

— C'est Pat ? demanda Bolan.

— Non, ce n'est pas lui. Qui le demande ?

— Un ami de Sammy. Faut que je lui parle d'urgence.

— Sammy, heu...

— Oui. On risque d'avoir de gros ennuis avec qui vous savez. C'est au sujet de cette mauvaise affaire en bas de chez Zac.

Aussitôt, la voix se fit basse et chuchotante :

— Attendez. Il n'est pas là pour le moment.

— Qui est à l'appareil ? Rick ?

— Heu, oui...

— Bon, je rappellerai.

— Non. Ne appelez pas. Laissez un numéro où il pourra vous contacter.

— Il sait où nous joindre. Dites-lui bien qu'on risque tous de se retrouver dans de sales draps.

— O.K., O.K. Je lui passerai le message, il vous appellera.

La communication fut coupée. La jeune femme releva les yeux pour le fixer avec incompréhension.

— A quel jeu jouez-vous ?

— La voix que vous venez d'entendre est celle de Rick Lochmann. Vous le connaissez ?

— Ce nom ne m'est pas inconnu.

— C'est le secrétaire particulier de Pat Caplan, autrement dit son homme de main numéro un. Ne me dites pas que vous ignorez qui est Caplan.

— Non, bien sûr, je suis au courant qu'il est en affaires avec Zac.

— C'est bien ça.

— Pourquoi vous êtes-vous annoncé comme étant un ami de Sammy, et qui est Sammy ?

— Sam Mosher, une grosse ordure haut perchée dans le Crime Organisé. Il est apparemment intouchable, mais tout le monde le connaît, aussi bien les truands que les flics. Maintenant, écoutez la suite.

Reprenant l'appareil, Bolan pianota le numéro correspondant au bureau de Brooks. Ce fut d'abord une secrétaire qui lui annonça aimablement :

— Brooks International Travel, que puis-je pour vous ?

— Passez-moi Brooks.

— Je vais voir s'il est disponible. C'est de la part de qui ?

— David.

— David comment ?

— Il me connaît, magnez-vous, ma jolie.

— Ne quittez pas, répliqua la secrétaire sèchement.

Un court instant plus tard, un « oui ? » laconique prit la relève.

— Zac ? C'est bien Zac ? intervint Bolan en imitant les intonations basses de Rick Lochmann.

— Oui, c'est Zac. Qui appelle ? Ce serait pas, heu, Rick ?

— Oui, c'est bien moi.

— Ah ! J'me disais aussi... Pourquoi tu te fais appeler David ?

— La situation est plutôt tendue, je dois faire gaffe.

— On doit tous faire gaffe en ce moment. Qu'est-ce qui se passe de ton côté, Rick ?

— Je viens d'avoir un renseignement. On sait maintenant où elle est, il n'y a plus qu'à la cueillir.

— Attends, tu viens bien de me parler de...

— De ta petite fiancée, ouais. De personne d'autre. Seulement, les gars sont ennuyés, ils ne savent pas où la coller ensuite.

— Pat avait parlé de la planque de Brooklyn.

— D'après eux, c'est pas un endroit sûr. Et on ne peut plus compter sur Steve Johnson.

— Ne dis pas de nom, bon Dieu ! Je sais bien qu'on ne peut plus compter sur lui.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait d'elle ? demanda Bolan.

— Eh bien... Attends, oui, il n'y a qu'à la garder au frais dans la maison de Parkville en attendant qu'on en finisse.

— Il y a quelqu'un, sur place ?

— Bien sûr.

— Tu devrais peut-être appeler là-bas pour prévenir.

— Ben voyons ! Il n'a jamais été question que je me mouille comme ça, grogna Brooks. Fais-le toi-même.

— Tu me prends pour un ordinateur ?

— Comment ça ?

— Je suis pas à mon bureau et j'ai pas forcément le numéro en tête.

— Attends un instant.

Quelques secondes s'égrenèrent, puis Brooks énuméra un indicatif que Bolan nota mentalement.

— Bon, ça va, je vais me débrouiller. Heu, évite de téléphoner chez Pat, il paraît qu'on a des écoutes.

— Pas la peine de me le dire. Peut-être que j'en ai déjà moi aussi.

— Je rappellerai pour te tenir au courant, Zac. Au fait... Tu crois qu'elle a compris à ton sujet ?

— J'espère que non, mais ça n'a pas une grande importance. Après ce qui vient de se passer, faudra s'en occuper sérieusement. Tu comprends ?

— Ça signifie, définitivement ?

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas envie de dire, Rick. On en a déjà parlé.

Bolan eut un ricanement bref :

— Ouais... Mais on peut voir les choses différemment. Elle t'a dans la peau, tu sais bien qu'elle est prête à tout pour toi. Peut-être qu'elle pourrait servir encore ?

— Pour qu'elle nous balance tous ensuite ? Encore trois, quatre jours, et cette petite conne ne nous servira plus à rien.

— Et le paternel ?

— T'es con ou quoi ? On s'en occupera de la même façon. C'est pas moi qui ai décidé ça, mais je suis d'accord, c'est une question de sécurité pour nous tous. Tu y vois quelque chose à redire ?

— Non. Tout à fait d'accord avec toi, acquiesça Bolan en rattachant.

Il se tourna ensuite vers Sandra Ariakis. Elle était livide. Elle avait le regard fixe et ses lèvres tremblaient. Il dut lui ôter l'écouteur des mains.

Lui laissant un instant de répit, il attaqua ensuite :

— Comment voyez-vous les choses, à présent ?

— Je... J'ai du mal à croire ce que je viens d'entendre. C'est...

— Moche, oui. Désolé de ne pas vous avoir amené ça plus doucement, mais le temps presse.

— Auriez-vous une cigarette ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

Il lui en alluma une qu'elle plaça gauchement entre ses lèvres, puis elle tira une bouffée qui semblait ne pas devoir finir. Ses yeux s'étaient embués. Elle toussa, écrasa la cigarette dans un cendrier sur le guéridon et respira plusieurs fois par petits coups nerveux.

— Le salaud ! dit-elle du bout des lèvres. Quelle gourde j'ai été !

— Non. Vous avez eu affaire à des experts en matière d'intoxication.

— Ne me cherchez pas d'excuses, je sais ce que je dis. Je vous en ai parlé tout à l'heure, j'ai eu à plusieurs reprises des soupçons, mais je ne voulais pas y croire. Et le pire c'est que je me suis butée par amour-propre. Mais comment aurais-je pu deviner qu'il était prêt à me faire assassiner au bout du compte !

— Etes-vous maintenant d'accord pour coopérer ?

— Qu'entendez-vous par coopérer ?

— Me dire tout ce que vous savez de la combine, ce que vous avez entendu dire autour de vous et ce que vous en avez compris, même si cela ne vous paraît pas très important.

Il lut l'hésitation dans ses grands yeux humides. Refoulant un petit sanglot, elle demanda :

— Que se passera-t-il pour mon père, est-ce que vous l'aidez à échapper à ces ordures ?

— Peut-être. Ça dépendra de lui.

— De quelle façon ?

Bolan soupira. Il ne tenait nullement à lui parler de la manière dont il comptait s'y prendre pour dégager son papa chéri de la magouille dans laquelle il s'était flanqué. La description concise d'un engagement avec la mafia n'était pas faite pour ses mignonnes oreilles. D'ailleurs, elle avait eu son compte de déboires pour la journée et même bien plus.

— Ne vous en faites pas pour ça, c'est mon affaire.

— Mais vous promettez ?

— Je ne promets rien, Sandra. Si Stephan Ariakis a encore quelque chose de bien en lui, je l'épargnerai et je ferai ce qu'il faut pour qu'il se sorte ensuite lui-même du boubier où il s'est flanqué.

Après un temps de réflexion, elle prit son souffle, essuya une larme qui avait glissé sur sa joue et déclara :

— D'accord. Jouons cartes sur table. Comment commençons-nous ?

— Répondez simplement à mes questions.

— Allez-y ! affirma-t-elle soudain avec force.

— O.K. Quand et comment avez-vous fait la connaissance de Zac Brooks ?

— Ça remonte à l'année dernière, dans un meeting que mon père avait organisé. Il y a eu une petite fête à l'issue de la manifestation. Il m'a draguée gentiment et j'avoue que je me suis laissé faire. Il m'avait fait l'effet d'un homme d'affaires dynamique, sympathique et plein d'avenir. A l'époque, j'étais gérante d'une agence de voyages qui venait d'être rachetée par le groupe qu'il dirigeait. Nous sommes sortis plusieurs fois ensemble, et puis... nos relations ont été plus précises. Mais nous vivions séparément, chacun de notre côté.

— Qu'est-ce qui vous a laissé penser qu'il n'était pas tout à fait clair ?

— Certaines de ses relations. Notamment Joseph Caldera qu'il rencontrait parfois. Je crois que c'est lui qui l'a présenté à mon père. D'autres types aussi, qui avaient des comportements bizarres et qui n'évoluaient sûrement pas dans le milieu du business. Il y a de cela environ un mois, j'en avais parlé à Stephan, mais il m'a dit de ne pas me faire de soucis. Il savait qui était le vieux Caldera, mais dans les affaires à haut niveau on est parfois obligé de rencontrer ce genre de personnages. Je ne suis pas aussi idiote que je le parais, Caldera contrôle confidentiellement plusieurs syndicats sur la côte Est. Il était donc presque normal qu'il ait des relations avec America Wings.

Sandra Ariakis faisait son possible pour parler d'une voix ferme, mais l'Exécuteur devinait dans son ton de l'angoisse mélangée à l'horreur de ce qu'elle venait de vivre. Il avait pitié d'elle. Il aurait mille fois préféré ne jamais la rencontrer plutôt que de l'obliger à replonger mentalement dans l'ignominie d'une situation gangrenée par les cannibales de la mafia. Seulement, l'enjeu était trop important pour laisser tomber l'interrogatoire, il lui fallait poursuivre jusqu'au bout, même si ça devenait insupportable pour Sandra Ariakis.

CHAPITRE X

— Selon vous, quel était l'enjeu de ces relations ? fit Bolan d'un ton aussi neutre que possible.

Fronçant les sourcils, elle parut se concentrer puis répondit :

— Je l'ignore. Mon père ne se confiait à moi que très rarement au sujet de ses affaires. Mais je dois dire que ces derniers temps je l'ai trouvé très soucieux. On aurait dit qu'il avait un gros problème qu'il n'arrivait pas à résoudre.

— C'était juste avant que vous vous fassiez emballer par Bud Anconino ?

— Quelques jours avant, oui.

— Aviez-vous déjà vu ce type ?

— Jamais.

— Brooks n'en a jamais parlé devant vous ?

— Non. En revanche, je l'ai entendu appeler Pat Caplan pour lui dire qu'il ne serait pas surpris si le vendeur de Brooklyn essayait de les doubler. Il a insisté plusieurs fois sur le mot « vendeur » d'un air entendu, et il a dit qu'il fallait le surveiller de près. Sur le moment, j'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une personne avec laquelle ils étaient tous les deux en affaires. Je veux dire, légalement en affaires. Croyez-vous qu'il puisse y avoir une autre signification ?

— C'est plus que probable. Anconino, le vendeur de came, les a en effet doublés. En fait, il a essayé de doubler tout le monde dans son entourage, y compris Jo Caldera, en récupérant à son compte l'otage sur lequel reposait l'aboutissement de l'opération. Du moins, ces gens-là le croyaient-ils.

— Vous parlez de moi ?

— Bien sûr.

— Mais pourquoi ?

— Je n'ai pas encore la réponse complète. Mais sans doute pour forcer la main de Caldera qui a le monopole du trafic en gros de stupéfiants dans toute la région. En vous retirant des mains de Jo et ses copains, il espérait peut-être augmenter sa part du gâteau en les faisant chanter. Il a joué le numéro des arnaqueurs arnaqués. Mais ça ne lui a pas porté chance.

— Autrement dit, j'ai été une sorte de jouet que ces types étaient en train de s'arracher les uns les autres ! s'exclama-t-elle.

— C'est à peu près ça. Une poupée capable de rapporter gros au bout du compte. Saviez-vous que Bud Anconino planquait sa coke dans des poupées en plastique ?

Elle haussa imperceptiblement les épaules.

— Je ne sais même pas quel est le goût de la cocaïne, monsieur Bolan. Et je vous ai dit que je ne connaissais pas cet Anconino. Pourquoi me posez-vous cette drôle de question ? Y voyez-vous un quelconque rapport avec moi ?

— J'espère que non. Bon, vous dites qu'il n'a jamais été question de stupéfiants en votre présence ?

— Bien sûr que non. Mais j'ai entendu parler d'autre chose qui va peut-être vous intéresser. Il s'agit de convois aériens de matériel technique destiné à l'Afrique. Quand je dis matériel technique, il faut traduire par matériel militaire, je crois.

Bolan s'était fait encore plus attentif. Comme la jeune femme se taisait, il la questionna :

— Vous croyez ou vous êtes sûre ?

— Presque certaine en tout cas. Il y a d'abord eu quelques allusions quant à un marché avec l'Afrique. C'était toujours Zac qui en parlait avec un de ses associés. Il paraissait tout joyeux, comme s'il s'agissait de l'affaire du siècle. Deux fois, j'ai entendu leurs paroles, mais ils parlaient à mots couverts de ce prétendu matériel technique. Ensuite, un jour de la semaine dernière, j'étais présente dans le bureau de mon père quand un certain Steve Moss l'a appelé. Sa secrétaire s'était absentée et c'est moi qui ai pris la communication avant de la lui passer. Très vite, il a paru contrarié de ce qu'il entendait, puis il s'est carrément mis en colère et il a raccroché au nez de son correspondant qui l'a rappelé presque tout de suite. Sur le moment, je n'ai évidemment rien pu suivre de la conversation, et Stephan a terminé en disant qu'il allait réfléchir. Il paraissait fou de rage, mais je me rendais compte qu'il avait peur. On aurait dit qu'il était aux abois, qu'il craignait pour sa propre sécurité. Je ne l'avais encore jamais vu dans cet état. Dites, auriez-vous autre chose à boire que du café dans cette garçonnière ?

Bolan se leva et alla lui chercher une bouteille de jus d'orange et un verre. Après avoir bu quelques gorgées, elle considéra ses mains qui étaient agitées d'un petit tremblement et dit :

— Où en étais-je ?

— Le marché africain.

— Oui... J'ai voulu comprendre ce qui avait remué mon père à ce point. J'avais un double des clés de son bureau et je savais qu'il a la manie d'enregistrer systématiquement les conversations téléphoniques qui ont de l'importance pour lui. Je suis donc revenue de nuit au bureau et j'ai écouté la cassette de la journée. J'ai senti mes cheveux se dresser sur ma tête. Oui, il s'agissait bien d'un trafic d'armes.

— Les termes étaient aussi clairs que ça ? s'étonna Bolan.

— Suffisamment clairs pour que j'en saisisse le sens véritable. Au début, il y avait une sorte de brouillage, mais l'enregistrement est

redevenu audible tout de suite après.

— Un scrambler ? suggéra-t-il.

— Vous voulez dire un brouilleur d'écoute ?

— Un codeur-décodeur. Ils devaient en utiliser un chacun de son côté.

— C'est possible. Quoi qu'il en soit, j'ai pu comprendre l'essentiel. Et quand on entend parler de Kalashs et de lance-patates, il n'est pas besoin d'avoir suivi un cours d'armement pour comprendre. Ce que lui demandait son correspondant, c'était de respecter les engagements pris au sujet des transports aériens qui devaient acheminer des stocks d'armes dans plusieurs pays d'Afrique. Le type en question s'est d'ailleurs emporté vers la fin de la discussion et il a déclaré que si les premiers envois ne partaient pas très vite, ce serait foutu pour expédier ensuite les Cobras et les Abrams en attente dans les entrepôts. Ce sont à peu de chose près ses paroles. Ensuite, il a proféré des menaces et Stephan a raccroché.

— Ça, c'est pour le premier appel. Et le second ?

— Ce n'était pas très intéressant. Le Steve Moss en question le rappelait pour s'excuser à mots couverts de s'être mis en colère et lui demandait de prendre une décision rapide.

— Avez-vous parlé à votre père de ce que vous avez entendu ?

— Je m'en suis bien gardée. Je n'ose même pas imaginer ce qui se serait passé. Jamais il n'a levé la main sur moi, mais là je crois qu'il aurait complètement perdu son sang-froid. Je vous l'ai dit, il était dans tous ses états.

L'Exécuteur revint en arrière :

— Steve Moss, avez-vous dit ?

— C'est bien le nom que j'ai entendu au téléphone.

— Autrement dit, Sam Mosher.

— Le type dont vous m'avez parlé tout à l'heure ?

— Ouais. Ce n'est pas la première fois qu'il livre de l'armement en Afrique. Habituellement, il opère à travers une succession de pays régulièrement approvisionnés par les USA en matériel tactique et stratégique, il s'arrange pour détourner des éléments de stocks. Le NSC le soupçonne d'avoir provoqué de cette façon plusieurs révoltes et des guerres terroristes sur le continent africain.

— Quel peut être son intérêt ? fit Sandra.

Bolan eut un rire sans joie.

— Vous ne connaissez pas le proverbe : diviser pour régner, ou détruire pour récupérer ?

— Comment peut-on récupérer ce qui a été détruit ?

— Ces gens-là détruisent tout ce qui les gêne, les dirigeants en place, par exemple, qu'ils éliminent pour les remplacer par des marionnettes dont ils tirent les ficelles. Ils se fichent pas mal que des

milliers, voire des centaines de milliers d'hommes, de femmes et de gosses se fassent assassiner dans la foulée. Savez-vous ce que sont les Cobras et les Abrams ?

— Pour ce qui est des Cobras, j'ignore exactement de quoi il retourne. Mais j'ai vu, il y a quelque temps, un reportage sur les Abrams. Si je me souviens bien, ce sont des chars de combat modernes.

— Parmi les plus modernes qui soient. Ces blindés sont capables d'atteindre de jour comme de nuit n'importe quel objectif à plus de vingt kilomètres de distance. Ils possèdent un système de contrôle de tir à laser couplé à un traceur d'images thermiques. Quant aux Cobras, il s'agit d'hélicoptères offensifs équipés de telle façon qu'un seul de ces appareils peut détruire une ville de cinq mille habitants en moins d'une minute. Avez-vous entendu quelque chose concernant la provenance de ces matériels ?

— Malheureusement non.

— Cherchez dans votre mémoire, c'est plus qu'important.

Se levant, elle fit quelques pas dans le petit living, la mine soucieuse, puis :

— Peut-être que cela aura une signification pour vous. J'essaie de me souvenir aussi exactement que possible des paroles : « N'oublie pas que la commande globale a été décidée à la conférence de Brooklyn. Si on ne peut pas suivre on est dans la merde ! » Fin de citation, ajouta la jeune femme avec un mince sourire.

— C'est toujours Moss qui parle ?

— Oui, c'est ce qui m'avait marquée le plus, car il avait prononcé ces mots comme une menace précise.

Quelques phrases énoncées cinq jours plus tôt par Jack Grimaldi remontèrent à la mémoire de Bolan : « On dirait que le top de départ des opérations a été donné à Brooklyn. Un type m'a parlé d'une réunion secrète qui se serait tenue pendant près d'une semaine. Un meeting avec la participation de grosses légumes mafieuses au sujet d'un coup phénoménal... »

Ouais ! La toile d'araignée était bien collante, en effet. Et les éléments gangrenés de la CIA entrevus parmi des *amici* projetaient une ombre particulièrement inquiétante sur la scène pourrie.

— C'est tout ce que je peux vous apprendre, laissa tomber Sandra dans un souffle. Ça ne représente sans doute pas grand-chose pour vous...

— Beaucoup plus que vous le pensez, rétorqua-t-il en la considérant chaleureusement.

— Et maintenant, poursuivit-elle d'un ton mal assuré, puis-je rejoindre mon père ?

— Ce n'est pas la meilleure décision à prendre.

— Vous vous méfiez toujours de lui ?

Bolan se leva et enfila son trench-coat.

— Oui, au moins indirectement. Soyez certaine que les *amici* ont branché son téléphone sur écoute et qu'ils ont placé du monde près de lui. Je n'aurai plus le temps d'aller vous repêcher dans l'ancre des cannibales. Vous avez ici de quoi manger et boire. Servez-vous comme bon vous semble. Il y a aussi une petite télé dans la chambre. Et c'est plus qu'un conseil que je vous donne. Ne mettez pas le bout de votre nez dehors, n'appellez personne au téléphone, n'approchez pas des fenêtres et ne répondez pas si on frappe à la porte.

— C'est tout ? fit-elle en grimaçant.

— Non. Enfermez-vous à clé dès que je serai sorti.

— Ça va être joyeux. Combien de temps comptez-vous me laisser cloîtrée ici ?

— Le moins longtemps possible.

— C'est-à-dire ?

— Quelques heures, pas plus. Vous n'ouvrirez qu'après avoir entendu cette phrase : je viens de la part de Striker.

Elle se força à rire.

— Ça fait vraiment film de série B. Vous craignez que je ne reconnaisse pas votre voix ?

— Une voix peut s'imiter facilement.

— C'est vrai, vous m'en avez donné un échantillon.

— Et si je dois vous appeler au téléphone, je laisserai sonner deux fois, puis une fois. Ne décrochez qu'après le troisième appel. C'est clair ?

— C'est clair, mon capitaine ! tenta-t-elle d'ironiser.

— Ne prenez pas ce que je viens de vous dire à la légère, ajouta-t-il. Il y a des tas de gens qui sont morts pour avoir négligé un de ces détails qui vous semblent superflus. Les mafiosi sont beaucoup plus malins et vicieux que vous le pensez.

— Maintenant, je vous crois sérieusement.

Il ouvrit la porte pour couler un regard sur le palier, mais avant qu'il soit complètement sorti, elle l'interpella :

— Bolan...

— Je n'ai plus beaucoup de temps.

— Je sais. Je voulais juste vous dire merci.

Grimaçant un bref sourire, le soldat referma la porte derrière lui et attendit d'avoir entendu le cliquetis du verrou de sécurité avant de s'éloigner.

Maintenant, le temps pressait. L'Exécuteur allait devoir remonter très vite jusqu'aux importants responsables de la sordide carambouille et les éliminer un à un. Il ne connaissait pas d'autre méthode plus efficace pour enrayer le danger que ces ordures faisaient planer sur

des milliers de gens.

CHAPITRE XI

Pat Caplan était un gros homme aux yeux rasés, et plein de suffisance. Officiellement, il dirigeait plusieurs sociétés de financement dont il tirait de substantiels bénéfices, mais ces officines ne constituaient qu'une couverture. Les affaires occultes qu'il menait avec la complicité de gros bonnets de *Cosa Nostra* et de la mafia juive lui rapportaient infiniment plus de fric que ses boîtes de façade. En fait, il faisait partie intégrante du Crime Organisé.

Depuis une demi-heure qu'il tenait réunion dans cet immeuble de Harrison Street, au sud de Manhattan, il avait entendu trop de choses qui sonnaient désagréablement à ses oreilles. La situation lui déplaisait souverainement, d'autant qu'il était peu accoutumé aux méthodes brutales et hargneuses de ses « associés ».

On le considérait pourtant comme un caïd dans le milieu des magouilles à grande échelle, mais il ne supportait pas la prétention de ces voyous. Ils étaient trois qui péroraient dans le grand bureau dont la baie vitrée offrait une vue panoramique sur Indépendance Plaza, trois hommes qui tous avaient une importance considérable au sein de la communauté crapuleuse de la côte Est.

Lory Benedetto, le premier lieutenant de Jo Caldera, avait été envoyé sur place à l'impromptu par son patron. C'était un grand type sec au regard d'oiseau de proie qui avait la réputation d'être un tueur extrêmement efficace. Jacky Loeb, le coordinateur des opérations en cours, un homme aux épaules extraordinairement larges, avait la mainmise sur la plupart des marchés clandestins traités à Manhattan. Le troisième homme travaillait pour un département de la CIA sans existence officielle, mais était chargé occasionnellement de faire pression sur les personnalités politiques. Il avait pour nom Fred Duncan.

Richard Lochmann, le bras droit de Pat Caplan, assistait également à la réunion mais jusque-là il s'était contenté de répondre à des questions et d'écouter les griefs des autres.

Jacky Loeb montrait à tous un visage encore plus sinistre qu'à l'accoutumée. Ses sourcils broussailleux froncés masquaient presque ses petits yeux de goret, et sa bouche aux lèvres minces ressemblait à une cicatrice.

Malgré la climatisation, une atmosphère moite et lourde baignait l'immense bureau et les propos aigres de Loeb en conclusion de sa péroraison ne firent rien pour arranger les choses :

— Si j'ai bien compris la situation, on est en train de se faire baiser à sec et vous êtes tous là, pénards, à attendre que ça se passe.

Quelqu'un pourrait-il m'expliquer où est cette gonzesse et ce qu'on fait pour la retrouver ?

— Pas la peine de monter sur tes grands chevaux, Jacky, rétorqua sèchement Fred Duncan. Je comprends que tu l'aies mauvaise, mais on fait tout ce qu'on peut pour arranger le coup.

— Ah oui ? Et qu'est-ce que tu fais exactement, toi et tes bras cassés ?

— C'est mes oignons.

— J'ai posé la question : où est-elle en ce moment ?

— Pour l'instant, elle est dans la nature et il y a du monde qui s'occupe de la retrouver. On en reparlera dès que mes hommes m'auront rappelé.

— Laisse pas pourrir la situation, Fred, c'est vraiment pas le moment. Maintenant, je voudrais savoir quelle est cette connerie qu'on vient de me raconter au sujet de Rick ?

Richard Lochmann haussa les épaules :

— Je l'ai déjà dit à tout le monde ici, désolé si t'étais pas encore là, Jacky. Un type qui s'est fait passer pour un ami de Samuel Mosher a téléphoné en disant qu'il voulait parler à Pat. Il a précisé qu'on risquait tous d'avoir de gros ennuis au sujet de ce qui s'est passé en bas de chez Zac. Je crois pas que ce soit la peine de te faire un dessin à ce sujet.

— Et ensuite ?

— Bon Dieu ! Combien de fois devrai-je répéter ça ?

— Vas-y encore une fois, intervint Pat Caplan en étirant ses grosses lèvres dans un sourire ironique. Jacky cherche simplement à se documenter. Comme nous tous, hein ?

— Oui. Bon, j'ai dit à ce type que tu n'étais pas là, Pat, mais que tu le rappelleras dès que possible. Je ne tenais pas à ce qu'il en dise trop au téléphone, on nous a sûrement branché des bugs sur la ligne. Après ce coup de fil, je suis descendu dans la rue pour appeler Samuel depuis une cabine et je lui ai posé la question. Résultat négatif.

— Qu'est-ce que tu entends par négatif ?

— Personne de chez lui n'a appelé.

— Voilà ! fit Jacky Loeb avec une vilaine moue. Alors, qui as-tu eu au téléphone, Rick ?

Richard Lochmann se raidit :

— Tu insinues quoi au juste, que j'ai inventé cette histoire à la con ?

— Ça suffit ! trancha brusquement Caplan. Je réponds personnellement de Rick. C'est vrai que la situation n'est pas normale, mais j'interdis qu'on fasse de pareilles accusations.

Il ajouta en regardant Benedetto :

— Ce serait plutôt à notre ami Jo d'être pas très content de ce qui

s'est produit ce matin à l'aéroport !

— Pas normale ? Tu viens de dire, pas normale, Pat ? Pour moi, c'est une sacrée merde qui nous arrive sur la gueule, et on ne sait même pas d'où elle vient. En plus des hommes de Jo qui sont restés sur le carreau, on nous a tué ce matin deux types à Lake Success et encore trois autres tout près de l'immeuble de Zac Brooks. En tout, ça fait déjà cinq macchabs et deux mecs à l'hosto dont un avec les tripes à l'air. Et tout ce que tu trouves à dire, c'est que la situation n'est pas normale !

— Pour les hommes de Jo, on sait à qui s'en prendre, rétorqua Duncan. C'était d'ailleurs prévisible avec cette enflure de Bud Anconino !

— D'accord. Mais tu oublies qu'Anconino s'est fait ensuite rectifier et que quelqu'un a foutu le feu à son stock de blanche. Ça me ferait plaisir qu'on m'explique qui est ce quelqu'un.

L'homme de la CIA s'apprêtait à donner la réplique quand le téléphone sonna. Richard Lochmann saisit l'appareil.

— C'est toi, Zac ? Oui, je... Quoi ?.. Quand ça ?.. Attends un instant.

Tous s'étaient tus tandis que Lochmann plaquait sa main sur le micro en regardant son patron.

— Zac prétend que je l'ai appelé en fin de matinée pour lui parler de la fille... C'est pas clair.

Caplan s'approcha vivement et lui prit l'appareil des mains.

— C'est Pat, annonça-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

De nouveau, un instant s'écoula dans un silence inquiétant. Puis Caplan appuya sur l'amplificateur pour que tout le monde puisse écouter.

— Redis-nous ça, fit-il.

— Tu as du monde chez toi ? questionna la voix de Zac Brooks.

— Ouais, mais tu peux y aller.

— C'est comme je viens de te dire. Rick m'a appelé pour m'avertir qu'il venait d'avoir un renseignement et qu'il savait où est... heu, la personne en question.

— La gonzesse ?

— Oui. Sur le moment, j'ai été persuadé que c'était réellement Rick, mais j'ai réfléchi ensuite. Merde ! Est-ce que c'était Rick ou pas ?

— Tu n'as pas reconnu sa voix ?

— Si. Enfin, il m'a semblé. Il parlait tout bas comme si quelqu'un près de lui pouvait l'écouter.

— Attends, bouge pas...

Se tournant vers Lochmann, Caplan lui demanda :

— As-tu appelé Zac, oui ou non ?

Lochmann leva les bras en signe d'incompréhension.

— Bon sang, Pat ! Si c'était vrai, je te l'aurais dit.

— C'est bien ce que je pense. Tu as entendu, Zac ? Ecoute, il y a un mec qui essaie de foutre la merde chez nous. Il faut qu'on sache exactement ce qu'il t'a dit et ce que toi tu lui as répondu.

— Eh bien, d'abord il m'a parlé de San... heu, de la fille.

— Oui, tu l'as déjà dit. Ensuite ?

— D'après lui, il n'y avait plus qu'à la cueillir, mais il ne savait pas où il fallait la planquer en attendant de régler définitivement le problème. Je lui ai conseillé d'utiliser la planque de Parkville.

— Quoi ! Tu lui as parlé de cette baraque ?

— Oui, bien sûr.

— T'es con ou quoi ?

— Merde ! Je pouvais pas me douter, c'était bien la voix de Rick.

— Ça fait rien, continue.

— Il a dit aussi qu'on ne pouvait plus compter sur Steve Johnson et qu'on pourrait peut-être éviter d'employer des arguments définitifs. Je lui ai répondu qu'il devait faire ce qui était prévu. C'est tout.

— Il était quelle heure ?

— Un peu plus de midi.

— D'où appelles-tu, Zac ? De ton bureau ?

— Sûrement pas. Je suis dehors.

— Bien. Le mieux est que tu remontes et que tu te boucles. N'appelle plus et ne prends aucune communication. Si on a besoin de te voir, on t'enverra quelqu'un. OK ?

— Pas de problème, Pat. Je me tiens tranquille.

Caplan raccrocha. Les quatre autres le fixaient intensément avec perplexité. Après un instant de silence, Caplan résuma sa pensée :

— Bon, voyons un peu ce sac de nœuds. D'abord, Rick reçoit un appel d'un type qui veut soi-disant me parler. Presque tout de suite après, c'est Zac qu'on appelle et son correspondant se fait passer pour Rick. Vous avez tous entendu. Pour moi, il est évident qu'il s'agit du même type.

Benedetto se racla la gorge, ajoutant :

— Ça pourrait aussi être le même qui a buté Anconino et son garde du corps. Et p't'être aussi les autres.

— Tu crois pas que ça fait beaucoup pour un seul mec ? railla Duncan.

— Ça dépend pour qui.

— Je crois plutôt à un travail d'équipe.

— Possible. En tout cas, si c'est pas une embrouille que quelqu'un de chez nous est en train de nous monter, ce mec au téléphone a l'air de bien connaître la situation, fit remarquer Loeb.

— Ouais, il en connaît vraiment un peu trop. C'est forcément quelqu'un dans le coup.

— Et si c'étaient les flics ? proposa Lochmann.

— Alors, ça signifierait qu'on est tous dans le collimateur de E Street[ii].

— Impossible ! rétorqua Caplan. Toutes les précautions ont été prises. A moins qu'un de nos associés nous ait balancés, mais pourquoi ferait-il ça ?

— C'est sûrement pas un flic ! assura Benedetto qui paraissait avoir une idée dans la tête. C'est pas dans leurs manières. Les poulets butent pas les gens, ils préfèrent les foutre à l'ombre pour avoir de l'avancement. Je pense que c'est plus emmerdant que ça.

— Une torpille ?

Le lieutenant de Jo Caldera resta de marbre, comme s'il voulait ménager son effet.

— Je ne vois pas qui aurait intérêt à vouloir bousiller tout le travail, dit Lochmann. C'est pas logique.

Ils s'observèrent tous en silence avec suspicion, essayant de deviner ce que chacun pensait.

CHAPITRE XII

— Un putain de concurrent, genre colombien ou asiatique ? suggéra Loeb avec un petit hennissement. Pourquoi pas ?

Caplan intervint sèchement :

— Fred, combien d'hommes peux-tu activer pour résoudre cette saloperie ?

— Quatre ou cinq, pas plus. Les autres cherchent toujours la gonzesse de Brooks.

— Fais-le rapidement. Mais il en faudra beaucoup plus. Rick, tu vas passer à Mario Whisky la consigne de faire le nécessaire à ce sujet. Il nous faut des effectifs dans tous les points qui ont chauffé depuis ce matin. Qu'on questionne tous ceux qui ont vu ou entendu quelque chose, ou qui étaient simplement présents. Au fait... Où est ce chauffeur de merde ?

— Qui ? Max Ruggi ?

— Non, je veux parler de ce petit mec avec un nom à la con...

— Dodo ? Donovan Tilti ?

— Oui, où est-il ?

— Il a été amené à Bay Ridge, dans l'abattoir.

— Qui s'en occupe ?

— Gus Cavaletti, il le passe à la moulinette depuis qu'il est rentré avec son chargement de viande froide.

— Quels sont les résultats ?

— D'après ce qu'il prétend, il n'a même pas vu le pif du type qui a dessoudé Dave et Joe.

Jacky Loeb fit entendre une nouvelle fois son ricanement chevalin :

— Peut-être qu'il n'y voit pas assez clair. C'est con pour un chauffeur, on devrait lui arranger un peu la vue.

— On t'a dit que Cavaletti s'en occupe.

— Ah oui ? On s'en est pas trop rendu compte.

— Tu veux peut-être prendre les choses en main ? Après tout, ça a été longtemps ta spécialité...

— Si c'est ce que tu veux, je marche.

— C'est bien ce que je veux, Jacky.

— O.K. Je vais aller là-bas et j'vous garantis qu'il va jacter tout ce qu'il sait, ce petit pédé. On a aussi intérêt à retrouver Max Ruggi pour lui poser quelques questions.

— Si on y arrive, tu peux parier qu'il aura un max de plomb dans le ventre, ironisa lugubrement Duncan.

— Ou dans la tête, rétorqua Benedetto.

— Pourquoi spécialement dans la tête ?

— Tous les gars qui se sont fait rectifier ce matin ont pris dans la tronche. A part les deux qu'Anconino a surinés.

— C'est pas nécessairement une explication.

Le gros Caplan écoutait distraitemment les palabres échangés autour de lui. Examinant la grande place à travers la baie, il soupesait la situation et ce qui lui remplissait peu à peu la tête était plutôt sinistre. Il se retourna, poussa un énorme soupir et promena un regard inquiet sur la petite assemblée, puis demanda :

— Quelqu'un a-t-il une idée d'où vient le coup ?

Il regardait plus particulièrement Benedetto qui dansait d'un pied sur l'autre en regardant le plafond comme s'il cherchait l'inspiration. Ceux qui le connaissaient bien savaient qu'il avait en tête une idée particulièrement tordue.

— Peut-être, répliqua le lieutenant de Caldera. Peut-être.

— Tu veux nous éclairer ?

— Je pense à un certain grand fumier.

— Quel grand fumier ? demanda l'homme de la CIA.

— Tu en connais plusieurs, Fred ?

— Ne me dis pas que tu parles de Bolan !

— Ça saute à la gueule, non ? Y a que lui qu'est capable de planter un pareil bordel en quelques heures. Et c'est tout à fait dans ses manières.

Loeb grommela quelques mots incompréhensibles avant de déclarer :

— Je commence à penser que Lory a raison, ça me trottait dans la tête depuis un moment. Ce qui s'est passé ici, c'est pas un boulot classique. Si on se goure pas, si on a vraiment affaire à la combinaison noire, il va pas tarder à refaire surface pour recommencer ses conneries.

— Nous serons prêts, affirma l'homme de la CIA. S'il s'agit vraiment de lui, on lui réglera son compte.

— Parle pas trop vite, ricana Benedetto.

— On a les moyens techniques qu'il faut pour le coincer.

— Mais pas assez d'hommes, c'est toi qui l'as dit.

— Je vais demander un renfort. Il ne pourra pas nous baiser longtemps. Il faudrait aussi envoyer tout de suite du monde à Parkville, au cas où il se pointerait là-bas. Qu'est-ce que tu en dis, Pat ?

— Fais ton travail, Fred, jeta brusquement Caplan. Nous allons faire le nôtre. A chacun son secteur. Me suis-je bien fait comprendre ?

Une lueur mauvaise parut dans le regard de l'agent véreux de la CIA. Baissant rapidement les paupières, il répliqua :

— D'accord, Pat. D'accord. C'est bien comme ça que les choses ont été décidées au départ.

— Exactement. Si l'affaire capote, c'est toi qui trinqueras le premier. On ne veut pas de problème. Tu es responsable de la sécurité, alors fais en sorte que nous n'entendions plus parler de cette sale histoire. Perds pas de temps ici à discuter.

Les mâchoires de Duncan se serrèrent et Benedetto qui se trouvait à côté de lui entendit un grincement de dents. Mais il ne prononça pas un mot. Après un petit signe de la tête et un sourire crispé, il se dirigea vers la sortie et disparut silencieusement.

Un malaise envahit la pièce et Loeb déclara soudain :

— Je file, Pat. Y a du travail qui m'attend. Tu sais où me rejoindre s'il y a du nouveau.

— Moi aussi, faut que je me casse, dit Lory Benedetto. Je veux que tu saches que tu peux compter à fond sur moi.

Caplan lui fit un clin d'œil. Un instant plus tard, le gros bonnet de la finance se retrouva seul avec Lochmann. Ce dernier toussota.

— Pourquoi est-ce que tu lui as parlé comme ça, Pat ? C'était pas nécessaire.

— Je n'aime pas ce gus, lâcha-t-il avec lenteur.

— Tu penses qu'il pourrait être pour quelque chose dans ce qui nous arrive ?

— Je n'en sais rien, Rick. Mais je m'en méfie, et aussi des mecs qui bossent avec lui.

— Tu envisages qu'ils pourraient nous faire un enfant dans le dos ?

— Je crois surtout que Samuel n'a pas eu une très bonne idée en nous les collant dans les pattes. Ces types sont tellement tordus qu'ils sont capables de tout embrouiller. Il n'est pas non plus exclu qu'ils essaient de récupérer l'opération pour leur compte.

— Tu oublies que Samuel les tient dans sa main, objecta Lochmann.

Il voulait parler de deux affaires criminelles dans lesquelles avait trempé le département de la CIA qui employait Fred Duncan. Pour la première, il s'agissait de l'assassinat, à Washington, d'un diplomate salvadorien qui avait brusquement refusé de poursuivre les accords passés avec le gouvernement américain. La seconde affaire avait eu un retentissement mondial après qu'un avion transportant un chef d'Etat africain avait été abattu en plein vol. Le missile tiré depuis le sol provenait d'un arsenal US et avait abouti en Afrique à travers une filière de détournement de matériel militaire. A l'époque, certains journalistes européens n'avaient pas hésité à formuler l'hypothèse que les Etats-Unis voulaient priver la France de ses associés francophones pour les remplacer par des sympathisants U.S.

Samuel Mosher connaissait bien ces deux affaires puisqu'il en était, sinon l'instigateur, du moins le maître d'œuvre avec la complicité de l'Agence de Langley. Un seul mot de sa part aurait suffi à déclencher

un scandale national. Bien sûr, dans ce cas il aurait subi des éclaboussures et peut-être pire encore. Mais ses complices, de par leur position, étaient encore plus vulnérables. Donc, l'affaire avait été sérieusement étouffée de part et d'autre. En attendant, Sam le machiavélique faisait peser la menace sur les promoteurs politiques de l'opération et les responsables de la CIA. Un statuquo qui lui permettait une grande marge de manœuvre dans ses troubles affaires.

Par enchaînement d'idées, Caplan venait de penser qu'au train où s'accomplissaient les événements de la journée, il risquait fort de se retrouver dans une très fâcheuse situation et qu'il allait devoir faire très attention à sa propre sécurité. Samuel Mosher était un ami, les deux hommes avaient des affinités indéniables. Mais Caplan savait pertinemment que dans ce genre de business il n'existe ni amitié ni fraternité de quelque ordre que ce soit. Quand survient le danger, tous les coups sont permis pour s'y soustraire. Surtout les plus dégueulasses. Et son visage empâté se rembrunit soudain.

Lory Benedetto était-il dans le vrai quand il prétendait que Mack Bolan était de nouveau à New York ? Pourquoi pas ? Benedetto avait en lui un instinct quasiment animal.

Cela faisait bien longtemps que la grande ordure n'avait pas mis ses sales pieds dans la région. Certains qui se disaient bien informés affirmaient que la combinaison noire se trouvait en ce moment à Pittsfield pour y accomplir une sorte de pèlerinage macabre. Tout était possible, évidemment, mais on avait eu maintes fois la preuve que Bolan était rarement là où on l'attendait et capable de semer mort et dévastation partout sur son passage. On disait même qu'il pouvait être à plusieurs endroits à la fois.

Foutaises ! Ce gus n'était pas un dieu ni même un superman. Ce n'était rien d'autre qu'un ancien troufion de merde ! L'armée en avait fait un sacré buteur, ouais, un gars qui n'avait sûrement pas froid aux yeux, mais il était aussi vulnérable que n'importe quel autre type. Qu'on lui envoie une giclée de plomb dans les tripes et il finirait comme tout le monde.

C'était ce dont Pat Caplan tentait de se persuader. Jamais il n'avait été confronté personnellement à la violence physique; pour assurer sa survie à travers les rivalités et les dangers traversés, il avait toujours compté sur les *amici* qui, eux, connaissaient bien la musique.

Jusqu'ici, il s'était parfaitement démerdé et il tenait à ce que ça continue. C'était un peu ce qui l'avait poussé à rabattre la morgue de Fred Duncan en présence de Lory Benedetto. Il savait que Jo Caldera ne pouvait pas blairer ces prétentiards de la CIA. Et tant que le *capo mafioso* marcherait avec lui, Pat Caplan, il bénéficierait de sa protection vis-à-vis des autres associés.

Il essayait donc de se convaincre que les choses allaient continuer

ainsi, analysant la situation avec ce qu'il pensait être un maximum d'objectivité. Pourtant, venant du tréfonds de lui-même, une crainte irraisonnée prenait lentement possession de son énorme et molle carcasse, le remplissait d'une trouille grandissante.

Il soupira et épongea son front couvert de sueur avec un kleenex qui fut trempé en un instant. Observant Rick Lochmann qui décrochait un téléphone pour distribuer des consignes, il lut dans le regard de ce dernier la même incertitude que celle qu'il éprouvait. Bon Dieu ! Pourquoi fallait-il que tout se mette à marcher de travers depuis quelques heures ? Pourquoi un sale connard de troufion venait-il sans crier gare semer sa merde chez lui, alors que les affaires étaient si florissantes ?

CHAPITRE XIII

Quatre hommes aux visages tendus avançaient prudemment vers la maison isolée de Parkville. Tous étaient équipés d'armes de poing et de pistolets-mitrailleurs qu'ils ne cherchaient même pas à dissimuler. Marchant derrière eux, un cinquième homme avait dans sa main un talky-walky avec lequel il se tenait en liaison avec trois autres éléments du commando qui avait pour mission d'investir la propriété. Ceux-là avaient effectué une manœuvre pour contourner la bâtisse et devaient prendre position à l'arrière.

— Luca ! fit doucement le chef d'équipe dans sa radio.

— Ouais, je t'entends, Polo, répliqua une voix chuchotante.

— On va entrer d'un coup dans la baraque. Tiens-toi prêt avec tes gars.

— On fait pas une reconnaissance avant ?

— Négatif. Jeff n'a pas répondu au téléphone, il s'est sûrement passé quelque chose de moche là-dedans.

— Et s'il y a des mecs qui nous attendent à l'intérieur ?

Le chef d'équipe considéra la façade aux fenêtres obturées par des volets en mauvais état.

— Nous savons tous ce qu'il faudra faire. T'es prêt ?

— O.K. On attend ton signal.

Coupant l'émission, Polo rejoignit la petite troupe qui venait d'encadrer la porte d'entrée de la demeure. Il leur fit signe de patienter quelques instants pendant qu'il tendait l'oreille. Mais le seul bruit qu'il percevait était celui émanant d'une rue située à plus de trois cents mètres, où passaient de rares véhicules. L'allée en terre battue qui desservait la maison était mangée par les mauvaises herbes, presque de la broussaille qui envahissait également le petit jardin devant la façade. C'était un endroit paumé au sud-ouest de Brooklyn, une planque idéale pour y entreposer de la marchandise illégale ou procéder à des interrogatoires expéditifs.

— Prêts ? chuinta le chef d'équipe en s'adressant aux quatre hommes devant lui.

Ceux-ci lui répondirent par un petit signe de tête. Polo plaça la radio devant sa bouche et répéta à l'adresse de ceux qui avaient pris position à l'arrière :

— Prêt, Luca ?

— Prêt ! lui répondit-on.

— Attention ! Trois, deux, un... Go !

L'ordre fut exécuté instantanément et deux balaises se jetèrent de tout leur poids sur le battant de la porte qui pivota sans la moindre

résistance. Emporté par son élan, l'un d'eux fit quelques pas maladroits et s'étala de tout son long sur un carrelage crasseux, tandis que son copain jurait sourdement.

— Merde ! C'était même pas fermé !

— Ta gueule ! cracha Polo, son pistolet pointé devant lui. Foncez, bande de cons !

Alors qu'ils se ruaient tous à travers le hall d'entrée, il y eut un fracas de verre brisé suivi du bruit d'un meuble renversé et d'imprécations. Un peu plus loin, une porte à double battant vola en éclats sous une poussée brutale et ils débouchèrent dans un salon aussi crasseux que le reste. Les trois autres buteurs de l'équipe arrière s'y trouvaient déjà.

— Y a rien ici ! jeta l'un d'eux en promenant dans la pièce un regard circulaire.

— On n'y voit que dalle.

Ils s'étaient tous immobilisés dans une semi-obscurité hachurée par le jour filtrant entre les volets mal joints.

Polo fit un geste de la main.

— Vous trois, magnez-vous de fouiller l'étage. Nous, on se charge du rez-de-chaussée.

— Hé ! Attendez..., fit un jeune porte-flingue au regard toujours en alerte. Y a quelque chose là-bas...

Il se dirigea vers un grand fauteuil poussiéreux qu'il contourna, bientôt suivi par les autres. Il y avait en effet quelque chose, un corps allongé de tout son long sur le parquet et baignant dans son sang.

— C'est Jeff ! fit Luca d'une voix sourde. Il a pris une putain de pastille en plein dans le front.

Le jeune mafioso qui avait découvert le cadavre se baissa pour l'examiner et commenta :

— Le mec qui a fait ça est un pro. Juste deux centimètres au-dessus des yeux. Et c'est encore tout chaud !

— Un drôle de petit trou dans la tronche, hein !

— Ça doit pas être joli derrière.

Lâchant son pistolet-mitrailleur, il retourna machinalement le corps pour l'inspecter.

— Fais gaffe ! cracha le chef d'équipe.

— T'en fais pas, Polo, je...

Mais la respiration de Polo se bloqua soudain.

— Lâche-le ! cria-t-il à l'attention du jeunot qui regardait l'objet d'un air ahuri.

Horrifié, il venait d'apercevoir la boîte kaki avec son détonateur dont le levier était simplement retenu par le poids du cadavre. Du plastic C-4 !

Doux Jésus ! L'enfant de salaud avait piégé le macchab...

— Foutez le camp, nom de Dieu !

Lui-même montra l'exemple en bondissant en arrière. D'un même élan, les autres mafiosi se précipitèrent vers la porte aux vitres brisées, se bousculant violemment pour chercher leur salut dans la fuite.

Polo avait une longueur d'avance sur eux. Il venait de franchir ce qui restait des deux battants quand un souffle fracassant accompagné d'une chaleur atroce le projeta dans le hall et l'envoya s'écraser contre un mur.

L'écho de la déflagration se répercuta dans les environs, atteignit les premières maisons, et l'onde de choc fit tinter désagréablement quelques vitres, tandis qu'un gros nuage de poussière auréolait la sinistre bâtisse.

Dans les décombres, neuf corps réduits en charpie se mélangeaient aux gravats dans un invraisemblable imbroglio de chair et d'os broyés. Un silence funeste succéda au fracas de l'explosion. Puis un chien aboya frénétiquement quelque part et il y eut des interpellations, des cris et des appels angoissés.

La Mercury bleu marine aux vitres fumées était à l'arrêt devant un vieil immeuble en briques noircies, dans une rue puante et jonchée de détritits innommables qui s'entassaient à des hauteurs ahurissantes. L'Exécuteur n'avait eu aucune peine à retrouver la voiture grâce aux perfectionnements techniques dont était pourvu son char de guerre. Trois quarts d'heure plus tôt, il s'était rendu à Howard Beach où il avait garé le lourd véhicule camouflé en mobil-home dans un parking.

Lorsqu'il avait coincé la Mercury près de Lake Success, dans la matinée, il s'était arrangé pour placer un biper radio dans l'habitacle sans que Dodo le chauffeur rescapé s'en aperçoive. Le minuscule appareil avait une autonomie de cinq heures et, coincé entre le plancher et la banquette arrière, il continuait encore à émettre son signal radio. Dans le van, un traceur électronique avait permis de localiser précisément la source des impulsions et Bolan s'était rendu aussitôt sur les lieux.

Le véhicule était vide, bien sûr. On avait évacué les deux encombrants cadavres et placé des plaids sur les sièges pour dissimuler les traces de sang.

Bolan, pour la circonstance, s'était coiffé d'un chapeau usagé et avait enfilé un imperméable froissé. Une fausse moustache, une perruque mi-longue et des lunettes teintées complétaient son déguisement. Ainsi accoutré, il s'assimilait au mieux à la faune bigarrée qui hantait Bay Ridge, l'un des quartiers au sud-ouest de Brooklyn. Il y avait surtout des Noirs qui pour la plupart se tenaient par groupes inquiétants le long de Diker Beach Park, partageant ou vendant à la sauvette quelques grammes de came; mais aussi des

Blancs, drogués, dealers ou clochards et paumés de tous âges, tous des laissés-pour-compte de la société de consommation.

Déambulant lentement dans la rue, entrant parfois dans une échoppe pour se confondre dans la masse autochtone, l'Exécuteur ne perdait pas de vue son objectif. Il n'était arrivé sur place que depuis quelques minutes, mais il avait pu observer les abords de l'immeuble pouilleux encore enlaidi par la devanture d'une ancienne boucherie aux vitres lésardées. Une porte délabrée, barrée par des planches clouées dans ses montants, avait dû dans le passé permettre l'accès à l'antique construction apparemment abandonnée. Un peu plus loin, il y avait une allée enchâssée entre un mur de séparation et le côté de l'immeuble, presque un couloir tant c'était étroit.

Un homme qui avait l'air de s'ennuyer se tenait devant ce passage, fumant une cigarette, appuyé contre le mur. Bolan mit facilement une étiquette sur le personnage, d'autant plus que celui-ci portait une arme sous son blouson de cuir. C'était visible au renflement qu'elle occasionnait. Sa dégaine ne pouvait tromper, c'était un mafioso laissé en sentinelle pour garder l'entrée de la baraque.

Deux Noirs arrivaient sur le trottoir, l'un d'eux ayant placé sur son épaule un gros poste à transistors qui beuglait du rap. Ils s'arrêtèrent près de la sentinelle pour échanger quelques mots, lui montrant un petit sachet en plastique. Mais le mafioso leur cracha une insulte et ils s'éloignèrent en rigolant et en lui adressant des gestes obscènes.

Il était 1 h 10 de l'après-midi quand une sourde vibration se fit entendre, comme un coup de tonnerre dans le lointain.

L'Exécuteur retint un sourire. Le piège à rats qu'il avait tendu dans la maison de la mafia à Parkville venait de fonctionner. Les policiers allaient bientôt grouiller là-bas, mélangés à des crapules envoyées par les gros bonnets de Manhattan pour se renseigner.

En provoquant cette diversion capable de lui assurer quelques instants de tranquillité, l'Exécuteur avait voulu aussi faire monter la pression chez les *amici*. Une des méthodes qui lui étaient chères consistait à harceler l'ennemi par des attaques imprévues, dans le but de désorganiser son commandement. Il n'espérait pas un miracle d'une telle manœuvre, seulement un peu de panique dans les esprits vicieux des cannibales.

Moins d'une minute après l'écho affaibli de la détonation, il s'apprêtait à marcher vers le trottoir bordant l'infâme bicoque lorsqu'une voiture ralentit dans la rue et s'arrêta derrière la Mercury. C'était une Cadillac noire et propre qui faisait tache dans le décor infect. Le chauffeur quitta tout de suite son volant et alla ouvrir la portière à l'arrière, laissant sortir un homme de taille moyenne à la carrure anormalement large. Bolan l'identifia sans risque d'erreur, sa photo et son pedigree faisant partie d'une fiche électronique stockée

sur l'ordinateur du char de guerre : Jacky Loeb, un *amici* important qui assurait depuis plus d'un an la coordination entre *Cosa Nostra* et la mafia juive. Ses petits yeux porcins surmontés de sourcils drus étaient aussi inexpressifs que deux cailloux, mais il ne fallait pas s'y tromper. L'homme était vif et intelligent, vicieux en diable.

Les huiles mafieuses commençaient à bouger et rendaient visite à la troupe. Loeb venait-il mettre la main à la pâte ? Apparemment oui.

Précédé de son chauffeur, il s'avança jusqu'à la sentinelle et il y eut une brève palabre avant qu'ils disparaissent dans l'étroit passage.

Bolan ignorait combien d'hommes se trouvaient à l'intérieur de la maison. Probablement assez pour constituer un danger certain. Mais il fallait pourtant aller vérifier ce qui se passait entre ces murs lugubres.

CHAPITRE XIV

Laissant une légère avance à Loeb, il passa derrière un vieux camion tagué de tous côtés et ôta son chapeau et sa perruque qu'il jeta sur un tas d'ordures. La moustache prit le même chemin ainsi que l'imperméable fripé qui avait dissimulé son trench-coat léger.

Puis, ayant conservé les lunettes à verres teintés, il s'achemina carrément vers la sentinelle qui se mit à l'observer d'un regard méfiant.

— Qu'est-ce qu'il vient foutre ici ? demanda-t-il sèchement au type dont les yeux s'étrécirent.

— Qui ? rétorqua ce dernier.

Les mâchoires de Bolan saillirent et il lâcha entre ses dents :

— Tu te fous de ma gueule ?

— Hé, dites, je comprends pas...

— Je te parle de Jacky Loeb. Qu'est-ce qu'il vient renifler par ici ?

— J'en sais rien, moi ! On nous a simplement prévenus qu'il allait venir. Allez vous-même lui demander pourquoi.

— C'est ce que je vais faire, rétorqua l'Exécuteur en écartant le mafioso d'un geste.

— Attendez ! Je vous connais pas, je vous ai même jamais vu.

Bolan ôta ses lunettes et plongea son regard dans les yeux du type.

— Tu veux peut-être que je te montre ma carte d'identité ?

L'autre ne soutint qu'une seconde le regard glacial. Il ânonna :

— Bon, je suppose que vous êtes un de ces types qui...

— Ne suppose rien, fais simplement ce qu'on te demande, cracha Bolan.

Puis, remplaçant ses lunettes sur ses yeux, il prit le bras de l'*amici* et lui dit d'un ton plus aimable :

— Bon, va falloir que je te mette au courant.

— De quoi donc ?

— Viens par ici.

Toujours tendu mais à moitié apprivoisé, le garde se laissa entraîner après avoir promené un bref regard dans la rue. Ils firent quelques pas dans l'étroit passage et Bolan l'arrêta près d'un renfoncement rempli d'ordures. Une dizaine de mètres plus loin, juste avant le fond du passage, il remarqua une porte métallique entrebâillée.

— J'espère au moins qu'il y a quelqu'un pour garder l'entrée, fit-il, jetant un coup d'œil dans cette direction.

— Bien sûr. Y a les deux Blacks que Gus a mis en place. Mais qu'est-ce qui se passe, dites ?

Une soudaine lueur de crainte traversa les yeux du mafioso qui se raidit.

— Putain ! Vous seriez pas un flic ? Hein, c'est ça, vous êtes un enculé de flic ?

Il voulut se dégager avec brusquerie mais déjà le poing de Bolan s'était lancé à une vitesse foudroyante, lui percutant la face dans un bruit de cartilages écrasés. Une fraction de seconde plus tard, il fut pris dans un étau d'acier et ce fut sa colonne vertébrale qui se brisa au niveau du cou en un petit bruit de succion affreux.

L'Exécuteur porta le corps vers le renforcement du mur, l'y déposa et l'enfouit sous les détritrus. Sans perdre de temps, il s'achemina ensuite vers la porte en fer qui pivota dans un abominable grincement.

Deux Noirs étaient assis de chaque côté d'une table au plateau constellé d'encoches faites au couteau, dans une pièce sombre aux murs sordides. L'un d'eux était penché sur la table et sniffait un rail de coke à l'aide d'une paille. L'autre se redressa en apercevant l'arrivant, fit un sourire de cannibale et s'enquit d'une voix rocailleuse :

— Ouais, c'est pourquoi ?

— Pour une distribution, lui répondit Bolan, démasquant de sous son trench-coat un petit P-M micro-Uzi muni d'un silencieux qui se mit à crachoter illico.

Le Black s'était jeté sur le revolver glissé dans sa ceinture, mais son geste précipité s'interrompit brusquement tandis que son corps tout entier tressautait sous les impacts des 9 mm Parabellum qui le trouaient de part en part. Il partit d'un coup à la renverse, entraînant sa chaise qui rebondit contre un mur alors que l'autre Noir se redressait en bégayant des insultes. Lui aussi essayait d'attraper son flingue glissé dans un holster sous son épaule. Mais, peut-être déjà à moitié shooté, il fut beaucoup trop maladroit. Pris de panique, il glissa et tomba la tête contre la table. Le visage maculé de coke, les yeux exorbités et grognant comme un fauve, il sauta ensuite sur ses pieds et voulut foncer sur son adversaire. Une nouvelle petite salve silencieuse coupa net son élan. Une première balle lui pulvérisa le nez, provoquant un éclaboussement pourpre qui se mélangea à la poudre blanche, et quatre autres impacts lui découpèrent la poitrine en pointillés.

L'Exécuteur bloqua la porte métallique à l'aide d'une chaise puis alla en ouvrir une autre, de bois celle-là, qui se découpait au fond de la pièce. Un couloir sombre et puant l'humidité s'allongeait devant lui, qu'il franchit prudemment et tous ses sens aux aguets. Plus loin, un escalier en pierre descendait sous la maison, éclairé chichement par une ampoule nue constellée de chiures de mouches. Tout en bas, il s'arrêta devant une porte au-delà de laquelle il perçut des voix atténuées par l'épaisseur du battant.

Bolan s'attendait à tomber sur une réunion de la mafia avec son habituel cérémonial, ses discussions emphatiques ou hargneuses, selon le cas. Mais il n'en était rien. Ce qui se passait était beaucoup trop bruyant pour être assimilable à un colloque mafieux. Les hurlements qui se faisaient entendre auraient donné la chair de poule à n'importe qui.

*

* *

Gus Cavaletti était en train d'essuyer la sueur qui lui coulait sur le visage à l'aide d'un torchon crasseux. Il regardait un grand Noir aux mains larges comme des battoirs qui affichait un rictus cruel.

— T'en as pas marre ? lui demanda-t-il.

— Non, grimaça le Black en observant des traces de sang sur ses mains et ses avant-bras. C'est pas tous les jours qu'on peut se marrer.

Ils se tenaient dans une grande pièce en sous-sol parcimonieusement éclairée par des soupiraux donnant sur une cour intérieure. C'était un abattoir abandonné depuis plus de cinq ans, mais que la mafia avait récupéré pour y abriter des besognes qui ne pouvaient évidemment pas se faire au grand jour et dans les beaux quartiers. La porte d'entrée était bardée de ferraille et pourvue d'un énorme cadenas que l'on verrouillait de l'extérieur; une seconde porte donnait sur un couloir souterrain que l'on pouvait éventuellement utiliser en cas de descente de police. Ce qui était peu probable, les flics n'intervenaient que très occasionnellement dans ce bas quartier de Brooklyn. Ils se contentaient d'effectuer en voiture des rondes de principe et laissaient la faune locale régler elle-même ses problèmes.

Les crochets qui avaient servi par le passé à attacher les quartiers de bœuf existaient encore, rouillés mais coulissant toujours sur de longues tringles pendues au plafond. Il y avait de larges taches brunes sur le sol en béton, témoignage de l'ancienne activité des lieux, mais aussi quelques traces de sang frais.

Les deux voyous n'étaient pas seuls. Loin de là !

Il y en avait trois autres qui s'affairaient à diverses besognes en ces lieux macabres, examinant des outils pointus sur une table en fer, éteignant la flamme d'un chalumeau ou s'affairant à des travaux divers.

Un homme était allongé sur une longue table en inox, les bras et les jambes attachés en croix aux pieds de la table. Il était nu. Son visage portait de vilaines traces de coups. Des estafilades striaient son torse, voisinant avec des brûlures régulièrement réparties. Il avait les yeux clos et respirait faiblement par petites pulsions. Mais la vie était encore bien accrochée à Donovan Tilti. Les êtres froids et calculateurs qui s'occupaient de lui étaient loin d'avoir terminé leur tâche.

Suspendus à deux crochets, devant le supplicié, il y avait les

cadavres des deux hommes qu'il avait ramenés dans sa voiture depuis Lake Success. Deux corps méconnaissables, au visage et à la poitrine couverts de sang coagulé.

Lorsque la sueur qui lui inondait le visage lui permettait de voir quelque chose, Tilti avait immanquablement devant les yeux ces deux affreux morceaux de bidoches qui avaient été des hommes et qui maintenant se balançaient mollement devant lui.

Un outil tomba au sol avec un bruit de métal qui fut suivi d'un juron. C'était la pause.

— On arrête dix minutes, avait décidé Cavaletti un instant auparavant.

Ce n'était pas trop tôt ! Chacun en avait marre de ce charcutage qui leur soulevait le cœur et qui leur suggérait qu'une telle mésaventure pouvait fort bien leur arriver un jour. Il n'y avait que Moise Dixon, le Noir immense et rigolard, qui se réjouissait de ce genre de boulot.

Gus Cavaletti jeta le torchon par terre et se retourna en entendant un bruit de pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il hargneusement à un homme obèse qui revenait vers lui.

— On te demande, Gus, annonça ce dernier.

— Qui ?

— Loeb. Il est là, derrière la porte.

— Tu as bien dit Jacky Loeb ?

— Ouais...

— Qu'est-ce que tu attends pour le faire entrer, abruti ?

— Ouais, ouais...

Le mafioso soupira bruyamment. On l'avait averti de l'arrivée de cette huile, et pourtant il avait espéré que ça ne se ferait pas. Il ne l'avait vu que deux fois, mais il savait bien de qui il s'agissait. Jacky Loeb, une huile ? Tu parles ! C'était la pire des ordures qu'il connaisse. Une saloperie qui ne faisait partie d'aucune Famille honnête.

CHAPITRE XV

Le coordinateur arriva bientôt et s'arrêta devant Cavaletti, son chauffeur se tenant en retrait.

— Comment ça se présente, Gus ?

— Ça vient.

— Tu veux dire que ça va et ça vient ? grinça Loeb.

— Vous en faites pas, il va pas tarder à accoucher.

— De quoi ? D'un enfant mort-né ?

— On est sur la bonne voie, c'est plus qu'une question de temps.

— Parce que tu crois qu'on peut attendre ? Tu sais ce qui se passe en ville pendant ce temps-là, Gus ?

— Oui, m'sieur Loeb. On m'en a un peu causé.

— Pourquoi tes gars ne sont-ils pas au boulot ?

— On vient juste d'arrêter pour quelques minutes, tout le monde est vanné. Ça fait plus de trois heures qu'on se relaie pour...

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie ! Dis-leur d'arrêter de se branler les couilles et de se remettre au travail !

Il fustigea du regard Cavaletti qui baissa la tête d'un air renfrogné.

— Oui, monsieur, je vais leur botter le cul.

— Heu... Non, attends. Laisse ces connards tranquilles, on n'a pas besoin d'eux. Amène-toi.

Faisant rouler ses épaules trop larges, il s'achemina vers la table en inox et ses yeux de goret se dardèrent sur le corps allongé.

— Alors c'est ce petit con que vous n'arrivez pas à faire jacter ?

— Je crois qu'il sait rien de plus que ce qu'il nous a déjà raconté.

— C'est pas ce que tu disais tout à l'heure, Gus, fit le coordinateur d'une voix cinglante.

Gus serra les poings et ses mâchoires se soudèrent. Il avait envie d'envoyer ce connard sur les roses, mais il ne s'y risqua pas. Un seul mot de la part de Loeb auprès des gros bonnets et il se retrouverait à côté de Dodo, transformé en dindon gémissant et avouant n'importe quoi pour qu'on arrête de le charcuter.

— C'est possible, monsieur, peut-être après tout qu'il nous cache encore quelque chose. On devrait...

— Ta gueule ! cracha Loeb.

Il se pencha ensuite au-dessus de Tilti.

— Tu m'entends, sale petite ordure ? Tu m'entends, dis ?

Un gémissement fusa des lèvres tuméfiées, puis le chauffeur ouvrit à moitié un œil.

— Bon, voilà !... Tu peux parler, hein ? Réponds-moi, Dodo, raconte-moi gentiment ce que tu sais des mecs qui t'ont arrangé ce

matin. Je t'écoute.

Une bulle de salive teintée de sang se gonfla sur la bouche de Tilti et creva.

— Sois pas dégueulasse, lui dit Loeb, crochant sa main sur l'un de ses testicules qu'il tordit violemment.

Un hurlement jaillit des lèvres du supplicié dont le corps se tordit entre ses liens.

— Vous salissez pas les mains, intervint Cavaletti, je vais d'abord vous dire ce qu'il nous a déjà raconté.

— D'accord, mais dépêche-toi. Je suis pressé.

— D'après lui, il n'y avait qu'un seul type dans la Porsche avec la fille. Avec Dave Stacci et Joe Pantaletti, il a suivi cette caisse jusqu'à Lake Success et ils sont entrés dans un bois. Il pleuvait déjà et puis ça s'est mis à tomber des cordes. Ensuite, ils se sont aperçus que la nana n'était plus dans la bagnole.

— Elle n'y était plus, hein ?

— C'est bien ce qu'il a dit.

— Mais l'enfoiré, lui, il y était toujours !

— Bien sûr. Seulement, ils ont perdu la Porsche de vue et se sont arrêtés pour faire marche arrière. Bref... C'est à ce moment qu'ils se sont fait canarder à tout-va et que Dave et Joe en ont pris plein la gueule. Ils ont été pris dans une putain d'embuscade. Le type les attendait, quoi !...

— Ils étaient derrière lui et il les attendait, lui et les deux autres.

— C'est bien ça.

Une moue tordit la bouche lippue de Loeb qui dit d'un ton sarcastique :

— Très drôle. Bon, pas de charre, combien étaient-ils ?

— On lui a posé plusieurs fois la même question, mais il a toujours répondu pareil : un seul.

— Et la connasse ?

— Mais je viens de vous dire qu'ils ne la voyaient plus dans la tire... D'après Tilti...

— D'après Tilti ! fulmina Loeb en levant les mains vers le plafond. D'après Tilti ! Pourquoi est-ce que je continue à écouter tes conneries, Gus ? C'est lui qui va me dire ce qui s'est passé ensuite.

Se penchant de nouveau sur la table, il grogna :

— Je vais t'arracher complètement les couilles, petite merde ! Et ensuite, je te les ferai bouffer. T'écoutes ce que je te dis ?

Quelques mots lui vinrent faiblement en réponse. Il tendit ostensiblement l'oreille.

— Quoi ? hurla-t-il. Répète ce que tu viens de dire ?

— Oui... Je vous... entends.

— A la bonne heure ! Continue de jacter, Dodo, et je serai bien

gentil avec toi. Bon, vas-y, dis-moi combien ils étaient, ces fumiers.

— Y... en avait... qu'un seul, m'sieur.

— T'es sûr ?

Tilta fit battre sa paupière encore en état.

— O.K. Et comment était-il, ce salaud ? Grand, gros, maigre, un nabot ? Décris-le-moi.

— J'l'ai... pas... bien vu.

— Fais un effort. Rien qu'un tout petit effort et on arrête de t'emmerder.

— J'vous... jure que je sais pas... à quoi... il ressemblait.

— Attends, attends, trou du cul ! lança Loeb en assenant un violent coup de poing sur la table. Comment était ce mec ? Sois clair !

Une grimace de souffrance tordit le visage du chauffeur.

— Je crois... qu'il était grand. Très grand. Sa voix... venait d'en haut.

— Tu veux peut-être dire qu'elle venait du ciel ? railla le coordinateur qui fixa ensuite Cavaletti avec un sourire ironique.

— Oh, non, m'sieur. Pas... du ciel. Il était bien-réel. Je m'attendais à... chaque... instant à prendre... du plomb dans la tête.

— C'est quand même curieux que ça te soit pas arrivé, hein ? Qu'est-ce que t'en dis, tu crois aux miracles ?

— Je sais pas trop... m'sieur.

— T'y crois ou t'y crois pas ? insista Loeb d'un ton enjoué.

— Je... je crois bien.

— Tu parlais de sa voix. Comment était-elle ? C'était une voix de Blanc ou de putain de Black ?

Moise Dixon qui s'était approché de la table retroussa ses lèvres dans un mauvais rictus et lâcha :

— Vous ne devriez pas parler comme ça, monsieur Jacky. Les Noirs ne sont pas des putes.

— M. Jacky t'emmerde ! Va te faire enculer !

L'immense Black souffla méchamment. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites et Cavaletti crut un instant qu'il allait s'élancer sur le gros bonnet.

— Ça va, Moise, lui jeta-t-il durement. Laisse tomber et tire-toi. T'as pigé ?

Dixon demeura un moment immobile, ses grandes mains se contractant spasmodiquement, puis il tourna le dos et s'éloigna en grommelant.

— Bon, on continue. C'était quel genre de voix, Dodo ?

— ... Blanc. Un... Blanc, bredouilla Tilti. Il...

Son œil se ferma et il eut plusieurs spasmes comme s'il s'étouffait.

— Qu'on lui file à boire. Faudrait pas qu'il nous claque maintenant entre les pattes.

Quelqu'un s'avança avec une bouteille d'eau minérale qu'on fit couler entre les lèvres du chauffeur. Puis l'interrogatoire reprit :

— Tu vas être sympa, Dodo, et je promets qu'on te fout la paix ensuite.

Mais le pauvre mec demeura muet, le visage contracté et agité de tremblements. Un Colt .45 chromé apparut dans la main de Jacky Loeb qui en passa lentement le canon sur le ventre de Tilti.

— Je vais compter jusqu'à cinq et ensuite je te foutrai une pastille dans les tripes, espèce de taré. Juste pour m'amuser. Ensuite, ce sera au tour de tes balloches. Ça te va ? Une dernière fois, je te pose la question, comment est-ce qu'il parlait, ce mec ?

Quelques secondes passèrent dans un silence pesant, puis soudain une voix se fit entendre :

— Comme ça, peut-être ?

C'était venu de l'ombre, une voix réfrigérante et comme désincarnée qui produisit l'effet d'un courant électrique dans la tête de Gus Cavaletti.

Jacky Loeb s'était immobilisé, les yeux réduits à deux minces fentes.

— Qui a dit ça ? rugit-il en se retournant lentement, son .45 rutilant braqué dans une direction de hasard.

Cavaletti et ses comparses semblaient eux aussi tétanisés par l'incompréhension de ce qui se passait. Tout le monde cherchait à se faire une idée, mais personne ne voyait rien. Personne n'osait remuer le petit doigt.

Enfin, il sembla à Loeb que quelque chose se dévoilait tout au fond de l'abattoir, une sorte de vague forme fantomatique apparaissant en avant du mur.

— Là-bas ! hurla-t-il. Butez ce mec ! Mais butez-le, putain de merde !

Il tira plusieurs balles avant de se mettre à courir vers la porte du fond, pendant que les autres dégainaient leurs armes. Mais avant qu'un seul d'entre eux ait seulement appuyé sur la détente, un flingue invisible se mit à crachoter en une longue rafale hargneuse.

CHAPITRE XVI

Le début de la salve faucha un homme qui venait de dégainer un gros revolver et le brandissait devant lui, cherchant sa cible. Mais le micro-Uzi était déjà en ligne et crachait son venin en sourdine, tressautant entre les mains de l'Exécuteur. Le second à écoper fut Moise Dixon qui venait de plonger au sol tout en cherchant son arme. Plusieurs balles l'attrapèrent au vol, lui ouvrant la poitrine dans un giclement de sang.

Gus Cavaletti, lui, s'était accroupi et commençait à tirailler vers l'entrée de l'abattoir avec un gros calibre qui aboyait frénétiquement. L'inférieur petit pistolet-mitrailleur ne lui laissa aucune chance et il bascula cul par-dessus tête tandis que son visage se transformait en un magma pourpre.

Sans cesser de tirer, Bolan aperçut Jacky Loeb en train de cavalier vers une porte au fond de la salle. Il liquida encore deux mafiosi menaçants avant de changer l'axe de son tir, mais le chauffeur de Loeb se lança lui aussi dans cette direction, masquant son boss. Il prit les dernières balles du chargeur dans la nuque, fit encore quelques pas trébuchants et s'affala lourdement.

Laissant pendre le micro-Uzi par sa bretelle, l'Exécuteur mit son Beretta en batterie, juste à l'instant où un projectile lui sifflait à l'oreille avant de s'écraser contre le mur derrière lui. Le dernier flingueur était un homme ventripotent qui essayait de dissimuler son énorme masse grasseuse derrière une petite armoire métallique. Bolan lui fit comprendre à quel point sa tentative était illusoire en lui dépêchant plusieurs ogives Parabellum qui s'enfoncèrent dans son ventre en projetant alentour d'immondes giclées rougeâtres. Dans un spasme d'agonie, l'obèse crispa son doigt sur la détente de son automatique et une dernière balle atteignit le corps d'un des deux mafiosi suspendus aux crochets à viande.

Tout au fond, la porte dérobée s'était refermée sur Jacky Loeb. Bolan se dégagea de la zone sombre où il s'était tenu et s'approcha de la table. Le supplicié le regarda avec des yeux fiévreux.

— Bo... Bolan, articula-t-il difficilement.

— Oui, dit le guerrier tout en coupant les cordes à ses mains et à ses chevilles. Tu tiendras le coup, Dodo ?

— J'crois, ouais. Ces... salauds allaient me...

— Garde tes forces et reste tranquille, lui conseilla-t-il. Je vais t'envoyer du secours.

— Vous... vous allez leur foutre la pâtée, hein ?

L'Exécuteur lui fit un clin d'œil puis se lança sur les traces de Jacky

l'ordure. La porte du fond s'ouvrait sur un couloir sombre qu'il franchit tout en remplaçant le chargeur du micro-Uzi. Au bout, il trouva un escalier qui l'amena dans un hall rempli de détritux et il fut accueilli par une pétarade de coups de feu. Sans ralentir, il fit cracher le P-M, eut la satisfaction de voir un corps qui se cassait en deux, et poursuivit rapidement son chemin. Une dernière porte qu'il n'eut qu'à tirer l'amena dans la rue, à une cinquantaine de mètres du passage qu'il avait emprunté un peu plus tôt.

Là-bas, Jacky Loeb courait comme un forcené vers la Cadillac noire dans laquelle il se jeta presque. Bolan s'immobilisa. Il laissa la Caddie démarrer dans un crissement de pneus et rejoignit sa Ford.

C'était mieux que ce qu'il avait espéré. Ce type allait lui permettre de remonter la piste jusqu'aux gros requins de la Cashera Nostra bien planqués dans leur tanière dorée. Lançant le moteur, il accéléra doucement et se faufila derrière le luxueux véhicule, lui laissant une confortable avance pour éviter de se faire repérer.

Un peu plus loin, il se servit de son téléphone portable pour alerter les flics.

— Vous avez un Code Quatre à Bay Ridge Parkway, annonça-t-il au standard. Ça s'est passé dans l'ancien abattoir, au numéro 219.

— Enregistré, fit le policier. Votre radio est en panne ?

— Négatif, je ne suis pas en service.

— Quel est votre identification ?

— Pas d'identification ! répondit-il sèchement. Magnez-vous, il y a là-bas un « turkey » très mal en point.

— Un « turkey » ?

— Perdez pas de temps, mon vieux. Terminé.

Il rangea l'appareil et fit légèrement déborder la Ford de la file de voitures qui le précédaient. Il aperçut la Cadillac noire qui roulait tout près de l'arrière d'un véhicule, s'apprêtant visiblement à le doubler. Une camionnette arrivait en sens inverse et il faillit y avoir une collision quand la limousine déboîta. Quelques secondes plus tard, le dépassement s'effectua nerveusement et la Caddie fit un bond en avant pour ne gagner cependant que quelques places.

Bolan eut un demi-sourire. Loeb paraissait avoir le feu aux fesses. Bientôt, lui et ses infects comparses allaient avoir encore bien plus chaud. Pour l'Exécuteur, la partie commençait vraiment.

Il s'ingénia à mener habilement le jeu de cache-cache au milieu des files de véhicules qui se faisaient de plus en plus nombreux à l'approche du Queens. Un jeu qu'il connaissait à la perfection.

CHAPITRE XVII

A cinquante-huit ans, Stephan Ariakis avait une allure encore jeune et élégante. Mince, musclé, il donnait l'impression d'être bâti dans du métal. Son visage était quelque peu marqué par les soucis de la vie qu'il avait menée, mais ses yeux sombres reflétaient une intelligence rapide ainsi qu'une volonté de fer.

Pourtant, ce regard qui avait toujours fixé sans sourciller les obstacles, était à présent terni et désabusé.

Quand Sam Mosher lui avait proposé, avec son concours, d'étendre le champ d'action d'America Wings, il ne s'était pas méfié un seul instant. Il connaissait Mosher de réputation et le fait que le businessman entretenait des relations avec la mafia juive de la côte Est n'avait pas entamé son enthousiasme. Ariakis était de ces hommes qui se lancent toujours à fond dans leur tâche, même lorsqu'ils ont compris qu'ils doivent pour cela évoluer à la limite de la légalité. Il savait que la plupart des grosses têtes qui mènent le monde ont souvent un passé chargé. Penser le contraire relevait de la naïveté.

Lui-même avait épisodiquement enfreint les lois pour parvenir à la position qu'il occupait, et Mosher ne lui proposait rien d'autre que l'appui de ses nombreuses et importantes relations. Le projet consistait à drainer les autres syndicats nationaux et internationaux, y compris ceux des douanes et des flics des aéroports, dans le but de faciliter le passage des marchandises hors frontières, ceci afin d'éviter les continuels tracasseries des diverses administrations.

En échange, il était prévu que les compagnies commerciales bénéficiant de ces avantages reverseraient à America Wings une partie de ces nouveaux bénéfices. Ainsi, le déjà important syndicat aéronautique US verrait s'accroître sa mainmise sur des structures nationales supplémentaires tout en profitant d'une trésorerie accrue.

Donc, après réflexion, il s'était jeté à l'eau. Il avait travaillé pendant près d'un an au projet, se déplaçant sans compter aux Etats-Unis et à l'étranger pour mettre au point l'opération, une sorte de toile d'araignée couvrant neuf pays et regroupant une grande quantité de personnalités touchant de près ou de loin le milieu de l'aviation commerciale. Il avait même réussi à convaincre deux chefs d'Etats africains des avantages qu'ils retireraient d'une coopération « fructueuse pour tout le monde »...

Le bon Samuel lui avait fait rencontrer des tas de gens influents appartenant à toutes sortes de milieux ainsi que des personnalités de la politique et de l'administration, et, quelque temps plus tard, Stephan avait fait ami-ami avec des hommes tels que Caldera et

Patrick Caplan.

Durant huit mois, il ne s'était aperçu de rien, les affaires baignaient et les fonds marginaux arrivaient régulièrement dans les caisses du syndicat. Mais un grain de sable était venu brusquement grincer dans les rouages bien graissés du nouveau mécanisme.

Une quinzaine de jours plus tôt, quelqu'un était venu l'avertir que certains avions gros porteurs ne convoaient pas toujours des marchandises aussi innocentes que des pièces détachées pour l'automobile, des denrées périssables, ou encore du matériel informatique, malgré ce que prétendaient les bordereaux d'envoi.

Au cours d'une enquête personnelle, il s'était vite aperçu que de grosses quantités de matériel prohibé, ainsi que de l'armement, passaient en fraude par l'intermédiaire de son organisation. En fait, Mosher s'était servi d'America Wings à travers lui, Stephan Ariakis, pour promouvoir son sordide trafic d'armes auprès de pays particulièrement instables, comme l'Afrique et l'Amérique latine. Cela, en plus, avec la complicité d'éléments douteux de la CIA !

Sa première réaction avait été de demander des comptes à Mosher qui, bien entendu, lui avait prodigué des paroles apaisantes. Mais le chef syndicaliste n'était plus dupe et avait durci sa position. Ce fut alors que la situation se tendit entre les deux hommes. Les propos vagues firent place à des phrases pleines de sous-entendus, puis à des menaces.

Ariakis avait enfin compris qu'il s'était vendu à la mafia. Mais il était dur. Il n'avait pas eu l'intention de se laisser entraîner si avant dans de sordides opérations qui pouvaient lui coûter la prison et discréditer America Wings. Il avait envoyé paître Mosher et ses amis, il leur avait signifié que tous les accords passés antérieurement entre eux étaient devenus caducs.

Le chef syndicaliste ne connaissait que superficiellement la mafia, qu'elle fût sicilo-américaine, sud-américaine ou juive-new-yorkaise. Il croyait que sa position officielle le mettrait à l'abri de représailles. Il pensait aussi qu'il était capable de tenir tête à ces gens qui l'avaient pris pour un pion malléable et stupide. Il se trompait.

La réaction ne s'était pas fait attendre. On avait enlevé Sandra. Et, à présent, Ariakis était rongé par l'angoisse. Il était effondré. Depuis trois jours il ne dormait plus, ou quand il réussissait à trouver un peu de sommeil, c'était pour plonger dans des cauchemars à répétition.

Il avait eu un espoir fugitif quand ce type, Bolan, l'avait appelé au téléphone pour lui dire que Sandra était délivrée. Mais l'espoir s'était aussitôt envolé lorsque celui-ci avait ajouté qu'il ne savait pas où elle était. Comment de telles choses pouvaient-elles se produire dans une société moderne, civilisée, protégée par des gens chargés de faire respecter la loi ?

En ce début d'après-midi, il avait pris une décision. La seule qu'il entrevoyait comme une planche de salut pour sa fille et pour lui-même. Et, dix minutes plus tôt, il avait finalement empoigné son téléphone. Il avait alerté les flics.

Il était maintenant trois heures de l'après-midi. Il décrocha de nouveau et composa un numéro.

— Passez-moi Zac, prononça-t-il d'une voix éteinte.

— M. Zac Brooks n'est pas disponible pour l'instant, lui répondit une voix d'homme.

— Trouvez-le et dites-lui que c'est Stephan Ariakis qui l'appelle.

— Bien, monsieur Ariakis. Ne quittez pas.

L'attente fut de très courte durée.

— C'est vous, Stephan ?

— Oui, Zac. Quelqu'un vient de me dire que tu es absent.

— J'ai donné la consigne de ne plus me passer d'appels. Mais ce n'est pas valable pour vous, évidemment. Avez-vous des nouvelles ?

— Aucune.

— C'est affreux. Vous savez, je comprends ce que vous ressentez, Stephan. Pour moi aussi, c'est une épreuve terrible. Une épreuve que personne ne devrait avoir à endurer. Vous connaissez mes sentiments pour Sandra. Heu, est-ce que... Est-ce qu'ils vous ont rappelé pour vous demander... enfin, vous voyez ce que je veux dire.

— Non. Mais moi j'ai appelé la police.

— Vous avez... ?

— Oui. C'était la seule solution.

— Mais il y aura sans doute des représailles à l'égard de Sandra !

— Je pense qu'ils ne lui feront aucun mal dans l'immédiat. J'ai demandé aux flics qu'ils agissent discrètement. Tant que ces salopards s'imagineront qu'ils peuvent encore me retourner...

— Alors, ils vont peut-être s'en prendre directement à vous. Après tout ce que vous m'avez dit à ce sujet...

Ariakis éluda :

— Encore faudrait-il qu'ils me trouvent. Je vais quitter mon bureau, gagner un peu de temps pendant que les recherches s'organiseront. Je m'arrangerai pour que personne ne sache où je suis.

— Et les policiers ? Je suppose qu'ils vont venir vous voir.

— Je leur ai dit tout ce que je sais au téléphone.

— Vous...

— Ma décision est prise, Zac, il n'y a pas à revenir là-dessus.

— Bon Dieu, mais c'est de la folie, Stephan ! Ces gangsters attendent sans doute que vous sortiez pour vous mettre la main dessus. Ils ont dû envisager une alternative...

— Je ferai attention.

— Mais...

— C'est trop tard !

— Attendez... Je vais venir vous prendre en voiture. Je vais me faire accompagner par quelqu'un de confiance.

— Non, restez en dehors de cette affaire, Zac.

— Je vous en conjure, Stephan ! Dites oui ! Faites-le au moins pour Sandra. Ne commettez surtout pas d'imprudences !

Ariakis demeura un instant silencieux, puis répliqua :

— D'accord. Mais faites vite, je vous attendrai à l'arrière de l'immeuble.

— Faites très attention !

— Bien sûr, dit sombrement Stephan Ariakis en raccrochant.

L'ombre d'un sourire plana un instant sur ses lèvres et ses yeux reprirent de l'éclat. Il y avait encore une chance pour qu'il puisse retourner la situation. S'il avait réussi à convaincre Zac Brooks...

CHAPITRE XVIII

L'Exécuteur avait trouvé un poste d'observation idéal. C'était un ancien parking aérien qui, deux ans auparavant, avait été fermé au public à la suite d'un effondrement de terrain.

Ainsi qu'il l'avait espéré, Jacky Loeb l'avait conduit à son insu jusqu'à un repaire mafieux dans Bedford Avenue, en bordure de Queens Expressway. Il avait perdu de vue le coordinateur lorsque celui-ci était entré dans l'immeuble, mais l'appareil ultra-sophistiqué qu'il avait ensuite braqué sur la façade lui avait permis de le retrouver sans difficulté.

Juché au troisième niveau du parking abandonné, en retrait dans la pénombre, Bolan utilisait un système IRAS – Infra Red Amplifier Laser System – qui lui permettait de capter des sons jusqu'à une distance de six cents mètres à travers une paroi vitrée ou un mur de faible épaisseur. L'appareil était basé sur l'émission-réception d'un faisceau laser dont l'écho en retour était analysé par un quartz hypersensible avant d'être traduit à basse fréquence et envoyé dans les écouteurs qu'il portait.

Une paire de jumelles complétait l'équipement, et il avait ainsi un compte rendu son et images de ce qui se passait dans un appartement au second étage du petit immeuble situé presque en vis-à-vis, à environ quatre-vingts mètres du parking.

En plus de cet attirail, l'Exécuteur portait sous son trench-coat son fidèle Beretta silencieux accompagné de deux chargeurs de rechange, un poignard à la lame aussi tranchante qu'un rasoir, et quatre grenades M-30 à fragmentation pour couvrir une éventuelle retraite. Il s'était également muni d'un radio-scanner multi-bandes qu'il avait branché et posé à côté de lui.

Bolan se demandait pour quelle raison Loeb ne s'était pas rendu directement à Manhattan afin d'y retrouver ses amis importants. Les individus qu'il observait à distance n'étaient d'évidence que des hommes de main, de vulgaires *soldati*. Mais ils n'appartenaient pas à la branche latine de l'Organisation, leur façon de s'exprimer les classait plus probablement dans le Milieu juif de New York.

Bolan avait dénombré une quinzaine de mafieux répartis dans plusieurs pièces de l'étage. Deux hommes se tenaient au rez-de-chaussée dans une cour intérieure visible depuis son poste d'observation, et il y en avait un autre qui faisait les cent pas sur le trottoir, devant l'immeuble. Un repaire de vermines sans aucun doute très dangereuses.

Assis sur une table, le coordinateur donnait des consignes à un

balaise qui se tenait adossé contre un mur, probablement un chef d'équipe.

— Je veux que tous tes gars soient prêts à intervenir dès que je donnerai un signal, Ben. J'espère qu'il n'y a pas de glandeurs parmi eux.

— Ce sont tous des mecs bien, répliqua le costaud en hochant la tête. Vous savez comment ils ont été entraînés...

— Ouais. Mais j'ai comme l'impression qu'ils se sont un peu ramollis. J'en ai vu deux qui picolaient quand je suis arrivé.

— Je les ai engueulés, ça ne se reproduira plus... Quand pensez-vous qu'ils devront commencer à bouger ?

— Ça peut se produire à n'importe quel moment, mais je crois que ce sera pour ce soir. Peut-être.

— C'est vague. Ce serait bien qu'on ait un peu plus de précisions, je peux pas tenir tous ces gars continuellement dans cet appart à se rouler les pouces.

— Je vais te faire une confidence, Ben...

A travers l'optique des puissantes jumelles, Bolan vit le visage de Loeb s'éclairer d'un sourire de hyène.

— J'espère que tu sauras garder ça pour toi...

— Vous savez bien que j'ai toujours marché à fond avec vous.

— C'est vrai, oui. Alors, écoute... Les autres pensent que le vrai problème, c'est Bolan. Ils ont raison, ce fumier est extrêmement dangereux.

— C'est bien ce que tout le monde se dit.

— Mais nous ne sommes pas tout le monde, hein ?

— Heu, ouais... Mais je ne vois pas.

— Attends. Pour nous, c'est presque une bénédiction si nous savons manœuvrer. Tu me suis ?

— A peu près, fit le baraqué qui ne comprenait rien du tout.

— Suppose que Bolan réussisse à semer sa merde et qu'il y ait, disons un gros tilt entre lui et les *amici*...

— Ce serait pas spécialement bon pour vous non plus.

— Sauf si on le devance. Tu piges toujours pas ? Réfléchis... On ne peut pas laisser ce vieux débris de Caldera retirer cinquante pour cent des parts de l'opération. Ce serait amoral. Alors, nous allons nous arranger pour qu'il ne soit plus en mesure de réclamer quoi que ce soit.

— En le liquidant ?

— Tu as tout compris, ricana Loeb. Mais il faudra faire en sorte que tout le monde croie que c'est la combinaison noire qui a fait le coup. Question d'organisation et de rapidité d'exécution. Il suffira ensuite de relayer l'information.

Une sonnerie de téléphone l'interrompit. Il se tourna pour

empoigner le combiné sur la table et le colla à son oreille.

— Qui est-ce ? chuinta-t-il.

Bolan poussa la sensibilité de TIRAS. Ténue mais compréhensible, la voix du correspondant se fit entendre dans le casque d'écoute :

— C'est Zac. Je cherche Jacky partout, est-ce que...

— C'est moi. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je viens de profiter d'une aubaine. J'ai récupéré le papa exploré.

— Quoi ? Comment ça, récupéré ?

— Il m'a balancé un coup de fil tout à l'heure. Ce con m'a dit qu'il venait de demander aux flics d'intervenir pour retrouver sa progéniture. Il a ajouté qu'il allait se tailler illico en attendant que tout rentre dans l'ordre.

— Tiens donc !

— Alors je lui ai proposé de venir le prendre en bas de son bureau. Il s'est pas trop fait tirer l'oreille, il est complètement paumé. Pas mal, non ?

— Bien joué, répliqua Loeb après un temps de réflexion. Qu'est-ce que tu en as fait ?

— J'l'ai collé dans une planque, c'est un homme de Fred qui le surveille. Je tenais à t'en parler avant de prendre une décision.

— O.K., on va en reparler. Qu'est-ce que font les autres ?

— Ils ont presque tous décidé de se mettre au chaud pour quelque temps. Tant que la grande pute sera dans les parages.

— Pat et Rick ?

— Ouais. Et aussi Sam et les autres.

— Bon... Il faudrait que Sam contacte Jo et le persuade de s'amener ce soir. Qu'il trouve un bon prétexte pour le convaincre.

— Encore faudrait-il savoir où le trouver.

— Jo est en ce moment à Manhattan. Il suffira de passer le message à son chien de garde.

— D'accord. On a toujours le contact avec Lorry.

— Emmène aussi le papa là-bas.

— Tu veux dire, à la grande baraque ?

— Bien sûr.

— Attends un peu, Jacky... Tu suggères de déclencher le gros coup ce soir ?

Loeb eut un ricanement.

— Le moment est venu de faire le ménage, Zac. Ça m'étonnerait que Sam et Rick ne soient pas du même avis. De mon côté, je suis prêt.

— Oui, pourquoi pas ? Mais ça sera plutôt dangereux pour nous.

— Préviens les nôtres. Qu'ils se protègent suffisamment. S'ils ne venaient pas, Jojo se méfierait. Toujours pas de nouvelles de la nana ?

— Pas à ma connaissance.

— Bon, c'est pas grave pour l'instant, il y a des choses plus

importantes à régler. Perds pas de temps, Zac. On se retrouvera tous dans la vallée à partir de 7 heures ce soir.

Loeb reposa le combiné et se tourna en souriant vers son premier interlocuteur :

— Tu me demandais quand tu allais pouvoir faire bouger tes gars, Ben ?

— 7 heures, ça va être un peu juste. Il est déjà 16 h 30.

Tout en suivant la discussion, l'Exécuteur se disait que le type qui dialoguait avec Loeb ne lui était pas totalement inconnu. Il avait vu son visage quelque part et étudié des éléments d'informations le concernant. La photo figurant dans un dossier informatique n'était pas très bonne, mais le portrait concordait dans l'ensemble. Et, brusquement, Bolan put mettre un nom sur le personnage. Ce n'était pas un simple chef d'équipe comme il l'avait supposé, mais un chef terroriste à la solde de l'extrême-droite israélienne, qui, au cours des trois années écoulées, avait commis de nombreux attentats à la tête de son commando. Des attentats dont la plupart étaient dirigés contre des ressortissants arabes, mais, récemment, il n'avait pas hésité à s'en prendre à d'autres cibles dans un but beaucoup plus lucratif.

Il se nommait Ben Weissmann. Les services de sécurité de plusieurs pays le recherchaient activement; pourtant il passait chaque fois entre leurs filets et continuait à perpétrer ses actes criminels. C'était à n'en pas douter un individu extrêmement efficace et redoutable chez qui l'idéologie, au fil du temps, avait fait place à une pure vénalité.

Ainsi donc, la mafia juive s'apprêtait à dévorer ses associés italo-américains pour s'approprier la part du lion ! Ça n'avait rien de surprenant, un vieux *capo* mafioso tel que Jo Caldera avait peut-être lui aussi envisagé un coup fourré de la sorte. Tout n'était qu'une question d'opportunité et de conjoncture dans le monde pourri de la racaille internationale.

— Démerde-toi n'importe comment, rétorquait Jacky Loeb, mais arrange-toi pour que tes hommes soient déjà en position avant 7 heures. Je vais te dire où il faudra les placer...

Le son était devenu trop fort dans les écouteurs. Bolan réduisit la sensibilité de l'appareil tout en replaçant les jumelles devant ses yeux.

Ce fut alors que l'incident se produisit. Tout à l'écoute de la conversation lointaine, il ne put entendre le léger craquement qui se produisit à quelques mètres de lui, pas plus qu'il n'aperçut la forme humaine en approche dans la pénombre, un pistolet-mitrailleur Scorpion braqué sur son dos.

CHAPITRE XIX

Ce fut son sixième sens qui l'alerta in extremis. Prenant brusquement conscience du danger, il bondit de côté à l'instant même où le bras armé du type décrivait un arc de cercle rapide pour le cueillir à la tête. Dans le mouvement, le casque d'écoute s'arracha de sa tête. Sans même avoir à réfléchir, il passa à la contre-attaque, se projetant de biais contre son agresseur et lui assenant un coup du tranchant de la main dans les côtes. Sous le heurt violent, le type se plia en deux tandis qu'une rafale partait du P-M, occasionnant un vacarme d'enfer amplifié par les murs en béton armé.

Une fraction de seconde plus tard, Bolan shoota dans l'arme qui se tut et décrivit un arc de cercle avant de tomber sur le sol. Sans transition, il passa derrière l'intrus pour enrouler ses bras autour de son cou et il commença à serrer. L'homme était mince, mais souple et costaud. Distribuant plusieurs coups de coude, il tenta de se défaire de la prise en se laissant tomber à la verticale. Bolan s'y était attendu et avait affermi la fameuse clé vin-hâ qui devait se terminer par une rupture de vertèbres. Entre ses bras, son adversaire commençait à flancher, se ramollissant graduellement. Soudain, il tendit le bras devant lui et sa main s'ouvrit toute grande dans un mouvement de va-et-vient rapide avant de se refermer plusieurs fois. Le message était clair. Il s'agissait d'un code gestuel utilisé par les commandos en progression silencieuse. Cela voulait dire : arrêt et attente.

D'un coup, l'Exécuteur relâcha sa proie, prêt néanmoins à reprendre brutalement les hostilités. Mais il eut alors une grimace de stupéfaction. Dans la courte bagarre, ils s'étaient approchés du bord du parking où la lumière extérieure arrivait plus généreusement. L'homme en face de lui faisait des efforts pour reprendre son souffle, une main autour de son cou, l'autre tendue devant lui.

— Nom de Dieu ! fit-il d'une voix rauque. Quelle connerie !

— Qu'est-ce que tu fous ici, Carl ? cracha Bolan.

— Et toi ? C'est dingue, tu trouves pas ? Ça fait une sacrée paye !

— Ouais.

Le guerrier solitaire venait de reconnaître Carl Lyons, un ancien flic dont il avait fait la connaissance à Los Angeles il y avait bien longtemps. Cela remontait au début de la guerre de l'Exécuteur contre la mafia. A l'époque, Lyons courait après Bolan dans le cadre d'une opération de police nommée Hard Case. Et Bolan, au terme d'un engagement multiple, lui avait sauvé la vie en éliminant un policier juste avant que ce dernier fasse usage de son arme. Plus tard, les deux hommes s'étaient de nouveau rencontrés et ils avaient travaillé deux

ou trois fois ensemble contre l'Organized Crime.

— Dire que j'ai failli te défoncer la tête ! soupira Lyons.

— J'ai failli faire bien plus, lui répondit l'Exécuteur dans un sourire navré.

— Heureusement que tu as pigé mes signaux optiques, mon vieux. Je commençais à plus y voir très clair. Heu, on ne devrait peut-être pas moisir ici, tu crois pas ?

Bolan s'était avancé jusqu'au muret de retenue. Il jeta un regard dans la rue puis inspecta brièvement la façade de l'immeuble à l'aide des jumelles.

— T'as raison, laissa-t-il tomber en grimaçant.

De l'autre côté de la baie vitrée, plus personne n'était visible. La ruche était déserte. En revanche, plusieurs types étaient en train de quitter l'immeuble et s'acheminaient vivement vers le parking.

L'Exécuteur referma la petite mallette contenant le système IRAS pendant que Lyons ramassait son P-M.

— Tu es entré par où ? s'enquit celui-ci.

— La petite porte à l'arrière.

— Il y en a encore une autre sur le côté. Le mieux est de dégager par là.

Joignant le geste à la parole, il fit un pas vers l'escalier.

— Attends ! lui enjoignit l'Exécuteur en posant la main sur son épaule.

Avisant un cabanon qui avait servi jadis à la ventilation, il déposa à l'intérieur une petite radio portative déjà réglée sur une fréquence HF. Branchant l'appareil, il y rattacha ensuite une grenade M-30 à l'aide d'un fil de Nylon. Puis il envoya une claque sur l'épaule de Lyons.

— Allons-y.

Alors qu'ils parvenaient à mi-hauteur de l'escalier, ils entendirent des pas précipités en contrebas et quelques ordres lancés à la volée. Les spadassins de Loeb investissaient déjà les lieux et il y en avait aussi d'autres qui avaient pris position en bas pour contrôler les sorties du parking. Bolan les aperçut en se dissimulant derrière un pilier pour inspecter les abords; trois hommes qui s'étaient accroupis sur le petit terrain vague bordant l'édifice abandonné. D'autres continuaient de sortir de l'immeuble de l'autre côté de la rue qu'ils traversaient pour se répartir en tenaille.

Ces types connaissaient le boulot ! Encore quelques instants, et le coin serait complètement verrouillé.

Descendant silencieusement, Lyons et Bolan avaient atteint le palier du second étage.

— A gauche ! souffla ce dernier en poussant le flic vers une échancrure du mur extérieur.

Ils se retranchèrent sur une étroite plate-forme entourée de grillage métallique suspendue à une quinzaine de mètres au-dessus du sol. De là, ils pouvaient observer une partie du second niveau, mais demeuraient invisibles.

Bientôt, le piétinement se fit tout proche et plusieurs buteurs débouchèrent de l'escalier.

— Vous quatre, grimpez là-haut et faites gaffe ! jeta une voix autoritaire. Les autres restent avec moi pour inspecter cet étage.

La cavalcade reprit de plus belle, puis un talky-walky crachota quelque part :

— On y est, David ! Mais y a personne.

— Cherchez ! Ces types n'ont pas pu se casser. Moss en a vu au moins deux au troisième tout de suite après les coups de P-M.

— O.K. !

Dès que le bruit de pas se fut éloigné, Bolan brancha son radio-scanner en mode émission et commença à égrener une suite de mots précipités dans le micro :

— Charly Tango à Yankee Alpha !... Charly Tango, on arrive !... Magnez-vous, on ne tiendra pas longtemps !... Cool, les gars, on fait ce qu'on peut.

Il stoppa l'émission. Un court moment plus tard, le scanner détecta une fréquence toute proche et une voix sèche se fit entendre :

— Vous avez entendu ? Ils ont une radio !

— On a entendu. Ça vient d'où ?

— Ils sont au troisième, mais on ne voit toujours rien.

— Moi, je crois qu'ils se sont retranchés tout au fond, dans l'aile droite. Je vais jeter un coup d'œil.

— Prends pas de risques !

Dans l'instant qui suivit, une longue rafale crépita en provenance du troisième niveau, relayée aussitôt par plusieurs coups de feu tirés par des fusils à pompe.

— Qu'est-ce que vous foutez ? s'écria quelqu'un en bas. Vous avez un contact ?

— Shorty dit qu'il a vu quelque chose.

— On vous envoie du renfort !

Aussitôt, cinq hommes quittèrent leur position d'attente et se lancèrent dans l'escalier pour rejoindre la première équipe.

— On y est, David, mais j'aime pas ça. Ça sent le piège à plein nez.

— Moi, j'suis sûr qu'ils se sont déjà cassés ! lança une voix inquiète.

— Hé ! Restez calmos !

— Merde ! On n'a pas envie de se faire buter par ces enfoirés.

— Fermez-la et allez-y, qu'est-ce que vous attendez ?

— Ouais ! Pas la peine de gueuler.

Au troisième niveau, huit hommes inquiets s'étaient répartis pour couvrir toute la largeur des travées, marchant avec prudence, marquant une pause à chaque pilier derrière lequel ils observaient silencieusement l'espace devant eux. Ils avaient presque atteint l'extrémité de l'étage quand la voix métallique se fit de nouveau entendre, tout au fond :

— Charly Tango ! Vous nous recevez ?

Tous s'immobilisèrent d'un coup, les sens aux aguets, leurs armes prêtes à cracher devant eux.

— Charly Tango, répondez ! Charly Tango !

Le chef du commando fit un signe bref qui fut immédiatement interprété et suivi d'un raffut assourdissant. Un déluge de plomb s'abattit en direction de la source sonore. Les canons des pistolets-mitrailleurs ressemblaient à des chalumeaux, et il y avait aussi le roulement plus sourd de fusils à pompe. Lorsque le chambard cessa, quelqu'un jeta :

— Putain ! On les voit toujours pas, mais j'suis sûr qu'ils ont leur compte, ces connards !

— Vérifiez ! cracha la radio. Vérifiez et cassez-vous tout de suite !

— T'inquiète ! renvoya un jeunot en crachant par terre.

Dans un mouvement d'ensemble, les hommes éparpillés se regroupèrent pour converger vers un cabanon au grillage ôté et posé contre le mur.

— Y sont sûrement pas là-dedans, railla un moustachu râblé.

— Non, j'vous disais qu'ils ont calté avant qu'on arrive.

— P't'être, mais ils ont laissé leur radio, ces cons ! Leurs copains pouvaient toujours les appeler...

— Attends un peu, Abie...

— Attendre quoi ? Y a plus rien à voir, j'veux seulement ramasser cette... Oh, merde !...

— Quoi ? cria le chef d'équipe. Qu'est-ce que...

Le reste de sa phrase se confondit dans une explosion tonitruante accompagnée d'une grosse lueur qui engloba les huit hommes et les projeta de tous côtés dans un tournoiement de membres fracassés.

Après un silence douloureux, quelqu'un cria depuis le niveau inférieur :

— Qu'est-ce qui s'est passé, bon Dieu ! Répondez !

Puis il y eut une cavalcade stoppée net à la sortie de l'escalier.

— Merde ! C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! s'exclama celui qui arrivait en tête.

Un autre buta contre lui et poussa un juron, fixant avec horreur le spectacle macabre.

CHAPITRE XX

L'air vibrait encore de l'onde de choc alors que l'Exécuteur s'élançait dans l'escalier derrière le soi-disant renfort de troupe. D'un mouvement circulaire, il balança une grenade à fragmentation en direction des hommes figés dans une contemplation morbide. L'engin péta avant même que ceux-ci comprennent le danger, les expédiant en un centième de seconde dans l'au-delà.

Carl Lyons l'attendait en bas, son P-M Scorpion en batterie.

— On dégage, lui dit sobrement Bolan en passant devant lui.

Un type qui montait la garde au rez-de-chaussée mit une seconde de trop à comprendre que ce n'étaient pas ses copains qui refluaient. Lorsqu'il releva le museau de son riot-gun, il était déjà trop tard, une brève rafale tirée par Lyons le coupa en deux.

Débouchant à l'air libre sur l'arrière du bâtiment, ils ne rencontrèrent aucune opposition, mais ça ne voulait pas dire que le champ était libre.

— Tu as une idée ? demanda le flic.

— Sur le côté. Tranquillement.

Sans hâte, ils se dirigèrent à travers le terrain vague où pourrissaient des carcasses de véhicules, parvinrent en bordure de la rue que l'Exécuteur inspecta attentivement. Les tueurs qui s'étaient embusqués dans ce secteur quelques minutes auparavant n'étaient plus visibles. Sans doute avaient-ils estimé, en entendant la fusillade puis les explosions, que l'endroit était par trop malsain pour leur santé. D'ailleurs, on entendait des hululements significatifs qui se répercutaient dans les rues alentour.

— La cavalerie, sourit Bolan.

— En retard comme toujours, rigola Lyons. Critique pas les poulets, vieux, ils font ce qu'ils peuvent. Désolé, mais je ne pourrai pas te couvrir si on se fait épingler. Alors, le mieux...

L'Exécuteur s'était déjà mis en marche et traversait la rue d'un pas tranquille, son attaché-case à bout de bras. La Ford était en attente un peu plus loin, dans une voie contiguë.

— Tu as l'intention de me lâcher ? fit Lyons en le rejoignant.

— Non, si tu as quelque chose à me dire.

— Pourquoi pas ? Ça me ferait également plaisir de t'entendre...

Il se tut. Bolan n'avait pas cessé de marcher, mais Lyons le sentit brusquement tendu.

— Où est la nouvelle cible ? demanda le flic avec méfiance, synchronisant son pas sur le sien.

Sans répondre, l'Exécuteur glissa sa main sous son trench-coat et

en sortit le Beretta qu'il tint dissimulé sous un pan du vêtement. Dix mètres plus loin, longeant la chaussée, il dépassa la malle arrière d'une Cadillac noire dans laquelle deux hommes prenaient place. Celui qui se mettait au volant jeta un regard nerveux dans le rétroviseur tout en actionnant le démarreur, puis un nouveau regard latéral. Il se figea alors et ses yeux porcins s'agrandirent.

L'Exécuteur lui dit d'un ton paisible, presque amical :

— Te presse pas trop. Le coup est annulé.

L'autre type avait la main posée sur un mini-Uzi coincé entre les deux sièges.

— Tu crois ça ? cracha haineusement Jacky Loeb tout en plongeant la main sous sa veste.

— Ouais, rétorqua Bolan en lui faisant péter le crâne d'une balle chuintante.

Un dixième de seconde plus tard, le Beretta émit encore un soupir et la tempe de Weissmann se désagrégea sous la poussée d'une balle de 9 mm alors qu'il dégageait précipitamment son P-M.

Poursuivant son chemin, l'Exécuteur rejoignit la Ford et s'installa au volant. Sans un mot, Lyons monta à côté de lui.

Un peu plus tard, lorsqu'ils se furent éloignés du quartier chaud, le flic eut un rire silencieux et laissa tomber :

— C'est amusant.

Mais le ton n'y était pas.

— Qu'est-ce qui est amusant ? répondit froidement Bolan.

— La façon dont on s'en est sortis. Tu ne crois pas ?

— Non. Ce qui compte c'est de ne pas avoir pris de plomb dans la carcasse. Tu ne me parles pas de Weissmann et de Jacky Loeb ?

— D'accord, grinça Lyons. Parlons-en. Pourquoi as-tu descendu ces deux types ?

— Quelque chose t'ennuie à ce sujet ?

— Ne finasse pas, Striker. Tu viens de bousiller deux mois de boulot.

Bolan haussa doucement les épaules.

— Ils occupaient une mauvaise place dans le jeu.

— Facile à dire.

— Peut-être. Facile à faire aussi.

— J'ai vu !

— Tu fais toujours partie d'Able Squad ?

— Non, il y a déjà plus de quatre ans que j'ai quitté l'équipe. Je bosse maintenant pour le département Clash 5.

— Les forces spéciales anti-terroristes ?

— Oui, mon vieux. Depuis quelque temps, nous avons du pain sur la planche.

— Hal est au courant ?

— Bien sûr. Mais je ne suis plus rattaché à lui. Il a sa propre cellule, le Black Warrior Group, directement rattaché au Président.

— Je sais. Tu espionnais Weissmann ?

— Ça fait plusieurs semaines que nous l'avons dans le collimateur. Nous sommes sûrs qu'il préparait une grosse saloperie. Il était sous écoute depuis qu'il est arrivé à New York. C'est un gros malin, il a changé trois fois de crèche en quinze jours et il a toujours fait très attention au téléphone, mais nous savons qu'il n'attendait qu'un signal pour agir.

— Tu as entendu la discussion de Loeb ?

— Evidemment.

Lyons sortit de sous son blouson un mini-enregistreur couplé à un récepteur radio. Il expliqua :

— Le service a monté des bretelles sur toutes les lignes que Weissmann était susceptible d'utiliser et on me retransmet ses appels en duplex... Mais Loeb ne nous intéresse pas.

— Tu as tort, Carl. Lui et Weissmann sont tous les deux en symbiose. Brooklyn connection, ça te dit quelque chose ?

— Négatif. De quoi s'agit-il ?

— D'un accord passé entre les *amici* et la Cashera Nostra. Ils ont monté une magouille super-astucieuse pour avoir la main sur tous les transports aéronautiques et ce qui va avec.

Lyons hocha doucement la tête.

— J'ai entendu parler de quelque chose dans ce genre. Il n'y aurait pas une histoire de revente d'armes dans l'histoire ?

— Exact.

— Bon, j'y suis. Et d'après toi, ce Loeb était dans le coup ?

— Plus que dans le coup. Un tas de potes à lui ont monté une sorte de holding occulte qui fonctionne déjà.

Bolan arrêta la Ford sur un parking avant d'arriver à Grand Central et fit à son ami un résumé de ce qu'il savait.

— Autrement dit, réfléchit Lyons, il s'agit d'un réseau entre les différentes villes des Etats-Unis et l'Amérique latine.

— Pas seulement l'Amérique latine. L'Afrique aussi.

Lyons siffla entre ses dents.

— Dis-moi, tout à l'heure au téléphone, Loeb a parlé d'un certain papa éploré, ça veut dire quoi ?

— Il s'agit de Stephan Ariakis, le leader syndicaliste. Ils ont emballé sa fille.

— Qu'est-ce qu'Ariakis vient faire dans tout ça ?

— Ils se servaient de lui pour faire fonctionner le carrousel aérien. Tu n'étais pas informé ?

— Non, pas à son sujet. Nous n'avons que des renseignements concernant Weissmann et ses contacts téléphoniques. Jusqu'ici, aucun

nom n'avait été prononcé, seulement des codes et des phrases qui apparemment ne signifiaient rien.

— Pas surprenant, l'opération a été cloisonnée de main de maître, commenta Bolan. Comment ton département a-t-il su qu'il y avait un coup en préparation ?

Lyons prit le temps d'allumer une cigarette. L'œil dans le vague, il répondit :

— Ça remonte à un peu plus de deux mois. Plusieurs stocks d'armes avaient été découverts lors de descentes de police à Harlem, Chicago et Los Angeles. Il y a eu pas mal d'arrestations et certains types ont fini par parler. On leur avait refilé ces stocks sans leur demander un dollar en échange mais ils ne devaient pas y toucher avant qu'on leur donne un signal.

— Quel genre d'armes ?

— Individuelles. Pistolets, mitraillettes et fusils à pompe. Parallèlement, nous avons appris qu'il y avait eu des disparitions de matériel dans plusieurs camps d'entraînement militaire. Le rapprochement n'a pas été difficile à faire, mais pas question de découvrir une piste quant à ceux qui avaient taxé le matériel. Le problème, avec ce genre de camps, c'est qu'il y circule beaucoup trop de troupes. Des unités entières viennent régulièrement y passer dix ou quinze jours et réintègrent ensuite leurs casernements. Bon, l'affaire a failli être classée... Ce qui a tout relancé, c'est une information concernant l'arrivée de Ben Weissmann. Nous ne voulions pas seulement coincer ce type, les ordres étaient de remonter jusqu'à ses commanditaires. Seulement, nous ne pouvions pas prévoir que tu viendrais faire le bordel dans le jeu de quilles.

— Ne sois pas triste, sourit Bolan. Je connais ces commanditaires. Sam Mosher, Pat Caplan, et quelques autres cannibales de moindre importance.

— D'accord, tu les connais. Et après ? Ces grosses têtes sont fichées chez nous, mais personne n'a encore trouvé une astuce légale pour les faire tomber. Si nous avions pu prouver que c'étaient eux les employeurs de Weissmann, l'affaire était dans le sac. Maintenant...

— Je n'ai pas besoin d'avoir de preuves légales contre eux, Carl.

— Je comprends très exactement ce que tu veux dire, ronchonna le flic. Tu devrais aller l'expliquer au boss de mon département, il apprécierait !

Bolan ricana.

— Si ça peut arranger tes affaires, fais-lui part de ma sympathie.

— Très drôle ! Crois-tu que ce sera aussi marrant quand les diverses communautés ethniques se déchaîneront dans tout le pays ? Je me souviens très bien des émeutes de Los Angeles en 1991. A l'époque, les Noirs n'étaient armés que de battes de baseball et de

quelques mauvais flingues, mais imagine-toi un soulèvement général de dizaines de milliers de types équipés comme pour la guerre, de New York jusqu'à la côte Ouest !...

Bolan, hélas, se l'imaginait parfaitement. Il le dit à Lyons et ajouta :

— Il y a eu aussi des détournements d'armements lourds, tactiques et stratégiques. Pas la peine de se poser la question de savoir où et comment ils ont opéré. C'est du grand classique. Quelques pions bien placés suffisent à faire passer pour réformé du matériel en pleine validité. Ou encore, on établit de fausses affectations et quand les responsables officiels s'aperçoivent de la supercherie, il est trop tard; ceux qui ont fait le coup sont hors de portée. A ton avis, qu'est-ce qui pousse des types comme Mosher et Caplan à balancer des armes sur le marché clandestin ?

— Le gros pognon qu'ils retirent de ces opérations. C'est la motivation numéro un de tous les marchands de canons.

— Ce n'est pas leur cas. J'ai la certitude qu'ils veulent avant tout déstabiliser le pays. Et pas uniquement le nôtre. Le procédé n'est pas nouveau, à l'époque de la guerre froide entre les blocs Ouest et Est, les Soviétiques ont armé Fidel Castro dans le but de se constituer une tête de pont tout près des USA. Regarde aussi ce qu'a fait régulièrement notre gouvernement en Amérique du Sud et en Amérique centrale, à travers la CIA. Tous les grands responsables internationaux prêchent la non-violence mais en même temps ils donnent aux petits Etats la possibilité de s'autodétruire un peu plus vite. L'époque des machettes et des battes de base-ball est révolue... Non, ça n'a rien de nouveau. Des types comme Caplan et Loeb ne font qu'exploiter la méthode bien rodée. Au fait, sais-tu qu'une branche dégueulasse de la CIA marche avec nos gros bonnets ?

Lyons baissa la tête. Il écrasa nerveusement sa cigarette dans le cendrier de bord avant de répondre :

— Le département a des soupçons à ce sujet.

— Rien que des soupçons ?

— Eh bien, disons un peu plus. Mais on se heurte toujours à cette histoire de preuves inexistantes. Chez eux, tout est évidemment top secret.

CHAPITRE XXI

Le flic anti-terroriste hésitait, le regard sombre.

— Est-ce que... Est-ce que tu crois vraiment que le gouvernement est dans le coup ?

— Je n'ai pas la réponse. Ou plutôt, je ne veux pas y penser.

— Mais ça se pourrait bien ?

— Peut-être, fit Bolan du bout des lèvres.

— Le monde devient complètement dingue, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête et fit un mince sourire.

— Il l'est sans doute depuis toujours. Tu n'y peux rien, moi non plus. Faisons un marché, Carl. Tu t'occupes de ces types de la CIA et moi je liquide l'autre partie du problème.

— Je crois que je n'ai pas le choix... Seulement, vois-tu, je ne sais vraiment pas de quelle façon je pourrai établir officiellement quoi que ce soit au sujet de ces barbouzes. A moins que tu m'en laisses quelques-uns entre les mains. Et il faudrait que ça se fasse en situation.

— Je vais faire mieux, dit l'Exécuteur. Que dirais-tu d'un gros bonnet ?

— Tu commences à m'intéresser.

— Mais je ne veux pas de flics dans le secteur quand je passerai à l'attaque.

Le regard de Lyons s'éclaira.

— O.K. Tu as une idée au sujet de la planque où ces gus ont prévu de se réunir ?

— Ouais. Il me suffira d'une confirmation.

— Je vais peut-être t'éclairer un peu. Au téléphone, ton Jacky Loeb a parlé d'une grande baraque dans la vallée...

— Exact. Où veux-tu en venir ?

— Lorsque Ben Weissmann a débarqué dans le coin, nous étions déjà prévenus de son arrivée. Il venait de Tel-Aviv via Madrid. Ce sont les services secrets israéliens eux-mêmes qui nous ont refilé le tuyau. Il a d'abord loué une chambre d'hôtel sous un nom bidon avant d'aller se planquer dans une maison isolée de North Valley Stream. Les hommes de son commando sont arrivés individuellement et l'ont rejoint là-bas. Juste quarante-huit heures. Ensuite, ils se sont regroupés dans le Bronx, puis à Jersey City et à Bedford Avenue en final.

— North Valley Stream, à l'est du Queens ?

— Oui. Vérifie quand même si tu peux. Ajoute à ça que la baraque appartient à un certain César Tooley.

— Tu veux parler de Tonio Cesari ?
— Lui-même. C'est un conseiller financier de Jo Caldera.
— Ça semble coller.
— Un peu trop, même. En cas d'ennuis, c'est Caldera qui prendrait tout sur le nez.

— Tu as bien écouté ce que disait Loeb à son sujet ?
— Que Jo se méfierait si les autres ne venaient pas à North Valley Stream, c'est ça ?

— Ouais. Ils ont décidé de le rectifier en me faisant porter le chapeau. De cette façon, ils apparaissent blanc-bleu aux yeux des autres clans.

— Je n'ai rien entendu à ce sujet.

— Demande à ton département qu'on te fournisse de meilleurs moyens techniques, rigola Bolan. Bon, où veux-tu que je te laisse ?

— Tu te fous de moi ? Il n'est pas question que tu me largues, je tiens à être là quand tu feras sauter la marmite.

— D'accord, accepta l'Exécuteur, remettant la Ford en route.

Il prit la direction de New Hyde Park qu'il rejoignit en moins d'un quart d'heure et stoppa le véhicule un peu avant l'immeuble abritant le studio en location.

— Attends-moi dans la caisse, dit-il.

— Ne me fais pas le coup de te transformer en courant d'air, gronda Lyons.

— Cool, mon vieux ! C'est seulement une petite visite.

— Je crois que je vais venir aussi.

Bolan lui claqua la portière au nez.

— Tu voudrais pas que je compromette ma réputation en traînant un flic derrière moi ? J'en ai pour cinq minutes.

Sans plus accorder d'attention à Carl Lyons, Bolan traversa la rue en diagonale. Lorsqu'il ne fut plus qu'à une vingtaine de mètres de l'immeuble, il vit un rideau bouger légèrement derrière une fenêtre du second étage. Le temps d'une seconde, il avait aperçu aussi un joli visage plein d'angoisse qui s'était aussitôt effacé.

— Je viens de la part de Striker, annonça-t-il après avoir sonné à la porte palière.

Il y eut un cliquetis de verrou et le battant s'ouvrit sur la jeune femme. Il ne s'était pas trompé. Sandra Ariakis était dans tous ses états.

— Vous ne vous êtes pas trop pressé, lui déclara-t-elle d'une voix peu amène dès qu'il eut refermé la porte.

— Je ne me suis pas amusé non plus, rétorqua-t-il sur le même ton.

— Stephan a disparu.

— Vous avez essayé de le joindre ?

— J'ai seulement téléphoné à son bureau pour me renseigner. Je

n'avais pas l'intention de tenir un discours ni de parler de cet endroit. Sa secrétaire m'a dit qu'il était parti précipitamment et il n'a donné aucune nouvelle depuis.

— Je suis au courant, fit l'Exécuteur.

— Alors, vous savez où il est ?

— Oui.

— Et vous allez sans aucun doute me le dire ?

Il soupira. Après tout, cette fille avait le droit de savoir. Le tout était qu'elle n'aille pas ensuite lui compliquer la vie dans la dernière phase de son blitz.

— Il s'est foutu dans la mélasse.

Les grands yeux sombres reflétèrent l'étonnement puis la détresse.

— Comment ? Vous dites...

— Ariakis est allé rejoindre les cannibales.

— Mais c'est impossible ! Après ce qu'il avait compris...

— C'est votre petit ami Brooks qui lui a tendu les bras.

— Vous... Vous n'avez rien fait pour empêcher ça ?

— Je ne peux pas être partout à la fois, rétorqua Bolan.

— Mais pourquoi mon père aurait-il fait une chose pareille ?

— Peut-être avait-il une idée en tête à votre sujet.

— Je... Croyez-vous qu'il savait que Zac était complice de ces types ?

— Qu'il le sache ou non n'a pas d'importance pour l'instant. Vous lui poserez la question plus tard.

— Mais ils vont peut-être le torturer ou pire encore !

— Pas dans l'immédiat.

— Qu'est-ce qui vous rend si sûr de vous ?

— Ils ont encore besoin de lui. Maintenant, épargnez-moi vos questions et répondez plutôt à la mienne. Brooks vous a-t-il déjà parlé d'une maison de campagne ou d'un quelconque pied-à-terre en dehors de la ville ?

— Cela a de l'importance ?

— Beaucoup, si vous voulez revoir votre père.

— Mais...

— Répondez. Le temps presse.

— Eh bien, oui, je crois qu'il m'avait parlé d'une maison du côté d'Elmont, une grande propriété avec des chevaux et un petit golf. Un club, il me semble. Il avait proposé de m'y emmener pour un week-end, et puis, assez récemment, il m'a dit que c'était tombé à l'eau parce que la maison venait d'être vendue.

— Elmont, vous êtes certaine ?

— J'ai cru comprendre que c'était dans une vallée.

— North Valley Stream ?

— Oui ! C'est ça...

— O.K. Venez, fit-il en posant la main sur la poignée de la porte.

Elle se cabra :

— Attendez ! Quelles sont exactement vos intentions ?

— Vous voulez revoir votre père ?

— Cette question ! Bien sûr...

— Alors bouclez-la et laissez-moi faire.

— Vous êtes le plus sale macho que je connaisse.

— Ravi de me trouver en tête de vos relations, renvoya-t-il en la poussant fermement sur le palier.

Après une brève inspection de la rue, il la guida jusqu'à la Ford et la fit monter à l'arrière. Puis il prit place au volant et démarra tandis que Lyons lui adressait un regard interrogateur.

Branchant la radio du bord pour étouffer sa voix, Bolan pencha la tête vers lui :

— Il me faut un endroit pour mettre ce colis en sûreté. Tu peux me trouver ça ?

— Oui. Chez moi.

— Je n'ai pas le temps de plaisanter, Carl.

— Quand je dis chez moi, je parle du local que le département a loué pour cette opération.

— Il y a quelqu'un sur place ?

— Deux agents en permanence. Ils assurent les retransmissions radio.

— Ça ira. Je ne veux pas qu'elle puisse parler à qui que ce soit.
O.K. ?

— O.K., mon vieux. Qui est cette fille ?

— Sandra Ariakis.

Le flic sifflota doucement.

— D'où la sors-tu, d'un petit coin de paradis ?

— Non. Plutôt de l'enfer, répliqua l'Exécuteur dont les pensées étaient déjà axées vers son prochain théâtre opérationnel.

CHAPITRE XXII

Assis autour d'une grande table de bois massif, sept hommes préoccupés échangeaient des points de vue tout en sirotant à petites gorgées un vin importé spécialement de Sicile par le propriétaire des lieux. Le débat se tenait dans une salle lambrissée éclairée par la lumière tamisée d'appliques murales.

Parallèle à la table, une large fenêtre à guillotine laissait voir l'arrière d'un parc où se profilaient régulièrement les silhouettes de gardes auxquels on avait confié la surveillance de la propriété. Certains des hommes attablés jetaient parfois des regards inquiets dans cette direction. Malgré l'ambiance qui se voulait rassurante, il y avait parmi eux un climat de méfiance que le gros Patrick Caplan tentait de dissiper tout en se goinfrant d'amuse-gueules.

Presque en bout de table, le vieux Jo Caldera et Sam Mosher discutaient âprement au milieu du brouhaha ambiant.

— Je peux t'assurer qu'il y a absolument rien à craindre, déclara Mosher avec une pointe ostensible d'agacement dans le ton. Détends-toi, Joseph, profite un peu de cette soirée qui nous réunit tous.

— Tu crois que je suis venu ici pour picoler et bouffer des olives ? grogna le *capo mafioso*. Tu m'avais dit que nous devons prendre une décision au sujet de cette ordure de Bolan. Ça fait plus d'une heure que je suis là et j'ai toujours l'oreille tendue.

— Bon Dieu, Jo ! Faut pas s'impatiser. Il y a plusieurs équipes après lui. C'est plus qu'une question de temps.

— C'est ça, ton idée ? Attendre que ce petit con se fasse étendre par des équipes de bras cassés ? Tu me décois.

— Mais enfin... Il fallait bien se protéger pendant que les gars font le travail. Ici, il y a plus de vingt hommes bien armés pour garder la résidence. Avec les six que tu as amenés avec toi, on pourrait tenir un siège contre une dizaine de Bolan. Pourquoi est-ce que t'es si nerveux ?

Un sourire caustique fendit le visage ridé de Caldera.

— Ne me dis pas des conneries comme ça, si quelqu'un est nerveux, c'est plutôt toi, Sam. Et j'aime pas ça du tout. Ce que je veux entendre, c'est pas des palabres mais du concret.

Mosher poussa un soupir.

— Ça ne va pas tarder, Jo. Je t'ai dit qu'on attend un coup de fil.

— Ouais, mais je sais toujours pas de qui.

— Quelqu'un en qui j'ai totalement confiance. C'est cette personne qui est en train de liquider le problème avec la grande pute. Fais-moi confiance, bon Dieu !

Mosher jeta un coup d'œil à Brooks assis de l'autre côté de la table, à gauche de Caplan. Il se leva en touchant l'épaule du *capo*.

— Excuse-moi un instant, Jo, faut que j'aille aux nouvelles.

S'approchant de Caplan, il lui glissa dans l'oreille :

— Occupe-toi de Jojo, le laisse pas trop cogiter.

Puis, à Brooks :

— Amène-toi...

Brooks quitta sa chaise pour suivre Mosher dans une pièce contiguë dont ils refermèrent la porte.

— Jacky Loeb t'a bien dit au téléphone qu'il viendrait directement ici ?

— C'est bien ce qu'il a dit, oui.

— Et il n'est toujours pas là. La vieille momie commence à se poser des questions, on ne pourra pas le chambrer trop longtemps. Essaie de trouver Jacky et informe-toi sur ce qui se passe, Zac.

— Normalement, les hommes de Ben Weissmann devraient déjà être en place.

— Normalement, oui ! Mais personne n'appelle pour nous le confirmer.

— Il a sûrement eu un contretemps, fit Brooks. Bon, je vais voir.

Empoignant un poste téléphonique, il composa un numéro et raccrocha au bout de la sixième sonnerie, puis en pianota un autre. Une grimace de contrariété tordit son visage de play-boy. Une troisième tentative se solda également par un échec et ce ne fut qu'au quatrième essai qu'il obtint un correspondant avec lequel il échangea quelques phrases.

Enfin, il laissa tomber d'une voix blanche :

— On vient de me dire qu'il s'est passé quelque chose du côté de Williamsburg.

— Dans le Queens ?

— Oui. Pas loin de Bedford Avenue.

Le visage de Sam Mosher se ferma.

— Quelque chose... Quoi ?

— Le type a dit seulement qu'il y a eu tout un contingent de flics dans le secteur à la suite d'une fusillade.

Un silence se fit dans la pièce, puis Mosher se racla la gorge :

— J'espère que Ben et ses hommes ne se sont pas fait ramasser par la flicaille. Ce serait le bouquet !

— Sûrement pas, répliqua Brooks. D'après Jacky, leur planque était sûre et ils n'ont pas pu commettre une erreur. Ils ont l'habitude.

— J'espère...

— Il se peut aussi que ce soit les équipes de Mario Whisky qui auraient accroché Bolan...

— Ce serait beaucoup trop tôt pour nous.

— De toute façon, on n'y peut plus rien. Les dés sont jetés, Sam.

— S'il ne s'agit que d'un contretemps de la part de Jacky, on contrôle tranquillement la situation et on tient Jojo au chaud. Mais si c'est plus grave... Ecoute, tu vas prendre deux connards de Duncan avec toi et aller poser la question à Ariakis. Fais ce qu'il faut pour qu'il nous dise ce qu'il a raconté aux flics.

— Il ne sait rien à ce sujet.

— On n'en est pas si sûrs. Cet enculé a déjà réussi à mettre le nez dans nos affaires. Ça ne m'étonnerait pas qu'il soit au courant en ce qui concerne Ben et son équipe. Fais-le cracher tout ce qu'il sait. Ensuite, il faudra le liquider en même temps que le vieux. Il est devenu complètement inutile et ce serait même dangereux de le garder avec nous trop longtemps. On nettoie les assiettes et on se casse comme prévu.

— Même si les gus de Weissmann ne s'amènent pas ?

— Tu aurais peur de te salir les mains, Zac ? Tu laisserais échapper le pactole ?

Brooks hocha la tête d'un air entendu avant de sortir. Les traits tendus par la contrariété, Mosher le suivit quelques secondes plus tard. Il le regarda se diriger vers une aile de la maison où le chef syndicaliste était retenu prisonnier, puis promena un regard songeur sur l'ensemble du parc. Des sentinelles se tenaient çà et là dans l'ombre, à l'écart des petits spots électriques qui répandaient des taches lumineuses sur la pelouse. Près de la maison, une dizaine de véhicules stationnaient sur une esplanade de gravier et il y en avait encore quatre autres de chaque côté d'une allée centrale, dont deux étaient occupés par les chauffeurs de Caldera. Ce dernier n'avait pas laissé ses hommes se mélanger au reste de la troupe. Il avait exigé qu'on les héberge dans une pièce voisine du rez-de-chaussée tant que durerait la réunion.

Ce n'était d'ailleurs pas la seule pièce occupée par la soldatesque qui avait été répartie régulièrement dans la maison. De ce côté-là, on était couvert.

D'un pas rapide, Sam Mosher se dirigea vers une voiture rangée contre l'extrémité de la bâtisse. Celle-ci était occupée par un certain Mike Esker, un homme envoyé par Fred Duncan.

— Rien de spécial ? lui demanda-t-il.

L'autre remua doucement la tête de gauche à droite tout en mastiquant un chewing-gum parfumé à la fraise.

— Tout est normal.

— Pas de nouvelles de Fred ?

— Si j'en avais eu, je vous l'aurais dit. Et de votre côté ?

— On attend un coup de fil avant de commencer.

— Il me semble que vous auriez déjà dû le recevoir.

— Oui. Ça ne devrait plus tarder.

Le pourri de la CIA eut un petit ricanement.

— Ça vous bouffe pas trop les nerfs ?

— Quoi ?

— Cette attente. Un type important comme vous, ça n'a pas l'habitude de ce genre de situation, hein ?

— Ne vous en faites pas pour moi, répondit sèchement Mosher. Pensez surtout à ce qu'il faudra faire quand viendra le signal. Vous n'avez pas oublié ?

L'autre rigola :

— Ça risque pas. Mais il y a quelque chose que je voudrais comprendre. Pourquoi voulez-vous qu'on rectifie le vieux débris ? Ça vous retombera forcément sur la gueule un jour ou l'autre, ces macaroni sont partout...

— Ce n'est pas votre problème, fit Mosher, la voix sifflante.

Lui tournant le dos, il laissa son regard errer vers la zone d'ombre qui s'étendait au-delà d'une haute clôture en grillage démarquant la propriété. Une crispation nerveuse lui noua l'estomac. Le commando de Weissmann était-il déjà en position là-bas ? Et si c'était le cas, pourquoi n'avaient-ils pas déjà prévenu ? Et aussi : qu'est-ce que foutait ce con de Loeb ? Autant de questions qu'il remuait depuis bientôt une heure sans parvenir à trouver la moindre explication.

Mosher sentait dans son dos le regard appuyé de ce type de la CIA qui mâchouillait tranquillement sa gomme à l'odeur infecte. Pouvait-il réellement compter sur cet abruti ainsi que sur les autres que Duncan avait fait venir ? Ces mecs n'étaient que des sous-fifres arrogants, de simples exécutants sans cervelle. D'accord, il avait besoin d'eux, c'était sûr. Et il tenait Fred Duncan par les couilles, ainsi que ses chefs. Mais il se demandait jusqu'à quel point ces pions sauraient se démerder avec la situation tendue.

Il n'y avait rien de plus irritant que l'attente qu'il subissait depuis qu'il avait rejoint cette baraque. Et pour arranger les choses, Jojo Caldera n'avait pas cessé de lui taper sur les nerfs avec ses airs méfiants et ses jacasseries. Pas facile d'afficher ouvertement la confiance en soi et la tranquillité en ces circonstances.

Ce qui était tout de même plaisant à penser, c'est que la vieille guenille n'allait pas tarder à avaler son dentier en même temps que son bulletin de naissance.

Mosher réussit à sourire dans l'obscurité. Depuis qu'il rencontrait ces Italiens de merde, il commençait à penser comme eux et à employer les mêmes termes. Lui, le boss de la côte Est ! Bon, sans doute la situation allait-elle revenir à la normale par rapport à ce qui était prévu. Peut-être que tous ces doutes et ces putains d'angoisses n'étaient que le fruit de l'imagination, après tout.

— Tenez-vous prêt, cracha-t-il à l'homme de la CIA, s'éloignant vers la maison.

Il y était presque arrivé lorsque Rich Lochmann en sortit. L'homme de confiance du gros Pat lui fit un signe de la main en l'apercevant.

— Ça y est, Sam ! Ils ont appelé.

— Qui, Loeb ?

Lochmann baissa la voix.

— Non. Un type du commando.

Les yeux de Sam Mosher brillèrent dans la pénombre.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il rappellerait. Il ne voulait parler à personne d'autre qu'à toi.

— C'est bon. Va avertir Zac, qu'il laisse tomber Ariakis. Et fais prévenir Duncan. Magne-toi.

Il planta Lochmann, entra en coup de vent dans la maison et rejoignit la salle de réunion en se composant un visage satisfait.

— Nous n'allons plus avoir longtemps à attendre, chuchota-t-il en reprenant place à côté de Caldera.

— Tu as donc eu de bonnes nouvelles ? caqueta le *capo*.

— Ça en prend le chemin, Jo. Ça en prend le chemin.

— Mais tu ne veux pas encore m'en parler, tu me réserves la surprise ?

— Je ne veux surtout pas te donner la peau de l'ours avant de l'avoir en main. Je t'estime trop pour ça.

Se retournant, il considéra Caplan, de l'autre côté de la table, et s'aperçut que son teint était cireux.

Il lui lança joyeusement :

— Fais pas cette tête, Pat ! Qu'est-ce que tu as, on dirait que tu as avalé quelque chose de travers.

Caplan s'essuya le front avec sa manche.

— Je crois que c'est ce pinard de merde qui me fout en l'air... Heu, pardon, Jo, je voulais pas offenser les Siciliens, c'était juste façon de parler. Mais j'ai un de ces coups de barre...

Le *capo* étira ses lèvres décharnées :

— Y a pas d'offense, Pat. Si tu remplaces ce pinard de merde par du vrai champagne, je ne penserai plus à t'arracher les testicules.

Il y eut quelques secondes de malaise dans la salle. Caplan toussa, se mit un amuse-gueule dans la bouche pour se donner une contenance. Il toussa de nouveau et faillit s'étouffer.

— Frappe-le dans le dos ! lança Mosher à Rick Lochmann qui venait de déboucher dans la pièce. Le pauvre Pat a des problèmes avec le vin sicilien et les olives.

Son sourire s'élargit et il se marra doucement. Le cœur n'y était pas, bien sûr, mais il fallait bien donner le change à Jo Caldera et à

son chien fidèle assis à côté de lui.

Il voulait surtout rassurer l'homme qu'il s'apprêtait à faire assassiner.

CHAPITRE XXIII

Rick Lochmann était allé chercher du champagne quand un homme fit une entrée discrète dans la salle et se pencha vers Mosher :

— Un appel pour vous, monsieur. Dans le bureau. Vous voulez que je vous apporte l'appareil ?

— J'y vais, décida le boss de la côte Est.

Derrière le sbire, il quitta la pièce et alla répondre.

Saisissant le combiné, il questionna d'un ton soupçonneux :

— On est sûr que c'est clair, ici ?

— Pas de problème, la ligne a été sondée, acquiesça le mafioso en se retirant.

Après que la porte fut refermée, il annonça :

— J'écoute.

— C'est bien M. Sam ?

— Lui-même. Allez-y.

— Bon, il faut d'abord que je vous annonce une mauvaise nouvelle, déclara la voix dans l'appareil. Le pauvre Jacky a eu un empêchement. Nous autres, on s'en est tirés de justesse et ensuite on a cavale ici. Ben m'a dit de vous dire que nous serons en place dans moins de dix minutes.

— Un instant, qu'est-ce qui se passe au sujet de Jacky ?

— J viens de vous dire qu'il a eu un empêchement.

— Précisez.

— C'est délicat, j'me méfie du téléphone. Tout ce que je peux vous dire, c'est que c'est plus que grave. Vous comprenez ?

— Ouais.

Un tic nerveux agita la joue de Mosher.

— Pourquoi Ben n'appelle-t-il pas lui-même ?

— Il est encore sur la route, je viens de l'avoir sur son portable. A part l'appel que je suis en train de vous passer, on fait le black-out. C'est plus prudent.

— Dis-moi au moins comment ça se présente pour vous ?

— Malgré le retard, on fera exactement comme prévu. Et de votre côté, pas de problème ?

— Aucun, on n'attendait plus que vous.

— Vous n'oublierez pas notre arrangement ?

— T'en fais pas pour ça. Tu m'as parlé de dix minutes ?

— Disons un quart d'heure pour être certain... Je vais couper, les autres arrivent et il faut que tout soit en place.

— C'est ça, fit Mosher qui raccrocha et quitta le bureau avec un sourire cette fois spontané.

Brooks l'intercepta sur le pas de la porte.

— Il n'y a rien à tirer d'Ariakis, lâcha sourdement celui-ci. On l'a un peu secoué mais il ne fait que répéter la même chose. Je crois vraiment qu'il n'en sait pas plus.

— De toute façon, on n'en a plus rien à foutre. Ils ont appelé...

Il se tut en passant à côté d'un soldat debout dans le hall et reprit dans un souffle :

— Ben Weissmann et son équipe sont là.

— Enfin ! soupira Brooks. Quel est maintenant le programme ?

— Toujours le même, Zac. On endort gentiment les moutons et on se casse sans problème. On a tout juste cinq minutes.

— Je préférerais qu'on s'occupe d'Ariakis avant ça.

— Pas question. C'est Ben qui doit faire ce boulot.

— Bon Dieu ! Ces deux-là avaient beau lui taper sur la gueule, il continuait de me regarder comme si je n'étais qu'une merde.

— Tu pensais peut-être qu'il allait te remercier pour ce que tu as fait ? railla Mosher en l'entraînant dans la salle de réunion.

Ils furent accueillis par un bruit de bouchon de champagne et Jo Caldera leva sa maigre carcasse pour trotter vers eux.

— Je suis sûr que tu vas maintenant me dire ce qui me ferait plaisir, Sam.

— Tu as bien fait de commencer à boire sans moi, répliqua Mosher en lui faisant un clin d'œil.

— Est-ce que tu viens bien de me dire que ce petit con se l'est fait mettre dans le cul ?

Ménageant son effet, Mosher alla prendre deux coupes de champagne sur la table et en tendit une à Caldera. Pour que tout le monde puisse bien entendre, il déclara d'une voix forte :

— Il se l'est fait mettre, oui. Et bien profond.

— Raconte-moi comment il s'est fait avoir, chevrota le *capo*.

— Ce sera mieux que tu te rendes compte par toi-même.

Pat Caplan leva son énorme postérieur de sa chaise et empoigna lui aussi une coupe.

— Je savais bien qu'on finirait par l'avoir, cet enculé ! J'ai toujours dit à Sam que ce n'était rien d'autre qu'un connard d'ancien troufion qu'était pas de taille contre nous.

Sam faillit lui dire qu'il en faisait un peu trop, mais l'entourage ne s'y prêtait guère.

Il laissa glisser son regard sur Lory Benedetto qui avait suivi son *capo* comme son ombre, regarda ensuite machinalement vers la fenêtre et une petite anomalie attira son attention. Dans la lumière diffuse du parc, un garde pointait son doigt vers le ciel comme pour montrer un point précis à un autre type qui venait d'accourir. Il n'entendit évidemment pas les propos qu'ils échangeaient, mais une

pointe d'inquiétude lui vrilla l'estomac.

A quelques mètres de là, Caplan levait sa coupe devant lui en proclamant :

— Je tiens à boire à la mémoire de merde d'un connard qui a fait chier tout le monde, surtout nos amis italiens ! Pas vrai, Jo ?

— C'est vrai, roucoula Caldera. Mais Sam m'a dit tout à l'heure qu'il ne voulait pas me vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué... Je n'ai pas encore vu l'ours.

— Ça ne va pas tarder, Jo, fais-moi confiance.

Il ne se trompait pas. Dans la demi-seconde qui suivit, ils perçurent tous un sifflement aigu qui vrilla les tympanes, puis il y eut un bruit énorme et tout proche. Le sol trembla sous leurs pieds. Plusieurs vitres de la fenêtre se brisèrent et ils eurent l'image mouvante et fugitive d'une voiture projetée contre la façade.

— Nom de Dieu ! cracha Caplan. Qu'est-ce que c'est ? Mais qu'est-ce que c'est que cette merde !

CHAPITRE XXIV

— T'en fais pas pour ça. Tu m'as parlé de dix minutes ? claqua la voix fielleuse dans le téléphone portable.

— Disons un quart d'heure pour être certain, répondit Bolan. Je vais couper, les autres arrivent et il faut que tout soit en place.

— C'est ça.

L'Exécuteur rangea le petit appareil et porta une paire de jumelles devant ses yeux. Adossé contre un arbre, il observait la propriété de la mafia depuis plus d'une heure et en avait une représentation assez précise pour être en mesure de passer au dernier acte. Il avait noté les emplacements exacts des gardes dans le jardin et dans la maison, examiné soigneusement les individus qui s'étaient donné rendez-vous dans ce coin paumé de North Valley Stream.

Il avait revêtu sa sinistre combinaison de combat noire et s'était passé le visage au maquillage de combat pour se confondre encore mieux dans la nuit. A son ceinturon militaire pendait l'étui du gros AutoMag .44 Big Thunder, une arme capable d'arrêter net un taureau en pleine course. Son fidèle Beretta 93-R avait sa place familière sous son aisselle gauche dans un holster spécial, et un combiné M-203 pendait à son épaule par une bretelle. Le M-203 n'était pas le dernier cri en matière d'armement semi-léger, mais c'était ce que Bolan avait trouvé de mieux pour une attaque éclair. Il s'agissait d'un composite M-16/M-79 pouvant tirer alternativement des balles de calibre .223 ou des grenades de 40 mm.

Plusieurs ceintures de munitions lui barraient la poitrine et des chargeurs de rechange pour ses pistolets étaient répartis autour de sa taille, le tout pesant plus de trente kilos.

A l'issue d'une première phase d'observation, il avait programmé l'ordinateur de tir du TACOM qui était dissimulé en haut de la vallée à l'orée d'un bosquet. La tourelle garnie de six roquettes était déjà en place sur le toit du lourd véhicule, prête pour un tir en automatique sur des cibles pré-désignées. La portée maximale de ces engins était de cinq kilomètres en trajectoire balistique, mais il n'y avait que douze cents mètres entre le TACOM et l'objectif de Bolan. C'était presque un gaspillage technologique.

Le moment venu, l'Exécuteur n'aurait qu'à presser un petit bouton rouge sur une télécommande pour déclencher l'enfer à distance.

Cela faisait à présent six minutes qu'il avait appelé Sam Mosher au téléphone en se faisant passer pour un homme de Ben Weissmann. Là-bas, les gros bonnets crapuleux paraissaient se réjouir de la bonne nouvelle et sablaient le champagne. C'était parfait pour les

surprendre.

Il compta mentalement vingt secondes au terme desquelles il enfonça le bouton rouge, glissa le petit boîtier extra-plat dans une poche, et se mit à courir dans la nuit tandis que le premier missile traversait le ciel dans une stridulation crescendo.

L'engin atterrit entre deux véhicules garés à l'extrémité de la bâtisse alors que Bolan était encore à une trentaine de mètres de la clôture d'enceinte, explosa dans un souffle qui souleva les carrosseries et les projeta contre la façade.

Se jetant au sol, Bolan cisaila quelques mailles du grillage pour s'introduire dans la position ennemie où il voyait des hommes courir en tous sens, complètement ahuris et affolés.

La deuxième fusée percuta une rangée de boxes qui naguère avaient abrité des chevaux, en volatilisa la toiture dont les débris criblèrent plusieurs mafiosi qui se tenaient trop près.

Bolan ne voulait pas détruire entièrement le repaire mafieux. Pas tout de suite, du moins. Il avait quelqu'un à tirer de là avant d'achever le travail. Mais il tenait à provoquer un maximum de panique dans les rangs adverses pendant qu'il pénétrait dans l'endroit. Une diversion et en même temps un déblaiement de terrain. Et la première phase de son blitz était particulièrement réussie.

En quelques secondes, le chaos s'était installé. Des cadavres jonchaient le sol dans le parc partiellement envahi par la poussière et la fumée des explosions; des blessés gémissaient ou se traînaient dans l'herbe. D'autres allaient et venaient sans but, marchant par saccades et cherchant une cible sur laquelle ils pourraient faire feu. L'un de ceux-là aperçut fugitivement la grande silhouette sombre qui débouchait dans l'espace éclairé au moment où un nouvel oiseau de feu striait la nuit en rugissant. Levant instinctivement la tête, il chercha ensuite à braquer son P-M, mais Bolan avait disparu dans la fumée. Il était en train de dégager le terrain sur l'aile gauche du bâtiment et larguait devant lui toute la mitraille qu'il pouvait à l'aide du gros combiné M-203.

Plusieurs balles labourèrent la terre près de lui, tirées par un groupe de défenseurs retranchés derrière un banc en pierre. Le banc leur explosa à la tête dans l'impact d'une grenade tirée avec le M-79; leurs corps, ensuite, se mirent à danser frénétiquement sous une nuée de petits frelons de .223 qui les transformèrent en passoires sanguinolentes.

Quelques secondes plus tard, deux hommes atterrés qui se dissimulaient de chaque côté d'une fenêtre, à l'intérieur de la maison, virent brièvement passer une ombre sinistre et firent feu aussitôt, puis reçurent en échange une grenade dont l'explosion les cloua en charpie contre les murs de la pièce où ils se tenaient.

Trois autres, embusqués derrière une longue Lincoln chromée, connurent le même sort et leurs cadavres ensanglantés partirent violemment à la verticale.

Tapis dans la salle de réunion, à quatre pattes sous la table et les mains crispées sur la tête, Rick Lochmann et Zac Brooks entendirent le fracas d'une fenêtre brisée. Ils eurent tout juste le temps de se redresser pour tenter de s'enfuir avant de recevoir la mort. Leur dernière vision fut celle d'une grande ombre se découpant à contre-jour, comme un immense linceul. Tout de suite après, ils firent un voyage express vers l'éternité.

L'Exécuteur poursuivit son pilonnage avec une régularité de machine, distribuant un déluge de grenaille en furie, larguant des charges explosives dans les ouvertures derrière lesquelles il y avait encore un peu de vie. Il choisissait avec soin ses axes de tir, évitant l'aile gauche de la bâtisse qu'il avait préalablement examinée à distance.

La panique et le désordre s'étaient à présent installés au sein de la position mafieuse, mais il y avait pourtant encore un nœud de résistance. Quelque part à l'extrémité de la maison, un petit groupe d'hommes s'était retranché derrière les carcasses fumantes de deux véhicules qui avaient subi l'attaque du premier missile. Et, curieusement, ceux-ci canardaient hystériquement la façade de la construction dans laquelle se tenaient encore quelques défenseurs. Ces derniers ripostaient sans grande conviction, cherchant assurément à protéger leurs vies.

L'Exécuteur réalisa un mouvement tournant qui l'amena derrière les véhicules sinistrés. Ils étaient trois, accroupis derrière les carcasses éventrées. L'un d'eux n'arrêtait pas de jurer et de brailler des insultes en italien tout en tirillant par petites rafales avec une mitraillette Thompson. Manifestement, ils n'avaient pas compris. Pour eux, l'ennemi n'était autre que leurs ex-alliés qui les avaient abusés et trompés odieusement. Une tragique méprise pour ce qui subsistait des deux clans.

Bolan mit fin au quiproquo en les cisaillant d'une salve crépitante, remplaça son chargeur à l'instant où un bruit de moteur emballé se faisait entendre à distance. Sortant de la fumée, il vit alors une grosse Mercedes passer à quelques pas de lui en rugissant. Dans la précipitation du départ, une portière n'était pas encore complètement refermée et le plafonnier éclaira brièvement l'homme qui se tenait à côté du chauffeur. Jo Caldera ! La vieille ordure, malgré son âge avancé, s'était engouffrée prestement dans sa limousine, laissant ses hommes se débrouiller pour couvrir sa fuite.

CHAPITRE XXV

L'Exécuteur expédia sur la Mercedes une partie du chargeur du M-16, mais les projectiles s'enfoncèrent dans le métal sans le traverser. Le véhicule devait être entièrement blindé à l'aide d'un acier spécial. Une grenade, pourtant, pulvérisa deux vitres latérales et une seconde, explosant sous le véhicule, le fit basculer et se retourner sur le toit. Une giclée de .223 paracheva le travail. Les deux corps emmêlés de Caldera et de Lory Benedetto se tortillèrent un instant sous les impacts rageurs puis s'affaissèrent dans un bouillonnement de sang. Le chien fidèle avait suivi son maître jusqu'à la mort.

Retournant au pas de course dans la zone enfumée, l'Exécuteur eut encore à supprimer deux hommes qui tentaient de lui tirer dessus, l'un armé d'un riot-gun, l'autre agitant nerveusement un automatique devant lui. Sans ralentir sa course, il leur distribua à chacun une ration de plomb brûlant qui les faucha implacablement, puis il fonça vers la façade en ruines et s'engouffra à l'intérieur.

Une odeur piquante de poudre brûlée avait envahi les lieux, mélangée à l'odeur du sang, et quelques gémissements sourdaient çà et là. Dans sa progression, Bolan vit des corps inertes et ensanglantés, contourna un cadavre qui était celui de Fred Duncan, et trouva le gros Pat Caplan avachi contre un mur, son visage adipeux crispé dans une grimace de souffrance. Son ignoble panse était couverte de sang et, par une ouverture béante, on voyait ses intestins remuer comme des serpents sous la poussée d'une pression interne.

— Pi... pitié ! couina-t-il. Aidez-moi.

Bolan l'aida à mourir d'une balle rapide de 9 mm qui lui fit un troisième œil au milieu du front. Il visita ensuite toutes les pièces de la demeure, inspecta les décombres, mais ne trouva pas trace de Samuel Mosher.

Il tenait pourtant à mettre la main sur celui qui avait été l'initiateur de l'infâme combine internationale. Il avait passé un marché avec Carl Lyons. Il voulait l'homme, même blessé ou mal en point, afin que les flics des Forces Spéciales Antiterroristes puissent l'interroger sur ses complicités à la CIA.

Il tomba dessus en se rendant dans l'aile droite de la grande maison où il savait qu'on avait enfermé Stephan Ariakis. Le grand Sam était bien vivant. Il avait la trouille au ventre, mais il ne manquait pas d'initiative ni d'arrogance. Un automatique nickelé braqué contre la tempe du leader syndicaliste, il obligeait celui-ci à franchir une porte de service ouverte dans la façade arrière. Ariakis avait le visage tuméfié et un œil fermé.

Un bras passé autour de son cou, Mosher le plaquait contre lui afin de protéger son propre corps d'éventuels coups de feu. Un silence étouffant régnait pourtant à présent dans le parc saccagé, à peine perturbé par le bruit lointain d'un hélicoptère volant dans la nuit.

— Dégagez ! lâcha-t-il d'un ton autoritaire en voyant apparaître la haute silhouette noire devant lui. Laissez-moi passer ou je tue ce connard !

Le combiné de combat était déjà en position pour cracher son mortel venin, mais l'Exécuteur ne fit pas un mouvement.

— Vous vous trompez, dit-il simplement à la crapule en chef.

— Ah ! Vous croyez ?

— Si vous le tuez, je vous tue ensuite. Je peux même le faire tout de suite.

Mosher serra un peu plus son otage contre lui.

— Ce n'est pas une protection, lui déclara Bolan avec un petit rire glacial. Une seule de ces balles peut traverser la poitrine d'au moins trois hommes.

— Vous tireriez sur ce type ?

— Lâche ton flingue, ou c'est ce qui va se passer dans deux secondes.

Un sourire de faune se dessina soudain sur le visage de Mosher et son regard ressembla à celui d'un serpent.

— Un instant ! dit-il. Vous êtes armé et je le suis également. Et vous n'avez pas encore tiré. Nous pouvons peut-être nous entendre.

— Négatif, Sam. La seule entente que tu pourras trouver, c'est avec les flics.

— Tiens ! C'est donc ça... Vous travaillez pour eux !

— Pas exactement. C'est une possibilité que je te laisse. Choisis vite. Tu lâches ce calibre ou tu crèves.

— Eh bien, voyons... Pourquoi pas ? Après tout, rien n'est jamais définitif dans la vie. Passons donc cet arrangement et je dirai aux flics que j'ai agi dans un instant d'égarement à la suite de ma détention. J'étais prisonnier de la même façon que Stephan. J'ai perdu temporairement la raison et j'ai commis un homicide sans intention. La légitime défense est parfaitement reconnue par la loi.

Ariakis tenait le coup malgré la situation et le mauvais traitement qu'il avait subi. Son œil intact reflétait une détermination lucide.

— Alors, Bolan ? Nous sommes de la même trempe tous les deux. Nous survivons parce que nous avons cette volonté. Que dites-vous de ma proposition ?

Bolan n'en dit rien. Il venait de décider qu'il ne pouvait pas laisser survivre l'ordure machiavélique qu'il avait devant les yeux. Mosher était très capable de s'en tirer avec quelques tracas policiers. Il userait de ses hautes relations et tout serait dit.

— Tu es nul, Sam, dit Bolan, se préparant à abattre l'immonde reptile d'une balle rapide et bien placée.

Mosher ricana. Ce fut alors que la proie qu'il tenait plaquée contre lui se rebella. Expédiant violemment son coude dans l'estomac de son ex-associé, Ariakis se laissa tomber ensuite de tout son poids et plongea sur le côté. Le souffle coupé, la crapule arrogante n'en brandit pas moins son arme nickelée et pressa la détente.

La balle passa tout près du visage de l'Exécuteur qui s'esquiva sur le côté. Tout en laissant tomber le M-203, il dégaina son .44 magnum qui fit immédiatement entendre son fantastique aboiement. L'écho monstrueux rebondit contre les ruines proches et roula sur les pentes de la vallée. Le corps de Samuel Mosher resta debout pendant deux ou trois secondes avant de s'incliner lentement en arrière. Il n'avait pratiquement plus de tête et de ce qu'il en restait sortait un bouillonnement affreux.

Ariakis se relevait. De son œil valide, il considéra la scène macabre, tourna ensuite sur lui-même avec une angoisse rétrospective.

Bolan amena près de sa bouche un petit transceiver radio.

— Striker pour Eagle, prononça-t-il doucement.

Là-haut dans la nuit, Jack Grimaldi n'attendait que cet appel.

— Eagle à Striker !

— Terminé. Amène-toi.

— Roger !

Bolan prit une profonde inspiration. Sous le maquillage de combat et la poussière qui maculait son visage, un froid sourire se dessinait. Il n'avait pu s'empêcher d'exécuter l'immonde gros bonnet qu'il avait promis de remettre entre les mains de Carl Lyons, mais il avait quelqu'un d'autre à présenter à son ami flic. Un type qui était tout compte fait beaucoup plus une victime qu'un magouilleur. L'organisation mafieuse s'était servie de lui comme d'un jouet, au même titre que sa fille à laquelle on ne pouvait évidemment pas reprocher une quelconque complicité dans cette sordide affaire.

L'hélico allait se poser dans un instant pour emmener Ariakis tandis que Bolan remonterait à bord de son char de guerre et s'éloignerait sans délai du champ de bataille jonché de cadavres et de ruines.

— Quelqu'un aura sûrement besoin de vous entendre, déclara-t-il au leader syndicaliste. Je vous suggère de coopérer, ça arrangera peut-être vos affaires.

Ariakis lui fit face, hocha lentement la tête, et ses lèvres desséchées prononcèrent un mot inaudible.

Bolan avait compris, pourtant. Ce n'était rien qu'un simple mot que l'on peut entendre tous les jours : merci.

Mais il resterait pour longtemps gravé dans la mémoire de

[i] *Le retour à Pittsfield*, L'Exécuteur n° 145.

[ii] Siège du FBI.